

ŒUVRES

D'HELVETIUS.

TOME TROISIÈME.

.... Ce sont les fanatiques, les prêtres et les ignorans qui font les révolutions ; les personnes éclairées, désintéressées et sensées sont toujours amies du repos....

BOULLANGER.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

ŒUVRES

D'HELVETIUS.

..... Undè animi constet natura videndum ;
Quâ fiant ratione et quâ vi quæque gerantur
In terris. LUCRET. de rerum naturâ. *Lib. I.*

TOME TROISIÈME.

À PARIS,

Chez BRIAND, Libraire-Imprimeur, quai des Augustins, N°. 50.

L'AN DEUXIÈME DE LA RÉPUBLIQUE.

PRÉFACE.

L'AMOUR des hommes et de la vérité m'a fait composer cet ouvrage. Qu'ils se connoissent, qu'ils aient des idées nettes de la morale ! ils seront heureux et vertueux.

Mes intentions ne peuvent être suspectes. Si j'eusse donné ce livre de mon vivant, je me ſerois exposé à la persécution & n'aurois accumulé ſur moi, ni richesses, ni dignités nouvelles.

Si je ne renonce point aux principes que j'ai établis dans le livre de l'Esprit, c'est qu'ils m'ont paru les seuls raisonnables, les seuls depuis la publication de mon livre, que les hommes éclairés aient assez généralement adoptés.

Ces principes se trouvent plus étendus et plus approfondis dans cet ouvrage que

dans celui de l'Esprit. La composition de ce livre a réveillé en moi un certain nombre d'idées. Celles qui se sont trouvées moins étroitement liées à mon sujet, sont en notes, et mises au bas de chaque page : il y en a beaucoup qui peuvent, ou éclaircir le texte, ou répondre à des objections que je n'aurois pu réfuter sans en alonger et en retarder la marche.

La section seconde est la plus chargée de ces notes : c'est celle dont les principes plus contestés, exigeoient l'accumulation d'un plus grand nombre de preuves.

En donnant cet ouvrage au public, j'observerai qu'un écrit lui paroît méprisable, ou parce que l'auteur ne se donne pas la peine nécessaire pour le bien faire, ou parce qu'il a peu d'esprit, ou parce qu'enfin il n'est pas de bonne foi avec lui-même. Je n'ai rien à me reprocher à ce dernier égard. Ce n'est plus maintenant que dans les livres défendus qu'on trouve

la vérité ; on ment dans les autres. La plupart des auteurs sont dans leurs écrits, ce que les gens du monde sont dans la conversation : uniquement occupés d'y plaire, peu leur importe que ce soit par des mensonges ou par des vérités.

Tout écrivain qui désire la faveur des puissans et l'estime du moment, en doit adopter les idées : il doit avoir l'esprit du jour, n'être rien par lui, tout par les autres, et n'écrire que d'après eux : de-là le peu d'originalité de la plupart des compositions. Les livres originaux sont semés çà et là dans la nuit des tems, comme les soleils dans les déserts de l'espace pour en éclaircir l'obscurité. Ces livres font époque dans l'histoire de l'esprit humain, et c'est de leurs principes qu'on s'élève à de nouvelles découvertes.

Je ne serai point le panégyriste de cet ouvrage ; mais j'assurerai le public que toujours de bonne foi avec moi-même,

je n'ai rien dit que je n'aie cru vrai, et rien écrit que je n'aie pensé.

Peut-être ai-je encore trop ménagé certains préjugés. Je les ai traités comme un jeune homme traite une vieille femme auprès de laquelle il n'est, ni grossier, ni flatteur. C'est à la vérité que j'ai consacré mon premier respect; et ce respect donnera, sans doute, quelque prix à cet écrit. L'amour du vrai est la disposition la plus favorable pour le trouver.

J'ai tâché d'exposer clairement mes idées; je n'ai point, en composant cet ouvrage, désiré la faveur des grands. Si ce livre est mauvais, c'est parce que je suis *sot*, et non parce que je suis *fripon*. Peu d'autres peuvent se rendre ce témoignage. Cette composition paroîtra hardie à des hommes timides. Il est dans chaque nation des momens où le mot *prudent* est synonyme de *vil*, où l'on ne cite comme sagement pensé, que l'ouvrage servilement écrit.

C'étoit sous un faux nom que je voulois donner ce livre au public, et le texte en fait foi. C'étoit, selon moi, l'unique moyen d'échapper à la persécution, sans en être moins utile à mes compatriotes. Mais dans l'espace de tems employé à la composition de l'ouvrage, les maux et le gouvernement de mes concitoyens ont changé. La maladie à laquelle je croyois pouvoir apporter quelque remède, est devenue incurable : j'ai perdu l'espoir de leur être utile ; et c'est à ma mort que je remets la publication de ce livre.

Ma patrie a reçu enfin le joug du despotisme. Elle ne produira donc plus d'écrivains célèbres. Le propre du despotisme est d'étouffer la pensée dans les esprits et la vertu dans les ames..

Ce n'est plus sous le nom de *François* que ce peuple pourra s'illustrer de nouveau : cette nation avilie est aujourd'hui le mépris de l'Europe. Nulle crise salutaire

ne lui rendra la liberté. C'est par la consomption qu'elle périra. La conquête est le seul remède à ses malheurs ; et c'est le hasard et les circonstances qui décident de l'efficacité d'un tel remède.

Dans chaque nation, il est des momens où les citoyens, incertains du parti qu'ils doivent prendre, et suspendus entre un bon et un mauvais gouvernement, éprouvent la soif de l'instruction ; où les esprits, si je l'ose dire, préparés et ameublis, peuvent être facilement pénétrés de la rosée de la vérité. Qu'en ce moment un bon ouvrage paroisse, il peut opérer d'heureuses réformes : mais cet instant passé, les citoyens insensibles à la gloire, sont, par la forme de leur gouvernement, invinciblement entraînés vers l'ignorance et l'abrutissement. Alors les esprits sont la terre endurcie ; l'eau de la vérité y tombe, y coule, mais sans la féconder. Tel est l'état de la France.

On y fera de jour en jour moins de cas

des lumières, parce qu'elles y seront de jour en jour moins utiles; parce qu'elles éclaireront les François sur le malheur du despotisme, sans leur procurer le moyen de s'y soustraire.

Le bonheur, comme les sciences, est, dit-on, voyageur sur la terre. C'est vers le nord qu'il dirige maintenant sa course. De grands princes y appellent le génie, et le génie la félicité.

Rien aujourd'hui de plus différent que le midi et le septentrion de l'Europe. Le ciel du sud s'embrume de plus en plus par les brouillards de la superstition et d'un despotisme asiatique. Le ciel du nord chaque jour s'éclaire & se purifie. Les Catherines II, les Frédérics veulent se rendre chers à l'humanité; ils sentent le prix de la vérité: ils encouragent à la dire; ils estiment jusqu'aux efforts faits pour la découvrir. C'est à de tels souverains que je dédie cet ouvrage: c'est par eux que l'univers doit être éclairé.

Les soleils du midi s'éteignent, et les aurores du nord brillent du plus vif éclat. C'est du septentrion que partent maintenant les rayons qui pénètrent jusqu'en Autriche. Tout s'y prépare pour un grand changement. Le soin qu'y prend l'Empereur d'alléger le poids des impôts et de discipliner ses armées, prouve qu'il veut être l'amour de ses sujets, qu'il veut les rendre heureux au-dedans et respectables au-dehors. Son estime pour le Roi de Prusse présagea, dès sa plus tendre jeunesse, ce qu'il seroit un jour. On n'a d'estime sentie que pour ses semblables.

Cette préface seroit bien différente, si l'auteur eût existé dans le moment où je donne cette édition. (*Note de l'Editeur.*)

DE L'HOMME,

DE SES FACULTÉS INTELLECTUELLES,

ET

DE SON ÉDUCATION.

CHAPITRE PREMIER.

Des points de vue divers sous lesquels on peut considérer l'homme : de ce que peut sur lui l'éducation.

La science de l'homme, prise dans toute son étendue, est immense : son étude longue et pénible. L'homme est un modèle exposé à la vue des différens artistes : chacun en considère quelques faces, aucun n'en a fait le tour.

Le peintre et le musicien connoissent l'homme ; mais relativement à l'effet des couleurs et des sons sur les yeux et sur les oreilles.

Corneille, Racine, et Voltaire l'étudient : mais relativement aux impressions qu'excitent en lui les actions de grandeur, de tendresse, de pitié, de fureur, &c.

Les Molière et les La Fontaine ont considéré les hommes sous d'autres points de vue.

Dans l'étude que le philosophe en fait, son objet est le bonheur. Ce bonheur est dépendant, et des loix sous lesquelles ils vivent, et des instructions qu'ils reçoivent.

La perfection de ces loix et de ces instructions suppose la connoissance préliminaire du cœur, de l'esprit humain, de leurs diverses opérations, enfin des obstacles qui s'opposent aux progrès des sciences, de la morale, de la politique, et de l'éducation.

Sans cette connoissance, quels moyens de rendre les hommes meilleurs et plus heureux! Le philosophe doit donc s'élever jusqu'au principe simple et productif de leurs facultés intellectuelles et de leurs passions, ce principe seul qui peut lui révéler le degré de perfection auquel peuvent se porter leurs loix et leurs instructions, et lui découvrir quelle est sur eux la puissance de l'éducation.

Dans l'homme, j'ai regardé l'esprit, la vertu, et le génie comme le produit de l'instruction. Cette idée, présentée dans le livre de l'*Esprit*, me paroît toujours vraie: mais peut-être n'est-elle pas assez prouvée. On est convenu avec moi que l'éducation avoit sur le génie, sur le caractère des hommes et des peuples, plus d'influence qu'on ne l'avoit cru; c'est tout ce qu'on m'a accordé.

L'examen de cette opinion sera le premier de cet ouvrage. Pour élever l'homme, l'instruire, et le rendre heureux, il faut savoir de quelle instruction et de quel bonheur il est susceptible.

Avant d'entrer en matière, je dirai un mot,

1°. De l'importance de cette question.

2°. De la fausse science, à laquelle on donne encore le nom d'*éducation.*

3°. De la sécheresse du sujet, et de la difficulté de le traiter.

CHAPITRE II.

Importance de cette question.

S'IL est vrai que les talens et les vertus d'un peuple assurent, et sa puissance, et son bonheur, nulle question plus importante que celle-ci.

SAVOIR:

Si, dans chaque individu, les talens et les vertus sont l'effet de son organisation ou de l'instruction qu'on lui donne. Je suis de cette dernière opinion, et me propose de prouver ici ce qui n'est peut-être qu'avancé dans le livre de l'*Esprit.*

Si je démontrois que l'homme n'est vraiment que le produit de son éducation, j'aurois sans doute révélé une grande vérité aux nations. Elles sauroient qu'elles ont entre leurs mains l'instrument de leur grandeur et de leur félicité, et que pour être heureuses et puissantes, il ne s'ágit que de perfectionner la science de l'éducation.

Par quel moyen découvrir si l'homme est en effet le produit de son instruction ? Par un examen approfondi de cette question. Cet examen n'en donnât-il pas la solution, il faudroit encore le faire : il seroit utile, il nous nécessiteroit à l'étude de nous-mêmes.

L'homme n'est que trop souvent inconnu à celui qui le gouverne. Cependant, pour diriger les mouvemens de la poupée humaine, il faudroit connoître les fils qui la meuvent. Privé de cette connoissance, qu'on ne s'étonne point si les mouvemens sont souvent si contraires à ceux que le législateur en attend.

Un ouvrage où l'on traite de l'homme, s'y fût il glissé quelques erreurs, est toujours un ouvrage précieux.

Quelle masse de lumières la connoissance de l'homme ne jeteroit-elle pas sur les diverses parties de l'administration !

L'habileté de l'écuyer consiste à savoir tout ce qu'il peut faire exécuter à l'animal qu'il dresse : et l'habileté du ministre, à connoître tout ce qu'il peut faire exécuter aux peuples qu'il gouverne.

La science de l'homme (1) fait partie de la

(1) La science de l'homme est la science des sages. Les intriguans se croient à cet égard fort supérieurs au philosophe. Ils connoissent en effet mieux que lui la coterie du ministre : ils conçoivent en conséquence la plus haute idée de leur mérite. Sont-ils curieux de l'apprécier ? qu'ils écrivent sur l'homme,

science du gouvernement. Le ministre doit y joindre celle des affaires (1). C'est alors qu'il peut établir de bonnes loix.

Que les philosophes pénètrent donc de plus en plus dans l'abîme du cœur humain ; qu'ils y cherchent tous les principes de son mouvement, et que le ministre, profitant de leurs découvertes, en fasse, selon les tems, les lieux, et les circonstances, une heureuse application.

Regarde-t-on la connoissance de l'homme comme absolument nécessaire au législateur ! Rien de plus important que l'examen d'un problême qui la suppose.

Si les hommes, personnellement indifférens à cette question, ne la jugeoient que relativement à l'intérêt public, ils sentiroient que de tous les obstacles à la perfection de l'éducation, le plus grand, c'est de regarder les talens et les vertus

---

qu'ils publient leurs pensées ; et le cas qu'en fera le public, leur apprendra celui qu'ils doivent en faire eux-mêmes.

(1) Le ministre connoît mieux que le philosophe le détail des affaires. Ses connoissances en ce genre sont plus étendues : mais ce dernier a plus le loisir d'étudier le cœur humain et le connoît mieux que le ministre. L'un et l'autre, par leurs divers genres d'étude, sont destinés à s'entr'éclairer. Que l'homme en place qui veut le bien, se fasse ami et protecteur des lettres. Avant la défense faite à Paris de ne plus imprimer que des catéchismes et des almanachs, ce fut aux brochures multipliées des gens instruits, que la France, dit-on, dut le bienfait de l'exportation des grains. Des savans en démontrèrent les avantages. Le ministre qui se trouvoit alors à la tête des finances, profita de leurs lumières.

comme un effet de l'organisation. Nulle opinion ne favorise plus la paresse et la négligence des instituteurs. Si l'organisation nous fait presqu'en entier ce que nous sommes, à quel titre reprocher au maître l'ignorance et la stupidité de ses élèves ? Pourquoi, dira-t-il, imputer à l'instruction les torts de la nature ? Que lui répondre ! et lorsqu'on admet un principe, comment en nier la conséquence immédiate ?

Au contraire, si l'on prouve que les talens et les vertus sont des acquisitions, on aura éveillé l'Industrie de ce même maître, et prévenu sa négligence : on l'aura rendu plus soigneux, et d'étouffer les vices, et de cultiver les vertus de ses disciples.

Le génie, plus ardent à perfectionner les instrumens de l'éducation, appercevra peut-être dans une infinité de ces attentions de détail, regardées maintenant comme inutiles, les germes cachés de nos vices, de nos vertus, de nos talens, et de notre sottise. Or qui sait à quel point le génie porteroit alors ces découvertes (1) ? Ce dont on est sûr,

(1) A quelque degré de perfection qu'on portât l'éducation, qu'on n'imagine cependant pas qu'on fît des gens de génie de tous les hommes à portée de la recevoir. On peut, par son secours, exciter l'émulation des citoyens, les habituer à l'attention, ouvrir leurs cœurs à l'humanité, leur esprit à la vérité, faire enfin tous les citoyens, sinon des gens de génie, du moins des gens d'esprit et de sens. Mais, comme je le prouverai dans la suite de cet ouvrage, c'est tout ce que peut la science perfectionnée de l'éducation, et c'est assez. Une nation

c'est qu'on ignore maintenant les vrais principes de l'éducation, et qu'elle est jusqu'aujourd'hui presque entièrement réduite à l'étude de quelques sciences fausses, auxquelles l'ignorance est préférable.

CHAPITRE III.

De la fausse science ou de l'ignorance acquise.

L'HOMME naît ignorant : il ne naît point sot, et ce n'est pas même sans peine qu'il le devient. Pour être tel, et parvenir à éteindre en soi jusqu'aux lumières naturelles, il faut de l'art et de la méthode ; il faut que l'instruction ait entassé en nous erreurs sur erreurs : il faut par des lectures multipliées, avoir multiplié ses préjugés.

Parmi les peuples policés, si la sottise est l'état commun des hommes, c'est l'effet d'une instruction contagieuse : c'est qu'on y est élevé par de faux savans, qu'on y lit de sots livres. Or, en livres comme en hommes, il y a bonne et mauvaise compagnie. Le bon livre est presque par-tout le livre défendu (1). L'esprit et la raison en sollici-

généralement composée de pareils hommes, seroit, sans contredit, la première de l'univers.

(1) A Vienne, à Paris, à Lisbonne et dans tous les pays catholiques, on permet la vente des opéras, des comédies, des romans, et même de quelques bons livres de géométrie et

teront la publication ; la bigoterie s'y oppose, elle veut commander à l'univers : elle est donc intéressée à propager la sottise. Ce qu'elle se propose, c'est d'aveugler les hommes, de les égarer dans le labyrinthe d'une fausse science. C'est peu que l'homme soit ignorant. L'ignorance est le point milieu entre la vraie et la fausse connoissance. L'ignorant est autant au-dessus du faux-savant, qu'au-dessous de l'homme d'esprit. Ce que désire le superstitieux, c'est que l'homme soit absurde : ce qu'il craint, c'est que l'homme ne s'éclaire. A qui confie-t-il donc le soin de l'abrutir ? A des scholastiques. De tous les enfans d'Adam, ce sont les plus stupides et les plus orgueilleux (1). « Le » pur scholastique, selon Rabelais, tient entre les » hommes la place qu'occupe, entre les animaux, » celui qui ne laboure point comme le bœuf, ne » porte point le bât comme la mule, n'aboie point

de médecine. En tout autre genre, l'ouvrage supérieur et réputé tel du reste de l'Europe, est un ouvrage proscrit. Tels sont ceux des Voltaire, des Boullanger, des Rousseau, des Montesquieu, etc. En France, l'approbation du censeur est pour l'auteur presque toujours un certificat de sottise. Elle annonce un livre sans ennemis, dont on dira d'abord du bien, parce qu'on n'en pensera point, parce qu'il n'excitera point l'envie, ne blessera l'orgueil de personne, et ne répétera que ce que tout le monde sait. L'éloge général et du moment est presque toujours exclusif de l'éloge à venir.

(1) Le scholastique, dit le proverbe Anglois, n'est qu'un pur âne, qui n'ayant ni la douceur du vrai chrétien, ni la raison du philosophe, ni l'affabilité du courtisan, n'est qu'un objet ridicule.

» au

» au voleur comme le chien : mais qui, semblable » au singe, salit tout, brise tout, mord le passant, » et nuit à tous ».

Le scholastique, puissant en mots, est foible en raisonnemens : aussi, que forme t-il ? Des hommes savamment absurdes (1) et orgueilleusement stupides. En fait de stupidité, je l'ai déjà dit, il en est de deux sortes : l'une naturelle, l'autre acquise ; l'une, l'effet de l'ignorance, l'autre, celui de l'instruction. Entre ces deux espèces d'ignorance ou de stupidité, quelle est la plus incurable ? La dernière. L'homme qui ne sait rien peut apprendre ; il ne s'agit que d'en allumer en lui le désir. Mais qui sait mal, et a, par degré, perdu sa raison en croyant la perfectionner, a trop chèrement acheté sa sottise, pour jamais y renoncer (2).

(1) Quelle est la science des scholastiques ? celle d'abuser des mots et d'en rendre la signification incertaine. C'étoit par la vertu de certains mots barbares, qu'autrefois les magiciens édifioient, détruisoient des châteaux enchantés, ou du moins leur apparence. Les scholastiques héritiers de la puissance des anciens magiciens, ont, par la vertu de certains mots inintelligibles, pareillement donné l'apparence d'une science aux plus absurdes rêveries. S'il est un moyen de détruire leurs enchantemens, c'est de leur demander la signification précise des mots dont ils se servent. Sont-ils forcés d'y attacher des idées nettes ? le charme cesse, et le prestige de la science disparoît. Qu'on se défie donc de tout écrit où l'on fait trop fréquemment usage du langage de l'école. La langue usuelle suffit presque toujours à quiconque a des idées claires. Qui veut instruire et non duper les hommes, doit parler leur langue.

(2) Un jeune peintre, d'après la mauvaise manière de son

L'esprit s'est-il chargé du poids d'une savante ignorance? Il ne s'élève plus jusqu'à la vérité. Il a perdu la tendance qui le portoit vers elle. La connoissance des vérités qu'il ignore, est, en partie, attachée à l'oubli de ce qu'il sait. Pour placer un certain nombre de vérités dans sa mémoire, il faudroit souvent en déplacer le même nombre d'erreurs. Or ce déplacement demande du tems; et s'il se fait enfin, c'est trop tard qu'on devient homme. On s'étonne de l'âge où le devenoient les Grecs et les Romains. Que de talens divers ne montroient-ils pas dès leur adolescence? A vingt ans, Alexandre, déjà homme de lettres, et grand capitaine, entreprenoit la conquête de l'Orient. A cet âge, les Scipion et les Annibal formoient les plus grands projets, et exécutoient les plus grandes entreprises. Avant la maturité des ans, Pompée, vainqueur en Europe, en Asie, et en Afrique, remplissoit l'univers de sa gloire. Or comment ces Grecs et ces Romains, à la fois hommes de lettres, orateurs, capitaines, hommes d'état, se rendoient-ils propres à tous les divers emplois de leurs républiques, les exerçoient-ils, et souvent même les abdiquoient-ils dans un âge où nul citoyen ne seroit maintenant capable de les remplir? Les hommes d'autrefois étoient-ils différens de ceux

maître, fait un tableau, le présente à Raphaël. Que pensez-vous de ce tableau? lui dit-il. *Que vous sauriez bientôt quelque chose*, répond Raphaël, *si vous ne saviez rien.*

d'aujourd'hui ? Leur organisation étoit-elle plus parfaite ? Non sans doute : car dans les sciences et les arts de la Navigation, de la Physique, de l'Horlogerie, des Mathématiques, &c., l'on sait que les modernes l'emportent sur les anciens.

La supériorité que ces derniers ont si long-tems conservée dans la Morale, la Politique, et la Législation, doit donc être regardée comme l'effet de leur éducation. Ce n'étoit point alors à des scholastiques, c'étoit à des philosophes qu'on confioit l'instruction de la jeunesse. L'objet de ces philosophes étoit de former des héros et de grands citoyens. La gloire du disciple réfléchissoit sur le maître : c'étoit sa récompense.

L'objet d'un instituteur n'est plus le même. Quel intérêt a-t-il d'exalter l'ame et l'esprit de ses élèves ? Aucun. Que désire-t-il ? D'affoiblir leur caractère, d'en faire des superstitieux, d'éjointer, si je l'ose dire, les aîles de leur génie, d'étouffer dans leur esprit toute vraie connoissance (1), et dans leur cœur toute vertu patriotique.

(1) Il est peu de pays où l'on étudie la science de la morale et de la politique. On permet rarement aux jeunes gens d'exercer leur esprit sur des sujets de cette espèce. Le sacerdoce ne veut pas qu'ils contractent l'habitude du raisonnement. Le mot *raisonnable* est aujourd'hui devenu synonyme d'*incrédule*. Le clergé soupçonne apparemment que les motifs de la foi, comme les petites aîles données à Mercure, sont trop foibles pour la soutenir. *Pour être philosophe*, dit Mallebranche, *il faut voir évidemment, et pour être fidèle, il faut croire aveuglément.* Malle-

Les siècles d'or des scholastiques furent ces siècles d'ignorance, dont, avant Luther et Calvin, les ténèbres couvroient la terre. Alors, dit un philosophe anglois, la superstition commandoit à tous les peuples. « Les hommes, changés comme » Nabuchodonosor, en brutes et en mules, étoient » sellés, bridés, chargés de pesans fardeaux, ils » gémissoient sous le faix de la superstition; mais » enfin quelques-unes des mules venant à se cabrer, elles renversèrent à la fois la charge et le » cavalier ».

Nulle réforme à espérer dans l'éducation, tant qu'elle sera confiée à des scholastiques. Sous de tels instituteurs, la science enseignée ne sera jamais qu'une science d'erreurs, et les anciens conserveront sur les modernes, tant en Morale qu'en Politique, et en Législation, une supériorité qu'ils devront, non à la supériorité de l'organisation, mais, comme je l'ai déjà dit, à celle de leur instruction.

J'ai montré le vuide des fausses sciences.

J'ai fait sentir toute l'importance de cet ouvrage.

Il me reste à parler de sa sécheresse.

---

branche ne s'apperçoit pas que de son fidèle, il fait un sot. En effet, en quoi consiste la sottise? à croire sans un motif suffisant pour croire; on me citera à ce sujet la foi du charbonnier. Il étoit dans un cas particulier: il parloit à Dieu; Dieu l'éclairoit intérieurement. Tout homme qui, sans être ce charbonnier, se vante d'une foi aveugle et d'une croyance sur *oui-dire*, est donc un homme enorgueilli de sa sottise.

CHAPITRE IV.

De la sécheresse de ce sujet, et de la difficulté de le traiter.

L'EXAMEN de la question que je me suis proposée exige une discussion fine et approfondie. Toute discussion de cette espèce est ennuyeuse.

Qu'un homme, vraiment ami de l'humanité, et déjà habitué à la fatigue de l'attention, lise ce livre sans dégoût, je n'en serai pas surpris. Son estime sans doute me suffiroit, si, pour rendre cet ouvrage utile, je ne m'étois d'abord proposé de le rendre agréable. Or quelle fleur jeter sur une question aussi grave et aussi sérieuse ? Je voudrois éclairer l'homme ordinaire; et chez presque toutes les nations, cet homme est incapable d'attention : ce qui l'applique le dégoûte; c'est sur-tout en France que ces sortes d'hommes sont les plus communs.

J'ai passé dix ans à Paris : l'esprit de bigoterie et de fanatisme n'y régnoit point encore. Si j'en crois le bruit public, c'est maintenant en France l'esprit du jour. Quant aux gens du monde, ils sont de plus en plus indifférens aux ouvrages de raisonnement. Rien ne les pique que la peinture d'un ridicule (1), qui satisfait leur malignité sans

(1) Qu'on s'amuse un moment de la peinture d'un ridicule,

les arracher à leur paresse Je renonce donc à l'espoir de leur plaire. Quelque peine que je me donnasse, je ne répandrois jamais assez d'agrément sur un sujet aussi sec, aussi sérieux.

J'observerai cependant que si l'on juge des François par leurs ouvrages, ou ce peuple est moins léger et moins frivole (1) qu'on ne le croit,

---

rien de mieux. Tout excellent tableau de cette espèce suppose beaucoup d'esprit dans le peintre qui le dessine. Que lui doit la société? Un tribut de reconnoissance et d'éloge proportionné au mal dont elle est délivrée par le ridicule jeté sur tels ou tels défauts. Une nation qui mettroit de l'importance à ce service, se rendroit elle-même ridicule. « Qu'importe, dit un Anglois, que » tel bourgeois soit singulier dans son humeur, tel petit-maître » recherché dans ses habits, que telle coquette enfin soit mi» naudière? elle peut rougir, blanchir, moucheter son visage, » et coucher avec son amant, sans envahir ma propriété ou di» minuer mon commerce. L'ennuyeux froissement d'un éventail » qui s'ouvre et se referme sans cesse, n'ébranle point nos cons» titutions ». Une nation trop occupée de la coquetterie d'une femme ou de la fatuité d'un petit-maître, est à coup sûr une nation frivole.

(1) Toutes les nations ont reproché aux François leur frivolité. « Si le François, disoit autrefois Saville, est si frivole, » l'Espagnol si grave et si superstitieux, l'Anglois si sérieux et si » profond, c'est un effet de la différente forme de leur gouver» nement. C'est à Paris que doit se fixer l'homme curieux de » bijoux et de parler sans rien dire; c'est Madrid et Lisbonne » que doit habiter quiconque aime à se donner la discipline et » à voir brûler ses semblables: et c'est à Londres enfin que » doit vivre quiconque veut penser et faire usage de la faculté » qui distingue principalement l'homme de la brute. Selon Sa» ville, il n'est que trois objets dignes de réflexion; la nature, » la religion et le gouvernement. Or, le François, ajoute-t-il, » n'ose penser sur ces objets. Ses livres, insipides pour des hom» mes, ne peuvent donc amuser que des femmes. La liberté seule

ou l'esprit de ses savans est très-différent de l'esprit de la nation. Les idées de ces derniers m'ont paru grandes et élevées. Qu'ils écrivent donc, et soient assurés, malgré les partialités nationales, qu'ils trouveront par-tout de justes appréciateurs de leur mérite. Je ne leur recommande qu'une chose : c'est d'oser quelquefois dédaigner l'estime d'une seule nation, et de se rappeler qu'un esprit vraiment étendu ne s'attache qu'à des sujets intéressans pour tous les peuples.

Celui que je traite est de ce genre. Je ne rappellerai les principes de l'*Esprit* que pour les approfondir davantage, les présenter sous un point de vue nouveau, et en tirer de nouvelles conséquences.

En Géométrie, tout problême, non exactement résolu, peut devenir l'objet d'une nouvelle démonstration. Il en est de même en Morale et en Politique.

Qu'on ne se refuse donc pas à l'examen d'une question si importante, et dont la solution d'ailleurs exige l'exposition de vérités encore peu connues.

La différence des esprits est-elle l'effet de la différence ou de l'organisation, ou de l'éducation? C'est l'objet de ma recherche.

» élève l'esprit d'une nation, et l'esprit de la nation celui de
» ses écrivains. En France, les ames sont sans énergie. Le seul
» auteur estimable que j'en aime, c'est Montaigne. Peu de ses
» concitoyens sont dignes de l'admirer : pour le sentir, il faut
» penser ; et pour penser, il faut être libre ».

SECTION PREMIÈRE.

L'éducation, nécessairement différente des différens hommes, est peut-être la cause de cette inégalité des esprits jusqu'à présent attribuée à l'inégale perfection des organes.

CHAPITRE PREMIER.

Nul ne reçoit la même éducation.

J'APPRENDS encore : mon instruction n'est point encore achevée. Quand le sera-t-elle? Lorsque je n'en serai plus susceptible : à ma mort. Le cours de ma vie n'est proprement qu'une longue éducation.

Pour que deux individus reçussent précisément les mêmes instructions, que faudroit-il? Qu'ils se trouvassent précisément dans les mêmes positions, dans les mêmes circonstances. Une telle hypothèse est impossible. Il est donc évident que personne ne reçoit les mêmes instructions.

Mais pourquoi reculer le terme de notre éducation jusqu'au terme de notre vie? Pourquoi ne la pas fixer au tems spécialement consacré à l'ins-

truction, c'est-à-dire, à celui de l'enfance et de l'adolescence ?

Je veux bien me renfermer dans cet espace de tems. Je prouverai pareillement qu'il est impossible à deux hommes d'acquérir précisément les mêmes idées.

CHAPITRE II.

Du moment où commence l'éducation.

C'EST à l'instant même où l'enfant reçoit le mouvement et la vie, qu'il reçoit ses premières instructions. C'est quelquefois dans les flancs où il est conçu, qu'il apprend à connoître l'état de maladie et de santé. Cependant la mère accouche; l'enfant s'agite, pousse des cris: la faim l'échauffe; il sent un besoin: ce besoin desserre ses lèvres, lui fait saisir et sucer avidement le sein nourricier. Quelques mois s'écoulent: ses yeux se dessillent, ses organes se fortifient: ils deviennent peu à peu susceptibles de toutes les impressions. Alors, le sens de la vue, de l'ouie, du goût, du toucher, de l'odorat, enfin, toutes les portes de son ame sont ouvertes: alors tous les objets de la nature s'y précipitent en foule, et gravent une infinité d'idées (1) dans sa mémoire. Dans ces premiers

(1) Voyez l'éloquent et admirable discours de Buffon sur l'homme.

momens, quels peuvent être les vrais instituteurs de l'enfance ? Les diverses sensations qu'elle éprouve. Ce sont autant d'instructions qu'elle reçoit.

A-t-on donné à deux enfans le même précepteur ? leur a-t-il appris à distinguer leurs lettres, à lire, à réciter leur catéchisme, &c. On croit leur avoir donné la même éducation. Le philosophe en juge autrement. Selon lui, les vrais précepteurs de l'enfance sont les objets qui l'environnent : c'est à ces instituteurs qu'elle doit presque toutes ses idées.

CHAPITRE III.

Des instituteurs de l'enfance.

UNE courte histoire de l'enfance de l'homme nous le fera connoître. Voit-il le jour ? mille sons frappent ses oreilles, et il n'entend que des bruits confus. Mille corps s'offrent à ses yeux, et ils ne lui présentent que des objets mal terminés. C'est insensiblement que l'enfant apprend à entendre, à voir, à sentir, et à rectifier les erreurs d'un sens par un autre sens (1).

(1) Les sens ne nous trompent jamais. Les objets font toujours sur nous l'impression qu'ils doivent faire. Une tour carrée me paroît-elle ronde à une certaine distance ? c'est qu'à cette distance les rayons réfléchis de la tour doivent se confondre et me la faire paroître telle ; c'est qu'il est des cas où la forme réelle des objets ne peut être constatée que par le témoignage uniforme de plusieurs sens.

Toujours frappé des mêmes sensations à la présence des mêmes objets, il en acquiert un souvenir d'autant plus net, que la même action des objets sur lui est plus répétée. On doit regarder leur action comme la partie de son éducation la plus considérable.

Cependant l'enfant grandit ; il marche et marche seul : alors une infinité de chutes lui apprennent à conserver son corps dans l'équilibre, et à s'assurer sur ses jambes. Plus les chutes sont douloureuses, plus elles sont instructives, et plus, en marchant, il devient adroit, attentif, et précautionné.

L'enfant s'est-il fortifié ? court-il ? est-il déjà en état de sauter les petits canaux qui traversent et arrosent les bosquets d'un jardin ? c'est alors que, par des essais et des chutes répétées, il apprend à proportionner sa secousse à la largeur de ces canaux.

Une pierre se détache-t-elle de leur pourtour ? la voit-il se précipiter au fond des eaux, lorsqu'un bois surnage sur leur surface ! il acquiert, en cet instant, la première idée de la pesanteur.

Que, dans ces canaux, il repêche cette pierre et ce bois léger, et que, par hasard ou par maladresse, l'un et l'autre tombent sur son pied, l'inégal degré de douleur occasionnée par la chute de ces deux corps, gravera encore plus profondément dans sa mémoire l'idée de leur pesanteur et de leur dureté inégale.

Lance-t-il cette même pierre contre un des pots de fleurs, ou une des caisses d'orangers placés le long de ces mêmes canaux? il apprend que certains corps sont brisés du coup auquel d'autres résistent.

Il n'est donc point d'homme éclairé qui ne voie dans tous les objets autant d'instituteurs chargés de l'éducation de notre enfance (1).

Mais ces instituteurs ne sont-ils pas les mêmes pour tous? Non : le hasard n'est exactement le même pour personne : et, dans la supposition que ce soit à leur chute que deux enfans doivent leur adresse à marcher, courir et sauter, je dis qu'il est impossible que, leur faisant faire précisément le même nombre de chutes, et de chutes aussi douloureuses, le hasard fournisse à tous les mêmes instructions.

Transportez deux enfans dans une plaine, un bois, un spectacle, une assemblée, enfin dans une boutique, ces enfans, par leur seule position physique, ne seront ni précisément frappés des mêmes objets, ni par conséquent affectés des mêmes sensations. D'ailleurs, que de spectacles différens seront, par des accidens journaliers, sans cesse offerts aux yeux de ces mêmes enfans!

(1) Si je décris rapidement les divers états de l'enfance, c'est que je crains d'ennuyer le lecteur. Que lui importe le tems que l'enfant met à parcourir ces divers états? il suffit qu'il les parcoure. Il n'est pas nécessaire que ma narration soit aussi longue que l'enfance de l'homme.

Deux frères voyagent avec leurs parens, et pour arriver chez eux, ils ont à traverser de longues chaînes de montagnes : l'aîné suit le père par des chemins escarpés et courts. Que voit-il ? La nature sous toutes les formes de l'horreur, des montagnes de glaces qui s'enfoncent dans les nues, des masses de rochers suspendues sur la tête du voyageur, des abîmes sans fond, enfin les cimes de rocs arides d'où les torrens se précipitent avec un bruit effrayant. Le plus jeune a suivi sa mère dans des routes plus fréquentées, où la nature se montre sous les formes les plus agréables. Quels objets se sont offerts à lui ? Par-tout des vallons où serpentent des ruisseaux ; par-tout des côteaux plantés de vignes ; par-tout des arbres fruitiers, dont les rameaux entrelacés partagent des prairies peuplées de bestiaux.

Ces deux frères auront, dans le même voyage, vu des tableaux, reçu des impresssions très-différentes. Or, mille hasards de cette espèce peuvent produire les mêmes effets. Notre vie n'est, pour ainsi dire, qu'un long tissu d'accidens pareils. Qu'on ne se flatte donc jamais de pouvoir donner précisément les mêmes instructions à deux enfans.

Mais quelle influence peut avoir sur les esprits une différence d'instruction occasionnée par quelque légère différence dans les objets environnans ? Eh quoi ! ignoreroit-on encore ce qu'un petit nombre d'idées différentes et combinées avec celles que

deux hommes ont déjà en commun, peut produire de différence dans leur manière totale de voir et de juger ?

Au reste, je veux que le hasard présente toujours les mêmes objets à deux hommes : leur offrira-t-il, dans le moment où leur ame est précisément dans la même situation, et où ces objets en conséquence doivent faire sur eux la même impression ?

CHAPITRE IV.

De la différente impression des objets sur nous.

Que des objets différens produisent sur nous des sensations diverses, c'est un fait. Ce que l'expérience nous apprend encore, c'est que les mêmes objets excitent en nous des impressions différentes, selon le moment où ils nous sont présentés : et c'est peut-être à cette différence d'impression qu'il faut principalement rapporter, et la diversité, et la grande inégalité d'esprit apperçue entre des hommes qui, nourris dans les mêmes pays, élevés dans les mêmes habitudes et les mêmes mœurs, ont eu d'ailleurs à peu près les mêmes objets sous les yeux.

Il est pour l'ame des momens de calme et de repos, où sa surface n'est pas même troublée par

le souffle le plus léger des passions. Les objets qu'alors le hasard nous présente, fixent quelquefois toute notre attention : on en examine plus à loisir les différentes faces, et l'empreinte qu'ils font sur notre mémoire en est d'autant plus nette et d'autant plus profonde.

Les hasards de cette espèce sont très communs, sur-tout dans la première jeunesse. Un enfant fait une faute, et pour le punir, on l'enferme dans sa chambre : il y est seul. Que faire ? il voit des pots de fleurs sur la fenêtre : il les cueille ; il en considère les couleurs, il en observe les nuances ; son désœuvrement semble donner plus de finesse au sens de sa vue : il en est alors de l'enfant comme de l'aveugle. Si communément il a le sens de l'ouie et du tact plus fin que les autres hommes, c'est qu'il n'est pas distrait, comme eux, par l'action de la lumière sur son œil ; c'est qu'il en est d'autant plus attentif, d'autant plus concentré en lui-même, et qu'enfin, pour suppléer au sens qui lui manque, il a, comme le remarque Diderot, le plus grand intérêt de perfectionner les sens qui lui restent.

L'impression que font sur nous les objets dépend principalement du moment où ces objets nous frappent. Dans l'exemple ci-dessus, c'est l'attention que l'élève est, pour ainsi dire, forcé de prêter aux seuls objets qu'il ait sous les yeux, qui, dans les couleurs et la forme des fleurs, lui

fait découvrit des différences fines qu'un regard distrait, ou un coup-d'œil superficiel ne lui eût pas permis d'appercevoir. C'est une punition ou un hasard pareil, qui souvent décide le goût d'un jeune homme, en fait un peintre de fleurs, lui donne d'abord quelque connoissance de leur beauté, enfin l'amour des tableaux de cette espèce. Or, à combien de hasards et d'accidens semblables l'éducation de l'enfance n'est-elle pas soumise ! Et comment imaginer qu'elle puisse être la même pour deux individus ? Que d'autres causes d'ailleurs s'opposent à ce que les enfans, soit dans les collèges, soit dans la maison paternelle, reçoivent les mêmes instructions !

CHAPITRE V.

De l'éducation des collèges.

On veut que les enfans aient reçu les mêmes instructions, lorsqu'ils ont été élevés dans les mêmes collèges. Mais à quel âge y entrent-ils ? A sept ou huit ans. Or, à cet âge, ils ont déjà chargé leur mémoire d'idées, qui, dues en partie au hasard, en partie acquises dans la maison paternelle, sont dépendantes de l'état, du caractère, de la fortune et des richesses de leurs parens. Faut-il donc s'étonner si les enfans, entrés au collège

lège avec des idées souvent si différentes, montrent plus ou moins d'ardeur pour l'étude, plus ou moins de goût pour certains genres de science, et si leurs idées, déjà acquises, se mêlant à celles qu'on leur donne en commun dans les écoles, les changent et les altèrent considérablement ? Des idées ainsi altérées, se combinant de nouveau entre elles, doivent souvent donner des produits inattendus. De-là, cette inégalité des esprits, et cette diversité de goût observée dans les élèves du même collège (1).

En est-il ainsi de l'éducation domestique ?

CHAPITRE VI.

De l'éducation domestique.

CETTE sorte d'éducation est sans doute la plus uniforme : elle est plus la même. Deux frères élevés chez leurs parens, ont le même précepteur, ont à peu près les mêmes objets sous les yeux ; ils lisent les mêmes livres. La différence de l'âge est la seule qui paroisse devoir en mettre dans leur instruction.

(1) J'observerai d'ailleurs que c'est au hasard, c'est-à-dire, à ce que le maître n'enseigne pas, que nous devons la plus grande partie de notre instruction. Celui dont le savoir se borneroit aux vérités qu'il tient de sa gouvernante ou de son précepteur, et aux faits contenus dans le petit nombre de livres qu'on lit dans les classes, seroit, sans contredit, le plus sot enfant du monde.

Veut-on la rendre nulle ? suppose-t-on, à cet effet, deux frères jumeaux ? soit : mais auront-ils eu la même nourrice ? qu'importe ? Il importe beaucoup. Comment douter de l'influence du caractère de la nourrice sur celui du nourrisson ? On n'en doutoit pas du moins en Grèce, et l'on en est assuré par le cas qu'on y faisoit des nourrices lacédémoniennes.

En effet, dit Plutarque, si le Spartiate, encore à la mammelle, ne crie point; s'il est inaccessible à la crainte, et déjà patient de la douleur, c'est sa nourrice qui le rend tel. Or, en France, que j'habite, comme en Grèce, le choix d'une nourrice ne peut donc être indifférent. . . . . . .

Mais je veux que la même nourrice ait allaité ces jumeaux, et les ait élevés avec le même soin : s'imagine-t-on que, remis par elle à leurs parens, les pères et mères aient pour ces deux enfans précisément le même degré de tendresse, et que la préférence donnée, sans s'en appercevoir, à l'un des deux, n'ait nulle influence sur son éducation ? Veut-on encore que le père et la mère les chérissent également? En sera-t-il de même des domestiques? Le précepteur n'aura-t-il pas un bien-aimé ? L'amitié qu'il témoignera à l'un des deux enfans sera-t-elle long-tems ignorée de l'autre ? L'humeur ou la patience du maître, la douceur ou la sévérité de ses leçons, ne produiront-elles sur eux aucun effet ? Ces deux jumeaux enfin jouiront-ils tous deux de la même santé ?

Dans la carrière des arts et des sciences, que tous deux parcouroient d'abord d'un pas égal, si le premier est arrêté par quelque maladie, s'il laisse prendre au second trop d'avance sur lui, l'étude lui devient odieuse. Un enfant perd-il l'espoir de se distinguer? Est-il forcé, dans un genre, de reconnoître un certain nombre de supérieurs? Il devient, dans ce même genre, incapable de travail et d'une application vive. La crainte même du châtiment est alors impuissante. Cette crainte fait contracter à un enfant l'habitude de l'attention, lui fait apprendre à lire, lui fait exécuter tout ce qu'on lui commande; mais elle ne lui inspire pas cette ardeur studieuse, seul garant des grands succès. C'est l'émulation qui produit les génies: et c'est le désir de s'illustrer qui crée les talens. C'est du moment où l'amour de la gloire se fait sentir à l'homme, et se développe en lui, qu'on peut dater les progrès de son esprit. Je l'ai toujours pensé, la science de l'éducation n'est peut-être que la science des moyens d'exciter l'émulation. Un seul mot l'éteint ou l'allume. L'éloge donné au soin avec lequel un enfant examine un objet, et au compte exact qu'il en rend, a quelquefois suffi pour le douer de cette espèce d'attention à laquelle il a dû, dans la suite, la supériorité de son esprit. L'éducation reçue ou dans les collèges, ou dans la maison paternelle, n'est donc jamais la même pour deux individus.

Passons de l'éducation de l'enfance à celle de l'adolescence. Qu'on ne regarde pas cet examen comme superflu : cette seconde éducation est la plus importante. L'homme alors a d'autres instituteurs qu'il est inutile de faire connoître ; d'ailleurs c'est dans l'adolescence que se décident nos goûts et nos talens. Cette seconde éducation, la moins uniforme et la plus abandonnée au hasard, est en même tems plus propre à confirmer la vérité de mon opinion.

CHAPITRE VII.

De l'éducation de l'adolescence.

C'EST au sortir du collège, c'est à notre entrée dans le monde que commence l'éducation de l'adolescence. Elle est moins la même ; elle est plus variée que celle de l'enfance, mais plus dépendante du hasard, et sans doute plus importante. L'homme alors est assiégé par un plus grand nombre de sensations : tout ce qui l'environne le frappe, et le frappe vivement. . . . .

C'est dans l'âge où certaines passions s'éveillent, que tous les objets de la nature agissent et pèsent le plus fortement sur lui ; c'est alors qu'il reçoit l'instruction la plus efficace, que ses goûts et son caractère se fixent, et qu'enfin, plus libre et plus à lui même, les passions allumées dans son cœur déterminent ses

habitudes, et souvent toute la conduite de sa vie.

Dans les enfans, la différence de l'esprit et du caractère n'est pas toujours extrêmement sensible. Occupés du même genre d'études, soumis à la même règle, à la même discipline, et d'ailleurs sans passions, leur extérieur est assez le même : le germe dont le développement doit mettre un jour tant de différence dans leurs goûts, ou n'est point encore formé, ou est encore imperceptible.

Je compare deux enfans à deux hommes assis sur un même tertre, mais dans une direction différente : qu'ils se lèvent et suivent, en marchant, la direction dans laquelle ils se trouvent, ils s'éloigneront insensiblement, et se perdront bientôt de vue, à moins qu'en changeant de nouveau leur direction, quelque accident ne les rapproche.

La ressemblance des enfans est dans les collèges l'effet de la contrainte. En sortent-ils ? la contrainte cesse. Alors commence, comme je l'ai dit, la seconde éducation de l'homme : éducation d'autant plus soumise au hasard, qu'en entrant dans le monde, l'adolescent se trouve au milieu d'un plus grand nombre d'objets. Or plus les objets environnans sont multipliés et variés, moins le père ou le maître peut s'assurer du résultat de leur impression ; moins l'un et l'autre ont de part à l'éducation d'un jeune homme.

Les nouveaux et principaux instituteurs de l'adolescent sont la forme du gouvernement sous laquelle

il vit, et les mœurs que cette forme de gouvernement donne à une nation.

Maîtres et disciples, tout est soumis à ces instituteurs : ce sont les principaux ; cependant ce ne sont pas les seuls de la jeunesse. Au nombre de ces instituteurs, je compte encore le rang qu'un jeune homme occupe dans le monde : son état d'indigence ou de richesses, les sociétés dans lesquelles il se lie (1) ; enfin ses amis, ses lectures, et ses maîtresses. Or, c'est du hasard qu'il tient son état d'opulence ou de pauvreté : le hasard préside au choix de ses sociétés (2), de ses amis, de

(1) Cherche-t-on la compagnie des hommes instruits? vit-on habituellement avec ses supérieurs en esprit? on s'éclaire : c'est, me disoit un jour un auteur célèbre, au désir que j'eus toujours de m'entretenir avec de tels hommes, que je dois mes foibles talens.

(2) Les jésuites offroient un exemple frappant du pouvoir de l'éducation. Si leur ordre a produit peu d'hommes de génie dans les arts et les sciences ; s'ils n'ont point eu de Newton en physique, de Racine dans le tragique, d'Huygens en astronomie, de Pot en chimie, de Locke, de Bacon, de Voltaire, de Lafontaine, etc., ce n'est pas que ces religieux ne se recrutassent parmi les écoliers de leurs collèges, qui annonçoient le plus de génie. On sait d'ailleurs que les jésuites, dans le silence de leurs maisons, n'étoient distraits de leurs études par aucun soin, que leur genre de vie enfin étoit le plus favorable à l'acquisition des talens. Pourquoi donc ont-ils donné si peu d'hommes illustres à l'Europe ? c'est qu'entouré de fanatiques et de superstitieux, un jésuite n'osoit penser que d'après ses supérieurs : c'est que d'ailleurs forcé de s'appliquer quelques années à l'étude des casuistes et de la théologie, cette étude répugne à la saine raison et doit la corrompre en lui. Comment conserver sur les bancs un esprit juste ? l'habitude de le sophistiquer le fausse.

ses lectures, et de ses maîtresses. Il nomme donc la plupart de ses instituteurs. De plus, c'est le hasard qui, le plaçant dans telles ou telles positions, allume, éteint ou modifie ses goûts et ses passions, et qui par conséquent a la plus grande part à la formation même de son caractère. Le caractère est dans l'homme l'effet immédiat de ses passions, et ses passions souvent l'effet immédiat des situations où il se trouve.

Les caractères les plus tranchés sont quelquefois le produit d'une infinité de petits accidens; c'est d'une infinité de fils de chanvre qne se composent les plus gros câbles (1). Il n'est point de change-

(1) Si tous les Savoyards ont, à certains égards, le même caractère; c'est que le hasard les place dans des dispositions à peu près semblables, et que tous reçoivent à-peu-près la même éducation. Pourquoi tous sont-ils voyageurs? c'est qu'il faut de l'argent pour vivre, et qu'ils n'en ont point chez eux. Pourquoi sont-ils laborieux? c'est que tous sont indigens; c'est que sans secours et sans protection dans le pays où ils se transplantent, ils y ont faim, et que le pain ne s'acquiert que par le travail. Pourquoi sont-ils fidèles et actifs? c'est que pour être employés de préférence aux nationaux, il faut qu'ils les surpassent en activité et fidélité. Pour quelle raison enfin sont-ils tous économes? c'est qu'attachés, comme tous les hommes, à leur pays natal, ils en sortent gueux pour y rentrer riches, et y vivre des épargnes qu'ils auront faites. Supposons donc qu'on eût le plus grand intérêt d'inspirer à un jeune homme les vertus du Savoyard: que faire? le placer dans la même position; confier quelque tems son éducation au malheur et à l'indigence. Le besoin et la nécessité sont de tous les instituteurs les seuls dont les leçons sont toujours écoutées, et les conseils toujours efficaces. Mais si les mœurs nationales ne permettent point de leur donner une pa-

ment que le hasard ne puisse occasionner dans le caractère d'un homme. Mais pourquoi ces changemens s'opèrent-ils presque toujours à son insu? C'est que, pour les appercevoir, il faudroit qu'il portât sur lui-même l'œil le plus sévère et le plus observateur. Or le plaisir, la frivolité, l'ambition, la pauvreté, &c., le détournent également de cette observation : tout le distrait de lui-même. On a d'ailleurs tant de respect pour soi, tant de vénération pour sa conduite, on la regarde comme le produit des réflexions si sages et si profondes, qu'on s'en permet rarement l'examen. L'orgueil s'y refuse, et l'on obéit à l'orgueil.

Le hasard a donc sur notre éducation une influence nécessaire et considérable. Les évènemens de notre vie sont souvent le produit des plus petits hasards. Je sais que cet aveu répugne à notre vanité. Elle suppose toujours de grandes causes à des effets qu'elle regarde comme grands. C'est pour détruire les illusions de l'orgueil, qu'empruntant le secours des faits, je prouverai que c'est aux plus petits accidens que les citoyens les plus illustres ont été quelquefois redevables de leurs talens. D'où je conclurai que le hasard agissant de la même manière sur tous les hommes, si ses

reille éducation, quelle autre y substituer? je l'ignore : nulle qui soit aussi sûre. Il ne faudra donc pas s'étonner, s'il n'acquiert aucune des vertus qu'on désiroit en lui. Qui peut être surpris du peu de succès d'une éducation insuffisante?

effets sur les esprits ordinaires sont moins remarqués, c'est uniquement parce que ces sortes d'esprits sont moins remarquables.

CHAPITRE VIII.

Des hasards auxquels nous devons souvent les hommes illustres.

POUR premier exemple, je citerai Vaucanson. Sa dévote mère avoit un directeur : il habitoit une cellule à laquelle la salle de l'horloge servoit d'anti-chambre. La mère rendoit de fréquentes visites à ce directeur. Son fils l'accompagnoit jusques dans l'anti-chambre. C'est là que, seul et désœuvré, il pleuroit d'ennui, tandis que sa mère pleuroit de repentir. Cependant comme on pleure et qu'on s'ennuie toujours le moins qu'on peut, comme dans l'état de désœuvrement il n'est point de sensations indifférentes, le jeune Vaucanson, bientôt frappé du mouvement toujours égal d'un balancier, veut en connoître la cause. Sa curiosité s'éveille. Pour la satisfaire, il s'approche des planches où l'horloge est renfermée. Il voit, à travers les fentes, l'engrainement des roues, découvre une partie de ce méchanisme, devine le reste, projette une pareille machine, l'exécute avec un couteau et du bois, et parvient enfin à faire une horloge plus ou moins parfaite. Encouragé par ce premier

succès, son goût pour les méchaniques se décide : ses talens se développent, et le même génie qui lui avoit fait exécuter une horloge en bois, lui laisse entrevoir, dans la perspective, la possibilité du flûteur automate.

Un hasard de la même espèce alluma le génie de Milton. Cromwel meurt : son fils lui succède ; il est chassé de l'Angleterre. Milton partage son infortune, perd la place de secrétaire du protecteur ; il est emprisonné, puis relâché, puis forcé de s'exiler. Il se retire enfin à la campagne : et là, dans le loisir de la retraite et de la disgrace, il compose le poëme qui, projeté dans sa jeunesse, l'a placé au rang des plus grands hommes.

Si Shakespear eût, comme son père, toujours été marchand de laine, si sa mauvaise conduite ne l'eût forcé de quitter son commerce et sa province, s'il ne se fût point associé à des libertins, n'eût point volé de daims dans le parc d'un lord, n'eût point été poursuivi pour ce vol, n'eût point été réduit à se sauver à Londres, à s'engager dans une troupe de comédiens, et qu'enfin, ennuyé d'être un acteur médiocre (1), il ne se fût pas fait auteur ; l'insensé Shakespear n'eût jamais été le célèbre Shakespear : et quelque habileté qu'il eût portée dans son commerce de laine, son nom n'eût point illustré l'Angleterre.

(1) Shakespear ne jouoit bien qu'un seul rôle, c'étoit le spectre dans Hamlet.

C'est un hasard à peu près semblable qui décida le goût de Molière pour le Théâtre. Son grand-père aimoit la comédie ; il l'y menoit souvent : le jeune homme vivoit dans la dissipation ; le père, s'en appercevant, demande, en colère, si l'on veut faire de son fils un comédien : *Plût à Dieu*, répond le grand-père, *qu'il fût aussi bon acteur que Montrose.* Ce mot frappe le jeune Molière ; il prend en dégoût son métier : et la France doit son plus grand comique au hasard de cette réponse. Molière, tapissier habile, n'eût jamais été cité parmi les grands hommes de sa nation.

Corneille aime, il fait des vers pour sa maîtresse, devient poète, compose Mélite, puis Cinna, Rodogune, &c. (1) ; il est l'honneur de son pays, un objet d'émulation pour la postérité. Corneille, sage, fût resté avocat ; il eût composé des factums, oubliés comme les causes qu'il eût défendues. Et c'est ainsi que la dévotion d'une mère, la mort de Cromwel, un vol de daims, l'exclamation d'un vieillard, et la beauté d'une femme, ont, en des genres différens, donné cinq hommes illustres à l'Europe (2).

(1) Voyez l'extrait du dictionnaire de Moréri ; l'extrait de la république des lettres, janvier 1685. Dans ce dernier ouvrage on lit cette phrase. « C'est à une dame à laquelle on donnoit » à Rouen le nom de Mélite, que la France doit le grand » Corneille ». C'est pareillement à l'amour que l'Angleterre doit son célèbre Hogarth.

(2) On dira sans doute que de semblables hasards ne produi-

Je ne finirois pas, si je voulois donner la liste de tous les écrivains célèbres par leurs talens, et redevables de ces talens à de semblables hasards. Plusieurs philosophes adoptent, sur ce point, mon opinion. Bonnet (1), comme moi, compare le génie au verre ardent, qui ne brûle communément que dans un point. Le génie, selon nous, ne peut être que le produit d'une attention forte et concentrée dans un art ou une science; mais à quoi rapporter cette attention? Au goût vif qu'on se sent pour cet art ou cette science. Or ce goût n'est pas un pur don de la nature (2). Naît on sans idées? on naît aussi sans goût. On peut donc les regarder comme des acquisitions (3) dues aux positions où l'on se trouve. Le génie est donc le produit éloigné d'évènemens ou de hasards à peu près pareils à ceux que j'ai cités (4).

---

sent de tels effets que sur des hommes organisés d'une certaine manière. Je répondrai à cette objection dans la section suivante.

(1) Voyez son essai analytique des facultés de l'ame.

(2) Si les enfans ont rarement le goût qu'on veut leur inspirer, c'est la faute de leurs instituteurs, et non celle de leur organisation.

(3) La seule disposition qu'en naissant l'homme apporte à la science, est la faculté de comparer et de combiner. En effet, toutes les opérations de son esprit se réduisent nécessairement à l'observation des rapports que les objets ont entr'eux et avec lui. J'examinerai, dans la section suivante, ce qu'est en nous cette faculté.

(4) La plupart des hommes de génie veulent, dès leur première jeunesse, avoir annoncé ce qu'ils doivent être: c'est leur manie. Se prétendent-ils d'une race supérieure à celle des autres

Rousseau n'est pas de cet avis. Lui-même cependant est un exemple du pouvoir du hasard.

En entrant dans le monde, la fortune l'attache à la suite d'un ambassadeur : une tracasserie avec ce ministre lui fait abandonner la carrière politique (1), et suivre celle des arts et des sciences ; il a le choix entre l'éloquence et la musique. Egalement propre à réussir dans ces deux arts, son goût est quelque tems incertain ; un enchaînement particulier de circonstances lui fait enfin préférer l'éloquence : un enchaînement d'une autre espèce eût pu en faire un musicien. Qui sait si les faveurs d'une belle cantatrice n'eussent pas produit en lui cet effet (2) ? Nul ne peut du moins

hommes ? à la bonne heure ; qu'on ne dispute pas sur ce point avec leur vanité, on les fâcheroit ; mais qu'on ne les en croie pas sur leur parole, on se tromperoit. Rien de plus illusoire et de plus incertain que ces premières annonces. Newton et Fontenelle n'étoient que des écoliers médiocres. Les classes sont peuplées de jolis enfans ; le monde l'est de sots hommes.

(1) La vie ou la mort, la faveur ou la disgrace d'un patron décide souvent de notre état et de notre profession. Que d'hommes de génie l'on doit à des accidens de cette espèce. Le mensonge, la bassesse et la frivolité règnent-ils dans une cour ? y vit-on sans respect pour la vérité, l'humanité et la postérité ? qui doute qu'une disgrace, une injustice ne soit quelquefois salutaire au courtisan ; qu'un exil qui lui rappelle ce que l'homme se doit à lui-même, qui l'enlève à la dissipation de la cour, au vuide de ses conversations, et le force enfin à l'étude et à la méditation, ne puisse quelquefois occasionner en lui le développement des plus grands talens ?

(2) Rousseau n'est point insensible ; et la preuve sont les injures

assurer que du Platon de la France, l'amour alors n'en eût pas fait l'Orphée. Mais quel accident particulier fit entrer Rousseau dans la carrière de l'éloquence? C'est son secret: je l'ignore. Tout ce que je puis dire, c'est qu'en ce genre son premier succès suffisoit pour fixer son choix.

L'académie de Dijon avoit proposé un prix d'éloquence. Le sujet étoit bizarre (1). Il s'agissoit de savoir *si les sciences étoient plus nuisibles qu'utiles à la société*. La seule manière piquante de traiter cette question, c'étoit de prendre parti contre les sciences. Rousseau le sentit. Il fit sur ce plan un discours éloquent, qui méritoit de grands éloges, et qui les obtint. Ce succès fit époque dans sa vie. De là, sa gloire, ses infortunes, et ses paradoxes

Frappé des beautés de son propre discours, les maximes de l'orateur (2) deviennent bientôt celles

---

même qu'il dit aux femmes. Chacune lui peut appliquer ce vers:

« Tout, jusqu'à tes mépris, m'a prouvé ton amour ».

(1) Celui qui proposa ce prix, crut apparemment que le seul moyen d'être aussi estimable que tout autre, c'est que tout autre fût aussi ignorant que lui.

(2) Rousseau, dans ses ouvrages, m'a toujours paru moins occupé d'instruire que de séduire ses lecteurs. Toujours orateur et rarement raisonneur, il oublie que dans les discussions philosophiques, s'il est quelquefois permis de faire usage de l'éloquence, c'est uniquement lorsqu'il s'agit de faire vivement sentir toute l'importance d'une opinion déjà reconnue pour vraie. Faut-il, par exemple, retirer les Athéniens de leur assoupis-

du philosophe; et, de ce moment, livré à l'amour du paradoxe, rien ne lui coûte. Faut-il, pour défendre son opinion, soutenir que l'homme, absolument brute, l'homme sans art, sans industrie, et inférieur à tout sauvage connu, est cependant, et plus vertueux, et plus heureux que le citoyen policé de Londres et d'Amsterdam? Il le soutient.

Dupe de sa propre éloquence, content du titre d'orateur, il renonce à celui de philosophe, et ses erreurs deviennent les conséquences de son premier succès. De moindres causes ont souvent produit de plus grands effets. Aigri ensuite par la contradiction, ou peut-être trop amoureux de la singularité, Rousseau quitte Paris et ses amis. Il se retire à Montmorency (1); il y compose, y

sement, et les armer contre Philippe? c'est alors que Démosthène doit déployer toute la force de l'éloquence: mais s'il s'agit d'une opinion nouvelle, l'examen en appartient à la discussion. Qui veut alors être éloquent, s'égare. Qui sait si dans la chambre des communes d'Angleterre, l'on est toujours assez attentif à l'usage différent qu'on doit y faire de l'éloquence et de l'esprit de discussion?

(1) Rousseau connut à Montmorency le maréchal de Luxembourg; ce seigneur l'aima, honora en lui les talens, le protégea, et par cette protection, acquit un droit sur la reconnoissance de tous les gens de lettres. Que les savans ne rougissent point de louer un grand; pourquoi lui refuser les éloges qu'il mérite? oublieroient-ils que si les nations ont besoin de lumières, les savans ont besoin de protecteurs. L'amitié de Luxembourg ne put, il est vrai, soustraire Rousseau à la persécution: mais peut-être le caractère de ce Seigneur étoit-il foible, peut-

publie son Emile, y est poursuivi par l'envie, l'ignorance et l'hypocrisie. Estimé de toute l'Europe pour son éloquence, il est persécuté en France. On lui applique ce passage : *Cruciatur ubi est, laudatur ubi non est* (1). Obligé enfin de se retirer en Suisse, de plus en plus irrité contre la persécution, il y écrit la fameuse lettre adressée à l'archevêque de Paris : et c'est ainsi que toutes les idées d'un homme, toute sa gloire et ses infortunes, se trouvent souvent enchaînées par le pouvoir invi-

l'hypocrisie des méchans est-elle plus puissante que la protection des bons et des grands. On peut ajouter à la louange de Luxembourg, qu'il ne prodigua jamais ses bienfaits à ces insectes de la littérature, qui sont la honte de leur protecteur. Une faveur bannale accordée, dit milord Shaftesbury, à ces écrivains médiocres et vils qui s'introduisent par bassesse dans la familiarité d'un grand, n'est point une preuve de son amour pour les lettres. J'ai vu, ajoute-t-il, des gens en place s'annoncer comme des protecteurs de savans, s'installer en cette qualité *grands maitres de l'ordre des lettrés*. Leurs bienfaits trop souvent prodigués à la médiocrité, étoient plus nuisibles aux sciences que ne l'eût été leur indifférence. Des récompenses mal placées découragent les vrais talens. En vain dira-t-on que le mérite littéraire ne peut être connu des gens en place, qui l'aiment et le recherchent; le public instruit leur indiquera toujours l'homme qu'ils doivent honorer de leur faveur. Le mérite ne souffre point, et n'est point incognito exposé, ou sur la paille de la misère, ou sous le couteau de la superstition. Les grands, toujours à portée de le secourir, peuvent donc toujours prétendre à l'estime et à la reconnoissance de la partie du genre humain la plus savante et la plus éclairée. *Voyez advice to an author. part. 2, §. 1, p. 229.*

(1) Cette sentence est applicable à presque tous les philosophes dont les écrits ont obtenu l'estime publique.

sible

sible d'un premier évènement. Rousseau, ainsi qu'une infinité d'hommes illustres, peut donc être regardé comme un des chef-d'œuvres du hasard.

Qu'on ne me reproche point de m'être arrêté à considérer les causes auxquelles les grands hommes ont été si souvent redevables de leurs talens, mon sujet m'y forçoit. Je ne me suis point appesanri sur les détails; je savois, qu'amoureux des grands talens, peu importe au public les petites causes qui les produisent. Je vois, avec plaisir, un fleuve rouler majestueusement ses flots à travers la plaine: mais c'est avec effort que mon imagination remonte jusqu'à ses sources, pour y rassembler le volume des eaux nécessaires à son cours. C'est en masse que les objets se présentent à nous; c'est avec peine qu'on se prête à leur décomposition. Je me persuade difficilement que la comète qui traverse impétueusement notre univers, et le menace de ruine, ne soit qu'un composé plus ou moins grand d'atômes invisibles.

En Morale comme en Physique, le grand seul nous frappe. On suppose toujours de grandes causes à de grands effets. On veut que des signes, dans le ciel, annoncent la chute ou les révolutions des empires. Cependant que de croisades entreprises ou suspendues, de révolutions exécutées ou prévenues, de guerres allumées ou éteintes par les intrigues d'un prêtre, d'une femme ou d'un mi-

nistre ! C'est faute de mémoires ou d'anecdotes secrètes, qu'on ne retrouve pas par-tout le gant de la duchesse de Marleboroug (1).

Qu'on applique aux simples citoyens ce que je dis des empires. L'on voit pareillement que leur élévation ou leur abaissement, leur bonheur ou leur malheur, sont le produit d'un certain concours de circonstances et d'une infinité de hasards imprévus et stériles en apparence. Je compare les petits accidens qui préparent les grands évènemens de notre vie à la partie chevelue d'une racine, qui, s'insinuant insensiblement dans les fentes d'un rocher, y grossit pour le faire un jour éclater.

Le hasard a (2) et aura donc toujours part à notre éducation, et sur-tout à celle des hommes de génie. En veut on augmenter le nombre dans une nation ? qu'on observe les moyens dont se sert le hasard, pour inspirer aux hommes le désir de s'illustrer. Cette observation faite, qu'on les place

(1) Une grande âcreté dans la matière séminale alluma, disent les médecins, la violente passion de Henri VIII pour les femmes. C'est donc à cette âcreté que l'Angleterre dut la destruction du papisme. L'histoire perdroit peut-être de sa noblesse et de sa dignité, si l'on étoit toujours attentif à remonter ainsi jusqu'aux causes secrètes des grands évènemens : mais elle en seroit bien plus instructive.

(2) J'avertis le lecteur que par ce mot de *hasard*, j'entends l'enchaînement inconnu des causes propres à produire tel ou tel effet, et que je n'emploie jamais ce mot dans une autre signification.

à dessein, et fréquemment dans les mêmes positions, où le hasard les place rarement, c'est le seul moyen de les multiplier.

L'éducation morale de l'homme est maintenant presqu'en entier abandonnée au hasard. Pour la perfectionner, il faudroit en diriger le plan relativement à l'utilité publique, la fonder sur des principes simples et invariables. C'est l'unique manière de diminuer l'influence que le hasard a sur elle, et de lever les contradictions qui se trouvent et doivent nécessairement se trouver entre tous les divers préceptes de l'éducation actuelle.

CHAPITRE IX.

Des causes principales de la contradiction des préceptes sur l'éducation.

En Europe, et sur-tout dans les pays catholiques, si tous les préceptes de l'éducation sont contradictoires, c'est que l'instruction publique y est confiée à deux puissances dont les intérêts sont opposés, et dont les préceptes, en conséquence, doivent être contraires et différens.

L'une est la puissance spirituelle :
L'autre est la puissance temporelle.

La force et la grandeur de cette dernière dépendent de la force et de la grandeur même de

l'empire auquel elle commande. Le prince n'est vraiment fort que de la force de sa nation. Qu'elle cesse d'être respectée, le prince cesse d'être puissant. Il désire et doit désirer que ses sujets soient braves, industrieux, éclairés, et vertueux. En est-il ainsi de la puissance spirituelle? Non : son intérêt n'est pas le même. Le pouvoir du prêtre est attaché à la superstition et à la stupide crédulité des peuples. Peu lui importe qu'ils soient éclairés : moins ils ont de lumières, plus ils sont dociles à ses décisions. L'intérêt de la puissance spirituelle n'est pas lié à l'intérêt d'une nation, mais à l'intérêt d'une secte.

Deux peuples sont en guerre : qu'importe au pape lequel des deux sera esclave ou maître, si le vainqueur lui doit être aussi soumis que le vaincu! Que les François succombent sous les efforts des Portugais, que la maison de Bragance monte sur le trône de Bourbon, le pape ne voit dans cet évènement qu'un accroissement à son autorité. Qu'est-ce que le sacerdoce exige d'une nation? Une soumission aveugle, une crédulité sans bornes, et une crainte puérile et panique. Que cette nation d'ailleurs se rende célèbre par ses talens ou ses vertus patriotiques, c'est ce dont le clergé s'occupe peu. Les grands talens et les grandes vertus sont presque inconnus en Espagne, en Portugal, et par-tout où la puissance spirituelle est la plus redoutée.

L'ambition, il est vrai, est commune aux deux puissances; mais les moyens de la satisfaire sont bien différens. Pour s'élever au plus haut point de la grandeur, l'une doit exalter dans l'homme, et l'autre y détruire les passions.

Si c'est à l'amour du bien public, de la justice, de la richesse, de la gloire, que la puissance temporelle doit ses guerriers, ses magistrats, ses négocians, et ses savans; si c'est par le commerce de ses villes, la valeur de ses troupes, l'équité de son sénat, le génie de ses savans que le prince rend sa nation respectable aux autres nations, les passions fortes, et dirigées au bien général, servent donc de base à sa grandeur.

C'est au contraire sur la destruction de ces mêmes passions que le corps ecclésiastique fonde la sienne. Le prêtre est ambitieux, mais l'ambition lui est odieuse dans le laïc. Elle s'oppose à ses desseins. Le projet du prêtre est d'éteindre en l'homme tout désir, de le dégoûter de ses richesess, de son pouvoir, et de profiter de son dégoût pour s'approprier l'un et l'autre (1). Ce qu'on peut assurer, c'est que le système religieux a toujours été dirigé sur ce plan.

Au moment où le christianisme s'établit, que

(1) Douze ou quinze millions saisis en Espagne sur deux procureurs jésuites du Paraguay, prouvent qu'en prêchant le détachement des richesses, les jésuites n'ont jamais été dupes de leurs sermons.

prêcha-t-il? *La communauté des biens.* Qui se présenta pour dépositaire des biens mis en commun? Le prêtre. Qui viola ce dépôt et s'en fit propriétaire? Le prêtre. Lorsque le bruit de la fin du monde se répandit, qui l'accrédita? Le prêtre. Ce bruit étoit favorable à ses desseins; il espéra que, frappés d'une terreur panique, les hommes ne connoîtroient plus qu'une seule affaire (affaire vraiment importante), celle de leur salut. La vie, leur disoit-on, n'est qu'un passage. Le ciel est la vraie patrie des hommes: pourquoi donc se livrer à des affections terrestres? Si de tels discours n'en détachèrent point entièrement le laïc, ils attiédirent du moins en lui l'amour de la parenté, de la gloire, du bien public, et de la patrie. Les héros alors devinrent plus rares, et les souverains, frappés de l'espoir d'une grande puissance dans les cieux, consentirent quelquefois à remettre au sacerdoce une partie de leur autorité sur la terre. Le prêtre s'en saisit, et, pour se la conserver, décrédita la vraie gloire et la vraie vertu. Il ne souffrit plus qu'on honorât les Minos, les Licurgues, les Codrus, les Aristides, les Timoléons, enfin tous les défenseurs et les bienfaiteurs de leur patrie. Ce furent d'autres modèles qu'il proposa. Il inscrivit d'autres noms dans le calendrier, et on le vit, à ceux des anciens héros, substituer celui d'un Saint-Antoine, d'un Saint-Crépin, d'une Sainte-Claire, d'un Saint Fiacre, d'un S. François,

enfin le nom de tous ces solitaires, qui, dangereux à la société par l'exemple de leurs folles vertus (1), se retiroient dans les cloîtres et dans les déserts, pour y végéter et y mourir inutiles.

D'après de tels modèles, le sacerdoce se flatta d'accoutumer les hommes à regarder la vie comme un court voyage. Il crut qu'alors, sans désirs pour les biens terrestres, sans amitié pour ceux qu'ils rencontreroient sur leur route, ils deviendroient également indifférens à leur propre bonheur et à celui de leur postérité. En effet, si la vie n'est qu'une couchée, pourquoi mettre tant d'intérêt

(1) De tous les contes, les plus ridicules sont ceux que les moines font de leurs fondateurs. « Ils disent, par exemple, qu'à » la vue d'une biche poursuivie par des loups, S. Lomer leur » ordonna de s'arrêter, ce qu'ils firent incontinent ».

« Que S. Florent, faute de berger, ordonna à un ours qu'il » rencontra, de mener paître ses brebis, et que l'ours les menoit » paître tous les jours ».

« Que S. François saluoit les oiseaux, leur parloit, leur fai- » soit commandement d'ouïr la parole de Dieu, lesquels oiseaux » entendant parler S. François, se réjouissoient d'une façon » merveilleuse, allongeant le col et entr'ouvrant le bec ».

« Que ce même S. François passa huit jours avec une cigale, » chanta un jour entier avec un rossignol, guérit un loup en- » ragé, et lui dit : Mon frère le loup, tu dois me promettre » que tu ne seras plus à l'avenir aussi ravisseur que tu l'as été ; » ce que le loup promit en inclinant la tête. Alors S. François » lui dit : donne-moi ta foi ; ce que disant, S. François lui » tendit la main pour la recevoir, et le loup levant doucement » sa patte droite, la mit entre les mains de S. François ». On lit aussi de plusieurs autres saints, qu'ils se plaisoient à deviser avec les brutes.

aux choses d'ici-bas ? Un voyageur ne fait pas réparer les murs du cabaret où il ne doit passer qu'une nuit.

Pour assurer leur grandeur et satisfaire leur ambition, les puissances spirituelle et temporelle durent donc, en tous pays, employer des moyens très-différens. Chargées en commun de l'instruction publique, elles ne purent donc jamais graver dans les cœurs et les esprits que des préceptes contradictoires et relatifs à l'intérêt, que l'une eut d'allumer, et l'autre d'éteindre les passions (1).

C'est la probité cependant que prêchent également ces deux puissances, j'en conviens; mais ni l'une ni l'autre ne peuvent attacher à ce mot la même signification : et, sous le gouvernement du pape, Rome moderne n'a certainement pas de la vertu la même idée qu'en avoit l'ancienne Rome sous le consulat du premier des Brutus.

L'aurore de la raison commence à poindre, les hommes savent déjà que pour tous les mêmes mots ne sont pas représentatifs des mêmes idées. En conséquence qu'exigent-ils aujourd'hui d'un auteur ? Qu'il attache une idée nette aux expressions dont il se sert. Le règne de l'obscure scho-

(1) Vouloir détruire les passions dans les hommes, c'est vouloir y détruire l'action. Le théologien insulte-t-il aux passions? c'est la pendule qui se moque de son ressort, et l'effet qui méconnoît sa cause.

lastique peut disparoître : les théologiens n'en imposeront peut-être pas toujours aux peuples et aux gouvernemens. Ce qu'on peut assurer, c'est qu'ils ne conserveront pas du moins leur puissance par les mêmes moyens qu'ils l'ont acquise : le tems et les circonstances ont changé. On convient enfin aujourd'hui de la nécessité des passions : on sait que c'est à leur conservation qu'est attachée celle des empires. Les passions en effet sont des desirs vifs : ces desirs peuvent être également conformes ou contraires au bien public. Si l'avarice et l'intolérance sont des passions nuisibles et criminelles, il en est autrement du desir de s'illustrer par des talens et des vertus patriotiques (1). En anéantissant les desirs, on anéantit

(1) On n'attache certainement pas d'idée nette au mot *passions*, lorsqu'on les regarde comme nuisibles. Ce n'est qu'une vraie dispute de mots. Les Théologiens eux-mêmes n'ont jamais dit que la passion vive de l'amour de Dieu fût un crime. Ils n'ont point condamné Décius pour s'être voué dans les champs de la guerre aux Dieux infernaux. Ils n'ont point reproché à Pélopidas cet amour vif de la patrie qui l'arma contre les tyrans, et l'engagea dans l'entreprise la plus périlleuse. Nos desirs sont nos moteurs, et c'est la force de nos desirs qui détermine celle de nos vices et de nos vertus. Un homme sans desir et sans besoin, est sans esprit et sans raison. Nul motif ne l'engage à combiner, ni à comparer ses idées entre elles. Plus l'homme approche de cet état d'apathie, plus il est stupide. Si les souverains de l'Orient sont, en général, si peu éclairés, c'est que l'esprit est fils du desir et du besoin. Or, les Sultans n'éprouvent, ni l'un, ni l'autre. Il n'est point de plaisir qu'un simple acte de leur volonté ne leur procure : l'esprit leur est donc

l'ame : et tout homme sans passion n'a en lui ni principe d'action, ni motif pour se mouvoir.

Vous êtes, ô ministres catholiques ! riches et puissans sur la terre : mais votre pouvoir peut être détruit avec celui des nations auxquelles vous commandez. Augmentez leur abrutissement, et ces nations, vaincues par d'autres, cesseront de vous être soumises. Il faut, pour votre intérêt même, que les passions et les besoins continuent de vivifier l'homme. Pour les étouffer en lui, il faudroit changer sa nature.

O vénérables théologiens ! ô brutes ! ô mes frères ! abandonnez ce projet ridicule ; étudiez le cœur humain ; examinez les ressorts qui le meuvent : et si vous n'avez encore aucune idée nette de la Morale et de la Politique (1), abstenez-

---

presque toujours inutile. Le seul cas où il leur devient nécessaire, c'est lorsque jaloux du titre de conquérant, ils veulent envahir le sceptre d'un voisin puissant. Dans toute autre position, exiger des lumières d'un despote, c'est vouloir un effet sans cause. Compter dans un gouvernement arbitraire sur l'esprit d'un monarque né sur le trône, c'est folie. Aussi, sauf le hasard d'une éducation singulière, est-il peu de souverains absolus et éclairés : aussi l'histoire ne compte-t-elle communément au nombre des grands rois que les Henri IV, les Frédéric, les Catherine II, etc. et ceux d'entre les princes dont l'éducation fut dure, & qui d'ailleurs eurent une fortune à faire et mille obstacles à surmonter.

(1) Un dévot peut exceller en géométrie, en certain genre de peinture : mais vu la contradiction actuelle qui se trouve entre l'intérêt public et l'intérêt du prêtre, on ne peut, sans inconséquence, être à la fois pieux et homme d'état, dévot et

vous de l'enseigner. L'orgueil vous a trop longtems égarés. Rappelez-vous la fable ingénieuse de la naissance de Momus. Au moment qu'il vit le jour, dit un grand poète, le dieu enfant remplit l'Olympe de ses cris. La cour céleste en fut assourdie : pour l'appaiser, chacun lui fit un don. Jupiter venoit alors de créer l'homme : il en fit présent à Momus : et depuis l'homme fut toujours la poupée de la folie. Or parmi les poupées de cette espèce, la plus triste, la plus orgueilleuse et la plus ridicule, fut un docteur (1). O poupée

bon citoyen, c'est-à-dire, honnête homme. C'est une vérité que démontrera la suite de cet ouvrage.

(1) C'étoit autrefois le petit-maître, aujourd'hui c'est le théologien qui sait tout, sans avoir rien appris. L'interroge-t-on sur la nature des animaux? ce sont, dit-il, de pures machines. Mais sur quel motif appuie-t-il sa décision? a-t-il, en qualité ou de chasseur, ou d'observateur, étudié la nature et les mœurs des animaux? non, il n'a élevé, ni chien, ni chat, pas même de moineau; mais il est docteur, et du moment qu'il en prend le bonnet, il se croit, comme l'empereur de la Chine, obligé, par l'étiquette de son état, de répondre à tout ce qu'on lui apprend, *je le savois*. L'on supposoit le sage des Stoïciens habile et versé dans tous les arts et les sciences; c'étoit l'homme universel. Il en est de même du théologien, il est poëte, géomètre, physicien, horloger, etc., qu'il ait tous ces talens, j'y consens : mais qu'on ne m'oblige point de lire ses vers et d'acheter ses montres. Me permettroit-il de lui donner un conseil, ce seroit, avant de parler des animaux, de consulter les ouvrages de Buffon, et trois ou quatre lettres données au journal étranger par un observateur exact et un bon écrivain. Qu'il s'abstienne d'attaquer sur ce point mes sentimens. J'ai donné, dit-on, de l'esprit et de la raison aux brutes. C'est une politesse que je fis aux docteurs; Quelle fut votre reconnoissance, ô ingrats!

théologienne ! ne vous obstinez plus à vouloir détruire les passions : ce sont les principes de vie d'un état (1). Occupez-vous du soin de les diriger au bien général ; essayez de tracer, à ce sujet, le plan d'une instruction dont les principes simples et clairs tendent tous au bonheur public.

Qu'on est loin d'un tel plan d'instruction ! Peu d'accord avec eux-mêmes, les parens et les maîtres ignorent également ce qu'ils doivent enseigner aux enfans. Ils n'ont encore, sur l'éducation, que des idées confuses : et de là la contradiction révoltante de tous leurs préceptes.

CHAPITRE X.

Exemple des idées ou préceptes contradictoires reçus dans la première jeunesse.

Qu'on me pardonne si, pour faire plus vivement sentir la contradiction de tous les préceptes

(1) Le propre des gouvernemens despotiques est d'affoiblir dans l'homme le mouvement des passions. Aussi la consomption est-elle la maladie mortelle de ces empires : aussi les peuples soumis à cette forme de gouvernement, n'ont-ils communément, ni l'audace, ni le courage des républicains. Ces derniers même n'ont excité notre admiration que dans ces momens de crise où leurs passions étoient le plus en effervescence. Dans quels tems les Hollandois et les Suisses faisoient-ils des actions surhumaines ? lorsqu'ils étoient animés de deux fortes passions : l'une la vengeance, l'autre la haine des tyrans. Il faut des passions à un peuple : c'est une vérité qui n'est plus maintenant ignorée que du gardien des capucins.

de notre éducation, je suis forcé de descendre à un ton peu noble : le sujet l'exige. C'est dans les maisons religieuses, et destinées à l'instruction des jeunes filles, que ces contradictions sont les plus frappantes. J'entre donc au couvent. Il est huit heures du matin : c'est le tems de la conférence, celui où, dans un discours sur la pudeur, la supérieure prouve qu'une pensionnaire ne doit jamais lever les yeux sur un homme. Neuf heures sonnent : le maître à danser est au parloir. Formez bien vos pas, dit-il à son écolière : levez cette tête, et regardez toujours votre danseur. Or lequel croire du maître de danse ou de la prieure ? La pensionnaire l'ignore, et n'acquiert ni les graces que le premier veut lui donner, ni la réserve que la seconde lui prêche. Or à quoi rapporter ces contradictions dans l'instruction, sinon aux desirs contradictoires qu'ont les parens que leur fille soit à la fois agréable et réservée, et qu'elle joigne la pruderie du cloître aux graces du théâtre ? Ils veulent concilier les inconciliables (1).

L'instruction turque est peut-être la seule conséquente à ce qu'en ce pays l'on exige des femmes (2).

---

(1) On désire qu'une fille soit vraie et ingénue. On lui présente un époux : il ne lui plaît pas : elle le dit : on le trouve mauvais. Les parens veulent donc qu'elle soit vraie ou fausse ; suivant l'intérêt qu'ils ont, qu'elle soit l'une ou l'autre.

(2) Le Turc croit la femme formée pour le plaisir de l'homme

Les préceptes de l'éducation seront incertains et vagues, tant qu'on ne les rapportera point à un but unique. Quel peut être ce but? Le plus grand avantage public, c'est-à-dire, le plus grand plaisir et le plus grand bonheur du plus grand nombre des citoyens.

Les parens perdent-ils cet objet de vue? Ils errent çà et là dans les voies de l'instruction. La mode seule est leur guide. Ils apprennent d'elle

---

et créée pour irriter ses désirs. Telle est, dit-il, l'intention marquée de la nature. Or, qu'en Turquie l'on permette à l'art d'ajouter encore aux beautés des femmes; qu'on leur ordonne même de perfectionner en elles les moyens de charmer, rien de plus simple. Quel abus faire de la beauté dans le sérail où elle est renfermée? supposons, si l'on veut, un pays où les femmes soient en commun. Plus dans ce pays elles inventeroient de moyens de séduire, plus elles multiplieroient les plaisirs de l'homme. Quelque degré de perfection qu'elles atteignissent en ce genre, on peut assurer que leur coquetterie n'auroit rien de contraire au bonheur public. Tout ce que l'on pourroit encore exiger d'elles, c'est qu'elles conçussent tant de vénération pour leur beauté et leurs faveurs, qu'elles crussent n'en devoir faire part qu'aux hommes déjà distingués par leur génie, leur courage ou leur probité. Leurs faveurs par ce moyen deviendroient un encouragement aux talens et aux vertus. Mais en Turquie, si les femmes peuvent, sans inconvénient, s'instruire de tous les arts de la volupté, en seroit-il de même dans un pays où, comme en Europe, elles ne sont, ni renfermées, ni communes; où, comme en France, toutes les maisons sont ouvertes? s'imagine-t-on qu'en multipliant dans les femmes les moyens de plaire, on augmentât beaucoup le bonheur des époux? j'en doute; et jusqu'à ce qu'on ait fait quelque réforme dans les loix du mariage, ce que l'art pourroit ajouter aux beautés naturelles du sexe, seroit peut-être en contradiction avec l'usage que les loix européennes lui permettent d'en faire.

que pour faire de leur fille une musicienne, il faut lui payer un maître de musique : et ils ignorent que pour lui donner des idées nettes de la vertu, il faut pareillement lui payer un maître de morale.

Lorsqu'une mère s'est chargée de l'éducation de sa fille, elle lui dit le matin, en mettant son rouge, que la beauté n'est rien, que la bonté et les talens sont tout (1). L'on entre en ce moment à la toilette de la mère; chacun répète à la petite fille qu'elle est jolie : on ne la loue pas une fois l'an sur ses talens (2) et son humanité; d'ailleurs les seules récompenses promises à son application, à ses vertus, sont des parures : et l'on veut cependant que la petite fille soit indifférente à sa beauté. Quelle confusion une telle conduite ne doit-elle pas jeter dans ses idées !

L'instruction d'un jeune homme n'est pas plus conséquente. Le premier devoir qu'on lui prescrit, c'est l'observation des loix : le second, c'est leur violation, lorsqu'on l'offense ; il doit, en cas

(1) Assure-t-on à une fille que sans talens on reste sans époux? elle apprendra demain que la plus sotte de ses compagnes a fait un excellent mariage, parce qu'elle avoit tant de dot, et qu'on n'épouse plus que la dot.

(2) Si l'on ne loue communément que la beauté dans une fille, c'est que la beauté est réellement la qualité la plus intéressante, la plus désirable dans celle à qui l'on fait visite, et dont on n'est, ni le mari, ni l'ami, et que chez les femmes les hommes ne sont jamais qu'en visite.

d'insulte, se battre, sous peine de déshonneur. Lui prouve-t-on que c'est par des services rendus à la patrie qu'on obtient la considération de ce monde et la gloire céleste? Quels modèles d'imitation lui propose-t-on? Un moine, un dervis fanatique et fainéant, dont l'intolérance a porté le trouble et la désolation dans les empires.

Un père vient de recommander à son fils la fidélité à sa parole. Un théologien survient, et dit à ce fils qu'on n'en est pas tenu envers les ennemis de Dieu; que Louis XIV, par cette raison, révoqua l'édit de Nantes, donné par ses ancêtres; que le pape a décidé cette question, en déclarant nul tout traité contracté entre les princes hérétiques et catholiques, en accordant enfin aux derniers le droit de le violer, s'ils sont les plus forts.

Un prédicateur prouve en chaire que le Dieu des chrétiens est un Dieu de vérité; que c'est à leur haîne pour le mensonge qu'on reconnoît ses adorateurs (1). Est-il descendu de chaire? il convient qu'il est très-prudent de la taire (2);

(1) Il est des hommes qui se croient vrais, parce qu'ils sont médisans. Rien de plus différent que la vérité et la médisance: l'une toujours indulgente est inspirée par l'humanité. L'autre toujours aigre, est fille de l'orgueil, de la haine, de l'humeur et de l'envie. Le ton et les gestes de la médisance décèlent toujours quel en est le père.

(2) Si l'on ne peut sans crime taire la vérité aux peuples et aux souverains, quel homme a toujours été juste et sans reproche à cet égard?

que

que lui-même, en louant la vérité, se garde bien de la dire (1). L'homme, en effet, qui, dans les pays catholiques, écriroit l'histoire vraie de son tems, souleveroit contre lui tous les adorateurs de ce Dieu de vérité (2). Dans de tels pays, l'homme, à l'abri de la persécution, est le müet, le sot, ou le menteur.

Qu'à force de soins un instituteur parvienne enfin à inspirer à son élève la douceur et l'humanité, le directeur entre, et dit à cet élève qu'on peut pardonner aux hommes leurs vices; et non leurs erreurs : que, dans ce dernier cas, l'indulgence est un crime, et qu'il faut brûler quiconque ne pense pas comme lui.

Telle est l'ignorance et la contradiction du

(1) Qu'à la lecture de l'histoire ecclésiastique, un jeune Italien s'indigne des crimes et de la scélératesse des pontifes, qu'il doute de leur infaillibilité; quel doute impie, s'écrie son précepteur? mais, répond l'élève, je dis ce que je pense : ne m'avez-vous pas toujours défendu de mentir? Oui, dans les cas ordinaires; mais en faveur de l'église, le mensonge est un devoir. Et quel intérêt prenez-vous au Pape? le plus grand, repliquera le maître. Si le Pape est reconnu infaillible, nul ne peut résister à ses volontés. Les peuples lui doivent être aveuglément soumis. Or, quelle considération ce respect pour le Pape ne réfléchit-il pas sur tout le corps ecclésiastique, et par conséquent sur moi?

(2) Quiconque en écrivant l'histoire, en altère les faits, est un mauvais citoyen. Il trompe le public et le prive de l'avantage inestimable qu'il pourroit retirer de cette lecture. Mais dans quel empire trouver un historien vrai et réellement adorateur du Dieu de vérité? est-ce en France, en Portugal, en Espagne? non : mais dans un pays libre et réformé.

théologien, qu'il déclame encore contre les passions au moment même qu'il veut exciter l'émulation de son disciple. Il oublie alors que l'émulation est une passion, et même une passion très-forte, à en juger par ses effets.

Tout est donc contradiction dans l'éducation. Quelle en est la cause ? L'ignorance où l'on est des vrais principes de cette science : l'on n'en a que des idées confuses. Il faudroit éclairer les hommes : le prêtre s'y oppose. La vérité luit-elle un moment sur eux, il en absorbe les rayons dans les ténèbres de sa scholastique. L'erreur et le crime cherchent tous deux l'obscurité, l'une des mots (1), l'autre de la nuit. Qu'au reste, l'on ne rapporte point à la seule Théologie toutes les contradictions de notre éducation : il en est aussi qu'on doit aux vices des gouvernemens. Comment persuader à l'adolescent d'être fidèle, d'être sûr dans la société, et d'y respecter les secrets d'autrui, lorsqu'en Angleterre même, le gouvernement, sous le prétexte le plus frivole, ouvre les lettres des particuliers, et trahit la confiance publique ? Comment

(1) Pourquoi les disputes théologiques sur la grace sont-elles interminables ? c'est qu'heureusement pour les disputans, ni les uns, ni les autres n'ont d'idées nettes de ce dont ils parlent. En présentent-ils de plus claires dans leurs définitions de la Divinité ? le cardinal du Perron, après avoir dans un discours prouvé l'existence de Dieu à Henri III, lui dit : Si votre majesté le désire, je lui en prouverai tout aussi évidemment la non-existence.

se flatter de lui inspirer l'horreur de la délation et de l'espionnage, s'il voit les espions honorés, pensionnés, et comblés de bienfaits ?

On veut qu'au sortir du collège un jeune homme se répande dans le monde, qu'il s'y rende agréable, qu'il y soit toujours chaste : est-ce au moment où le besoin d'aimer se fait le plus vivement sentir, qu'insensible aux attraits des femmes (1), un jeune homme peut vivre sans désir au milieu d'elles ? La stupidité paternelle s'imagineroit-elle, lorsque le gouvernement fait bâtir des salles d'opéra, lorsque l'usage en ouvre l'entrée à la jeunesse, que, jalouse de sa virginité, elle voie toujours d'un œil indifférent un spectacle où les transports, les plaisirs, et le pouvoir de l'amour sont peints des plus vives couleurs, et où cette passion pénètre dans les ames par les organes de tous les sens (2) ?

---

(1) Je suppose qu'on voulût réellement attiédir dans les jeunes gens les désirs de l'amour : que faire ? instituer des exercices violens et en inspirer le goût à la jeunesse. L'exercice est, en ce genre, le sermon le plus efficace : plus on transpire, plus on dépense d'esprits animaux, moins il reste de force pour l'amour. La froideur et l'indifférence des sauvages du Canada tiennent à la fatigue et à l'épuisement éprouvés dans des chasses longues et pénibles.

(2) Qu'on ne conclue point de ce texte, que je veuille détruire les salles d'opéra ou de la comédie. Je ne condamne ici que la contradiction entre nos usages et les préceptes actuels de notre morale. Je ne suis, ni ennemi des spectacles, ni sur ce point de l'avis de Rousseau. Les spectacles sont sans contredit, un plaisir. Or il n'est point de plaisirs qui, dans les mains d'un

Je ne finirois pas, si je voulois donner la liste de toutes les contradictions de l'éducation européenne, et sur-tout de la papiste. Dans le brouillard de ses préceptes, comment reconnoître le sentier de la vertu? Le catholique s'en écarte donc souvent. Aussi, sans principes fixes à cet égard, c'est aux positions où il se trouve, aux livres, aux amis, et enfin aux maîtresses que le hasard lui dônne, qu'il doit ses vices ou ses vertus. Mais est-il un moyen de rendre l'éducation de l'homme plus indépendante du hasard? et comment faire pour y réussir?

N'enseigner que le vrai. L'erreur se contredit toujours: la vérité jamais.

Ne point abandonner l'éducation des citoyens à deux puissances qui, divisées d'intérêt, enseigneront toujours deux morales (1) contradictoires.

---

gouvernement sage, ne puissent devenir un principe productif de vertu, lorsqu'il en est la récompense.

(1) Pourquoi la plupart des hommes éclairés regardent-ils toute religion comme incompatible avec une bonne morale? c'est que les prêtres de toute religion se donnent pour les seuls juges de la bonté ou de la méchanceté des actions humaines: c'est qu'ils veulent que les décisions théologiques soient regardées comme le vrai code de la morale. Or, le prêtre est un homme. En cette qualité, il juge conformément à son intérêt. Son intérêt est presque toujours contraire à l'intérêt public. La plupart de ses jugemens sont donc injustes. Telle est cependant la puissance du prêtre sur l'esprit des peuples, qu'ils ont pour les sophismes de l'école, souvent plus de vénération que pour les saines maximes de la morale. Quelles idées nettes les peu-

Par quelle fatalité, dira-t-on, presque tous les peuples ont-ils confié au sacerdoce l'instruction morale de leur jeunesse ! Qu'est-ce que la morale des papistes ? Un composé de superstitions. Cependant il n'est rien qu'à l'aide de la superstition, le sacerdoce n'exécute. C'est par elle qu'il dépouille les magistrats de leur autorité, et les rois de leur pouvoir légitime ; c'est par elle qu'il soumet les peuples, qu'il acquiert sur eux une puissance souvent supérieure aux loix, et par elle enfin qu'il corrompt jusqu'aux principes de la morale. Quel remède à ce mal ? Il n'en est qu'un ; c'est de refondre en entier cette science. Il faudroit qu'un nouvel esprit présidât à la formation de ses nouveaux principes, et que tous tendissent à l'avantage public.

Il est tems que, sous le titre de saints ministres de la morale, les magistrats la fondent sur des principes simples, clairs, conformes à l'intérêt général, et dont tous les citoyens puissent se former des idées également justes et précises. Mais la simplicité et l'uniformité de ces principes conviendroient-elles aux différentes passions des hommes ?

ples pourroient-ils s'en former ? les décisions de l'église, aussi variables que ses intérêts, y portent sans cesse confusion, obscurité et contradiction. Qu'est-ce que l'église substitue aux vrais principes de la justice ? des observances et des cérémonies ridicules. Aussi dans ses discours sur Tite-Live, Machiavel attribue-t-il l'excessive méchanceté des Italiens à la fausseté et à la contradiction des préceptes moraux de la religion catholique.

Leurs désirs peuvent être différens; mais leur manière de voir est essentiellement la même : ils agissent mal, et voient bien. Tous naissent avec l'esprit juste : tous saisissent la vérité, lorsqu'on la leur présente clairement. Quant à la jeunesse, elle en est d'autant plus avide, qu'elle a moins d'habitudes à rompre, et d'intérêt à voir les objets différens de ce qu'ils sont. Ce n'est pas sans peine qu'on parvient à fausser l'esprit des jeunes gens. Il faut, pour cet effet, toute la patience et tout l'art de l'éducation actuelle : encore entrevoient ils de tems en tems, à la lueur de la raison naturelle, la fausseté des opinions dont on a chargé leur mémoire. Que ne les en effacent-ils, pour leur substituer des idées nouvelles ? Un pareil changement dans les idées suppose du tems et des soins : et cette tâche est trop pénible pour la plupart des hommes, qui souvent descendent au tombeau sans avoir encore acquis d'idées nettes et précises de la vertu.

Quand en auront-ils de saines? Lorsque le système religieux se confondra avec le système du bonheur national; lorsque les religions, instrumens habituels de l'ambition sacerdotale, le deviendront de la félicité publique. Est-il possible d'imaginer une telle religion? L'examen de cette question mérite l'attention du sage. Je jeterai donc, en passant, un coup-d'œil sur les fausses religions.

CHAPITRE XI.

Des fausses Religions.

TOUTE *religion*, dit Hobbes, *fondée sur la crainte d'un pouvoir invisible, est un conte qui, avoué d'une nation, porte le nom de* religion, *désavoué de cette même nation, porte le nom de* superstition. Les neuf incarnations de Wistnou sont religion aux Indes, et conte à Nuremberg.

Je ne m'autoriserai point de cette définition pour nier la vérité de la religion. Si j'en crois ma nourrice et mon précepteur, toute autre religion est fausse: la mienne seule est la vraie (1). Mais est-elle reconnue pour telle par l'univers? Non: la terre gémit encore sous une multitude de temples consacrés à l'erreur. Il n'en est aucune qui ne soit la religion de quelques contrées.

L'histoire des Numa, des Zoroastre, des Mahomet, et de tant de fondateurs de cultes modernes, nous apprend que toutes les religions peuvent être considérées comme des institutions

(1) Peut-être cette assertion paroîtra-t-elle absurde. Au reste, cette absurdité m'est commune avec tous les hommes. Ce ridicule en moi, comme en eux, est l'effet de l'orgueil. Si chacun croit sa religion la meilleure, c'est que chacun se dit: *Qui ne pense pas comme moi, a tort.* Je le dis donc comme les autres.

politiques, qui ont une grande influence sur le bonheur des nations. Je pense donc, puisque l'esprit humain produit encore, de tems en tems, des religions nouvelles, qu'il est important, pour les rendre le moins mal faisantes possible, d'indiquer le plan à suivre dans leur création.

Toutes les religions sont fausses, à l'exception de la religion chrétienne : mais je ne la confonds pas avec le papisme.

CHAPITRE XII.

Le papisme est d'institution humaine.

LE papisme n'est, aux yeux d'un homme sensé, qu'une pure idolâtrie (1). L'Eglise romaine n'y

(1) L'homme, disoit Fontenelle, a fait Dieu à son image, et ne pouvoit faire autrement. C'est sur les cours orientales que les moines ont modelé la cour céleste. Le prince d'Orient, invisible à la plupart de ses sujets, n'est accessible qu'à ses seuls courtisans. Les plaintes du peuple ne parviennent à lui que par l'organe de ses favoris. Les moines, sous le nom des saints, ont pareillement environné de favoris le trône du monarque de l'univers, et ont voulu que les graces célestes ne s'obtinssent que par l'intercession de ces saints. Mais pour se les rendre favorables, que faire ? les prêtres assemblés à cet effet, décidèrent qu'en bois sculpté ou non sculpté, l'on placeroit des images dans les églises : qu'on s'agenouilleroit devant elles, comme devant celles du Très-Haut ; que les signes extérieurs de l'adoration seroient les mêmes pour l'Eternel et ses favoris, et qu'enfin honorés par les chrétiens comme les pénates et les fétiches par les païens et les sauvages, S. Nicolas en Russie, par exem-

voyoit, sans doute, qu'une institution humaine, lorsqu'elle faisoit de cette religion un usage scandaleux, un instrument de son avarice et de sa grandeur; qu'elle s'en servoit pour favoriser les projets criminels des papes, et légitimer leur avidité et leur ambition. Mais ces imputations, disent les papistes, sont calomnieuses.

Pour en prouver la vérité, je demande s'il est vraisemblable que des chefs d'ordres monastiques regardassent la religion comme divine, lorsque, pour s'enrichir, eux et leurs couvens, ils défendoient aux moines d'enterrer en terre sainte quiconque mourroit sans leur rien laisser*; s'ils étoient eux-mêmes dupes d'une croyance publiquement professée, lorsqu'ils se rendoient (1) propriétaires

ple, & S. Janvier à Naples, auroient plus de considération et attireroient plus de respect que Dieu lui même.

C'est sur ces faits que sont fondées les accusations portées contre les églises grecque et latine. C'est à la dernière sur-tout qu'on doit le rétablissement du fétichisme. Ainsi la France a dans S. Denis un fétiche national, dans sainte Geneviève un fétiche de la capitale; et il n'est point de communauté, ni de citoyen qui, sous le nom de Pierre, de Claude, ou de Martin, n'ait encore son fétiché particulier.

(1) Point de ruses, de mensonges, de prestiges, d'abus de confiance, enfin de moyens vils et bas que les prêtres n'aient employés pour s'enrichir. Les capitulaires recueillis par Balùze, tome 2, nous instruisent de la manière dont autrefois les ecclésiastiques parvinrent en France à se faire payer la dîme. « Ils » firent descendre du ciel une lettre de Jésus-Christ. Par cette » lettre, le Sauveur menace les païens, les sorciers et ceux qui ne » paient pas la dîme, de frapper leurs champs de stérilité, et d'en- » voyer dans leurs maisons des serpens aîlés, pour dévorer les

des biens qu'en qualité d'économes des pauvres, ils devoient leur distribuer; si les papes croyoient réellement pratiquer la justice et l'humilité, lorsqu'ils se déclaroient les distributeurs des royaumes de l'Amérique, sur lesquels ils n'avoient aucun droit; lorsque, par une ligne de démarcation, ils partageoient cette partie du monde (1) entre les

» tettons de leurs femmes ». Cette première lettre n'ayant point réussi, les ecclésiastiques ont recours au diable : ils le produisent (voyez les mêmes capitulaires, tom. 1.) dans une assemblée de la nation, et le diable devenu tout-à-coup apôtre et missionnaire, y prend à cœur le salut des François. Il tâche de les rappeler à leurs devoirs par des châtimens salutaires. « Ouvrez » enfin les yeux, disoit le clergé, le diable lui-même est l'au» teur de la dernière famine, lui-même a dévoré les grains » dans les épis; redoutez sa fureur. Au milieu des campa» gnes, il a déclaré par des hurlemens affreux, qu'il exerceroit » les plus cruels châtimens sur les chrétiens endurcis qui nous » refusent la dîme ». Tant d'impostures de la part du clergé prouvent qu'au tems de Charlemagne les gens pieux étoient les seuls qui payassent la dîme. Dans la supposition que le clergé eût eu le droit de la lever, il n'eût point eu recours successivement à Dieu et au diable. Ce fait m'en rappelle un autre de la même espèce : c'est le sermon d'un curé sur le même sujet : « O mes » chers paroissiens, disoit-il, ne suivez point l'exemple de ce » malheureux Caïn, mais bien celui du bon Abel : Caïn ne » vouloit jamais payer la dîme, ni aller à la messe. Abel au » contraire la payoit, et toujours du plus beau et du meilleur, » et il ne failloit pas un seul jour d'ouir la messe ».

Grotius dit, au sujet de ces dîmes et donations, que le scrupule de Tibère pour accepter de tels dons, devroit faire honte aux moines.

(1) Les Papes, par leurs prétentions ridicules sur l'Amérique, ont donné l'exemple de l'iniquité, ont légitimé toutes les injustices qu'y ont exercées les chrétiens.

Un jour qu'on examinoit dans la chambre des communes, si

espagnols et les portugais ; lorsqu'ils prétendoient enfin commander aux princes, ordonner de leur temporel, et disposer arbitrairement des couronnes.

O papistes ! examinez quelle fut en tous les siècles la conduite de votre Eglise ! Eut-elle intérêt d'entretenir garnison romaine dans tous les empires, et de s'attacher un grand nombre d'hommes (c'est l'intérêt de toute secte ambitieuse) ; elle institua un grand nombre d'ordres religieux ; fit construire et renter un grand nombre de monastères, eut enfin l'adresse de faire soudoyer cette milice ecclésiastique par les nations mêmes où elle l'établissoit.

Le même motif, lui faisant désirer la multiplication du clergé séculier, elle multiplia les sacremens ; et les peuples, pour se les faire administrer, furent forcés d'augmenter le nombre de leurs prêtres. Il égala bientôt celui des sauterelles de l'Egypte. Comme elles, ils dévorèrent les moissons : et ces prêtres séculiers et réguliers furent entretenus aux dépens des nations catholiques. Pour lier ces prêtres plus étroitement à ses intérêts, et jouir sans partage de leur affection,

---

tel canton situé sur les confins du Canada devoit appartenir à la France, un des membres de la chambre se lève, et dit : « Cette question, messieurs, est d'autant plus délicate, que les » François, ainsi que nous, sont très-persuadés que ce terrain » n'appartient point aux naturels du pays ».

l'Eglise voulut encore que, célibataires forcés, ils vécussent sans femmes, sans enfans, mais d'ailleurs dans un luxe et une aisance qui, de jour en jour, leur rendissent leur état plus cher. Ce n'est pas tout : pour accroître encore, et sa richesse, et son pouvoir, l'Eglise romaine tenta, sous le nom du denier Saint-Pierre, ou autre, de lever des impôts dans tous les royaumes. Elle ouvrit, à cet effet, une banque entre le ciel et la terre, et fit, sous le nom d'indulgences, payer, argent comptant, dans ce monde, des billets à ordre directement tirés sur le paradis.

Or, lorsqu'en tous les siècles on voit le sacerdoce sacrifier constamment la vertu au désir de la grandeur et de la richesse ; lorsqu'en étudiant l'histoire des papes, de leur politique, de leur ambition, de leurs mœurs, enfin de leur conduite, on la trouve si différente de celle que l'Evangile prescrit, comment imaginer que les chefs de cette religion aient vu en elle autre chose qu'un moyen d'envahir la puissance et les trésors de la terre (1) ?

(1) Que d'après ces faits les papistes vantent encore la grande perfection où leur religion porte les mœurs, ils ne feront point de prosélytes. Pour éclaircir les prétentions de ces papistes, qu'on se demande quel est l'objet de la science de la morale : l'on voit que ce ne peut être que le *bonheur général ;* que si l'on exige des vertus dans les particuliers, c'est que les vertus des membres sont la félicité du tout. On voit que le seul moyen de rendre à la fois les peuples éclairés, vertueux et fortunés, c'est d'assurer par de bonnes loix les propriétés des citoyens,

D'après les mœurs et la conduite des moines, du clergé, et des pontifes, un réformé peut, je crois, montrer, pour la justification de sa croyance et l'avantage des nations, que le papisme ne fut jamais qu'une institution humaine. Mais pourquoi les religions n'ont-elle été, jusqu'à présent, que locales? Seroit-il possible d'en concevoir une qui devînt universelle?

CHAPITRE XIII.

De la Religion universelle.

UNE religion universelle ne peut être fondée que sur des principes éternels, invariables, et qui, susceptibles comme les propositions de la

c'est d'éveiller leur industrie, de leur permettre de penser et de communiquer leurs pensées. Or la religion papiste est-elle la plus favorable à de telles loix? les hommes sont-ils en Italie et en Portugal, plus assurés qu'en Angleterre de leur vie et de leurs biens? y jouissent-ils d'une plus grande liberté de penser? le gouvernement y a-t-il de meilleures mœurs? y est-il moins dur, par conséquent plus respectable? l'expérience ne prouve-t-elle pas au contraire que les Luthériens, les Calvinistes de l'Allemagne sont mieux gouvernés et plus heureux que les catholiques, et que les cantons protestans de la Suisse sont plus riches et plus puissans que les cantons papistes? La religion réformée tend donc plus directement au honheur public que la catholique : elle est donc plus favorable à l'objet que se propose la morale. Elle inspire donc de meilleures mœurs, et dont l'excellence n'a d'autre mesure que la félicité même des peuples.

Géométrie, des démonstrations les plus rigoureuses, soient puisés dans la nature de l'homme et des choses. Est-il de tels principes, et ces principes connus peuvent-ils également convenir à toutes les Nations ? Oui sans doute : et s'ils varient, ce n'est que dans quelques-unes de leurs applications aux contrées différentes où le hasard place les divers peuples.

Mais entre les principes ou loix convenables à toutes les sociétés, quelle est la première et la plus sacrée? Celle qui promet à chacun la propriété de ses biens, de sa vie, et de sa liberté.

Est-on propriétaire incertain de sa terre ? on ne laboure point son champ, on ne cultive point son verger. Une nation est bientôt ravagée et détruite par la famine. Est-on propriétaire incertain de sa vie et de sa liberté ? l'homme, toujours en crainte, est sans courage et sans industrie : uniquement occupé de sa conservation personnelle, et resserré en lui-même, il ne porte point ses vues au dehors ; il n'étudie point la science de l'homme ; il n'en observe ni les désirs ni les passions. Ce n'est cependant que dans cette connoissance préliminaire qu'on peut puiser celle des loix les plus conformes au bien public.

Par quelle fatalité de telles loix, si nécessaires aux sociétés, leur sont-elles encore inconnues ? Pourquoi le ciel ne les leur a-t-il pas révélées ? Le ciel, répondrai-je, a voulu que l'homme, par

sa raison, coopérât à son bonheur, et que, dans les sociétés nombreuses (1), le chef-d'œuvre d'une excellente législation fût, comme celui des autres sciences, le produit de l'expérience et du génie.

Dieu a dit à l'homme : Je t'ai créé, je t'ai donné cinq sens, je t'ai doué de mémoire, et par conséquent de raison. J'ai voulu que ta raison, d'abord aiguisée par le besoin, éclairée ensuite par l'expérience, pourvût à ta nourriture, t'apprît à féconder la terre, à perfectionner les instrumens du labourage, de l'agriculture, enfin toutes les sciences de première nécessité; j'ai voulu que, cultivant cette même raison, tu parvinsses à la connoissance de mes volontés morales, c'est-à-dire, de tes devoirs envers la société, des moyens d'y maintenir l'ordre, enfin à la connoissance de la meilleure législation possible.

Voilà le seul culte auquel je veux que l'homme s'élève, le seul qui puisse devenir universel, le

(1) Il est de grandes, il est de petites sociétés. Les loix de ces dernières sont simples, parce que leurs intérêts le sont : elles sont conformes à l'intérêt du plus grand nombre, parce qu'elles se font du consentement de tous : elles sont enfin très-exactement observées; parce que le bonheur de chaque individu est attaché à leur observation : c'est le bon sens qui dicte les loix des petites sociétés : c'est le génie qui dicte celles des grandes.

Mais qui put déterminer les hommes à former des sociétés si nombreuses? le hasard, l'ignorance des inconvéniens attachés à de telles sociétés, enfin, le désir de conquérir, la crainte d'être subjugué, etc.

seul digne d'un Dieu, et qui soit marqué de son sceau et de celui de la vérité. Tout autre culte porte l'empreinte de l'homme, de la fourberie, et du mensonge. La volonté d'un Dieu juste et bon, c'est que les fils de la terre soient heureux, et qu'ils jouissent de tous les plaisirs compatibles avec le bien public.

Tel est le vrai culte : celui que la philosophie doit révéler aux nations. Nuls autres saints, dans une telle religion, que les bienfaiteurs de l'humanité, que les Lycurgue, les Solon, les Sydney, que les inventeurs de quelque art, de quelque plaisir nouveau, mais conforme à l'intérêt général ; nuls autres réprouvés au contraire que les malfaiteurs envers la société et les atrabilaires, ennemis de ses plaisirs.

Les prêtres seront-ils un jour les apôtres d'une telle religion ? L'intérêt le leur défend. Les nuages, répandus sur les principes de la morale et de la législation (qui ne sont essentiellement que la même science), y ont été amoncelés par leur politique. Ce n'est plus désormais que sur la destruction de la plupart des religions qu'on peut, dans les empires, jeter les fondemens d'une morale saine. Plût à Dieu que les prêtres, susceptibles d'une ambition noble, eussent cherché dans les principes constitutifs de l'homme les loix invariables, sur lesquelles la nature et le ciel veulent qu'on édifie le bonheur des sociétés ! Plût à Dieu

que

que les systêmes religieux pussent devenir le palladium de la félicité publique ! C'est aux prêtres qu'on en confieroit la garde ; ils jouiroient d'une gloire et d'une grandeur fondée sur la reconnoissance publique : ils pourroient se dire chaque jour, c'est par nous que les mortels sont heureux. Une telle grandeur, une gloire aussi durable, leur paroît vile et méprisable. Vous pouviez, ô ministres des autels, devenir les idoles des hommes éclairés et vertueux ! Vous avez préféré de commander à des superstitieux et à des esclaves ; vous vous êtes rendus odieux aux bons citoyens, parce que vous êtes la plaie des nations, l'instrument de leur malheur, et les destructeurs de la vraie morale.

La morale, fondée sur des principes vrais, est la seule vraie religion. Cependant s'il étoit des hommes dont la crédulité avide (1) ne trouvât à se satisfaire que dans une religion mystérieuse, que les amis du merveilleux sachent du moins quelle est, parmi les religions de cette espèce, celle dont l'établissement seroit le moins funeste aux nations.

(1) Shaftesbury, dans son traité de l'enthousiasme, parle d'un évêque qui, ne trouvant point dans le catéchisme catholique de quoi satisfaire son insatiable crédulité, se mit encore à croire les contes des Fées.

CHAPITRE XIV.

Des conditions sans lesquelles une religion est destructive du bonheur national.

UNE religion intolérante, une religion dont le culte exige une dépense considérable, est, sans contredit, une religion nuisible. Il faut qu'à la longue son intolérance dépeuple l'empire, et que son culte, trop coûteux, le ruine (1). Il est des royaumes catholiques où l'on compte à peu près quinze mille couvens, douze mille prieurés, quinze mille chapelles, treize cents abbayes, quatre-vingt-dix mille prêtres employés à desservir quarante-cinq mille paroisses : où l'on compte en outre une infinité d'abbés, de séminaristes, et ecclésiastiques de toute espèce. Leur nombre total compose au moins celui de trois cent mille hommes. Leur dépense (2) suffiroit à l'entretien d'une marine et

(1) Il en est du papisme, comme du despotisme; l'un et l'autre dévorent le pays où ils s'établissent. Le plus sûr moyen d'affoiblir les puissances de l'Angleterre et de la Hollande, seroit d'y établir la religion catholique.

(2) Dans tout pays où l'on comptera 300,000 tant curés, qu'évêques, prélats, moines, prêtres, chanoines, etc., il faut qu'en logement, chauffage, nourriture, vêtement, etc., chaque prêtre, l'un portant l'autre, coûte au moins par jour un écu à l'état. Or, pour subvenir à cet entretien, quelles sommes prodigieuses en fonds de terres, rentes, dîmes, pensions, im-

d'une armée de terre formidable. Une religion aussi

pôts de messes, constructions de bâtimens, réparations de presbytères et de chapelles, fonds de jardin, trésors de paroisses et de confréries, ornemens d'église, argenterie, aumônes, louages de chaises, baptêmes, offrandes, mariages, enterremens, services, quêtes, dispenses, honoraires de prédicateurs, missions, etc., le sacerdoce ne lève-t-il pas sur une nation?

En dîmes seules, le clergé tire des terres cultivées d'un royaume presqu'autant de produit que tous ses propriétaires. En France, l'arpent de terre labourable loué 6 ou 7 livres, rapporte à peu près vingt ou vingt-deux minots de blé à quatre au septier. Le prêtre, pour sa dîme, en récolte deux. Le prix de ces deux minots peut être, bon an mal an, évalué à 9 ou 10 liv. Le prêtre récolte, en sus, cinquante bottes de paille estimées 6 livres. Plus, la dîme de l'avoine et de sa paille, estimée 40 ou 50 sous. Total, 17 liv. 10 sous que le prêtre tire en trois ans du même arpent de terre, dont le propriétaire ne tire que 18 ou 21 liv. et sur laquelle somme ce propriétaire est obligé de payer le dixième, d'entretenir sa ferme, de supporter les non-valeurs, les banqueroutes du fermier et les corvées.

D'après ce calcul, qu'on juge de l'immense richesse des prêtres. En réduit-on le nombre à 200 mille? leur entretien monteroit encore à 600,000 livres par jour, et par conséquent à deux cent dix millions par an. Or, quelle flotte et quelle armée de terre ne soudoieroit-on pas avec cette somme; un gouvernement sage ne peut donc s'intéresser à la conservation d'une religion si dispendieuse et si à charge aux sujets. En Autriche, en Espagne, en Bavière, et peut-être même en France, les prêtres (déduction faite des intérêts payés aux rentiers) sont plus riches que les souverains.

Quel remède à cet abus? il n'en est qu'un : c'est de diminuer le nombre des prêtres; mais il est des religions (telle est la catholique) dont le culte en suppose un grand nombre. Il faut en ce cas changer ce culte, et du moins diminuer le nombre des sacremens. Moins il y aura de prêtres, moins il faudra de fonds pour leur entretien. Mais ces fonds sont sacrés. Pourquoi? seroit-ce parce qu'ils sont en partie usurpés sur les pau-

à charge à un état (1), ne peut être long - tems la religion d'un empire éclairé et policé (2). Un

---

vres? le clergé n'en est que dépositaire. Il ne peut donc prélever sur ces mêmes biens que les gages absolument nécessaires à l'entretien des administrateurs. J'observerai même à ce sujet que la puissance temporelle étant spécialement chargée de veiller au bonheur temporel des peuples, elle a droit de se charger elle-même de l'administration des legs faits à l'indigence, et de rentrer dans tous les fonds que les moines ont volés aux pauvres. Mais quel usage en faire? les employer exactement au soulagement des malheureux, soit par des aumônes, soit par des diminutions d'impôts, soit par l'acquisition de petits domaines, qui, distribués à ceux que leur misere en a dépouillés, les rendroit citoyens, en les rendant propriétaires.

(1) Si notre religion, disent les papistes, est très-coûteuse, c'est que les instructions y sont très-multipliées. Soit: mais quel est le produit de ces instructions? les hommes en sont-ils meilleurs? non. Que faire pour les rendre tels? partager la dîme de chaque paroisse entre les paysans qui cultiveront le mieux leurs terres et feront les actions les plus vertueuses. Le partage de cette dîme formera plus de travailleurs et d'hommes honnêtes, que les prônes de tous les curés.

(2) L'histoire d'Irlande nous apprend, *tom. 1, pag.* 303, que cette isle fut exposée autrefois à la voracité d'un clergé très-nombreux. Les poètes, prêtres du pays, y jouissoient de tous les avantages, immunités et privilèges des prêtres catholiques. Comme ces derniers, ils y étoient entretenus aux dépens du public. Les poètes, en conséquence, se multiplièrent à tel point, que Hugh, alors roi d'Irlande, sentit la nécessité de décharger ses sujets d'un entretien si onéreux. Ce Prince aimoit ses peuples: il étoit courageux, il entreprit de détruire les prêtres, ou du moins d'en diminuer extrêmement le nombre: il y réussit.

En Pensilvanie point de religion établie par le gouvernement: chacun y adopte celle qu'il veut. Le prêtre n'y coûte rien à l'état: c'est aux habitans à s'en fournir selon leur besoin, à se cotiser à cet effet. Le prêtre y est, comme le négociant, entretenu aux dépens du consommateur. Qui n'a point de prêtre

peuple qui s'y soumet ne travaille plus que pour l'entretien du luxe et de l'aisance des prêtres, et chacun des citoyens n'est qu'un serf du sacerdoce.

Pour être bonne, il faut qu'une religion soit, et peu coûteuse (1), et tolérante. Il faut que son clergé ne puisse rien sur le citoyen. La crainte du prêtre dégrade l'esprit et l'ame, abrutit l'un, avilit l'autre. Armera-t-on toujours d'un glaive les ministres des autels? Ignore-t on les barbaries commises par leur intolérance? Que de sang répandu par elle? La terre en est encore abreuvée. Pour assurer la paix des nations, ce n'est point assez de la tolérance civile. L'ecclésiastique doit concourir au même but. Tout dogme est un germe de discorde et de crime jeté entre les hommes. Quelle est la religion vraiment tolérante, celle ou qui n'a, comme la païenne, aucun dogme, où qui se réduit, comme celle des philosophes, à une morale saine et élevée, qui sans doute sera un jour la religion de l'univers.

Il faut de plus qu'une religion soit douce et humaine:

Que ses cérémonies n'aient rien de triste et de sévère:

---

et ne consomme point de cette denrée, ne paie rien. La Pensilvanie est un modèle dont il seroit à propos de tirer copie.

(1) Numa lui-même n'avoit institué que quatre vestales et un très-petit nombre de prêtres.

Qu'elle présente par-tout des spectacles pompeux et des fêtes (1) agréables :

Que son culte excite des passions, mais des passions dirigées au bien général : la religion qui les étouffe produit des talapoins, des bonzes, des bramines, et jamais de héros, d'hommes illustres, et de grands citoyens.

Une religion est-elle gaie ? sa gaieté suppose une noble confiance dans la bonté de l'Etre suprême. Pourquoi en faire un tyran oriental, lui faire punir des fautes légères par des châtimens éternels ? Pourquoi mettre ainsi le nom de la Divinité au bas du portrait du diable ? Pourquoi comprimer les ames sous le poids de la crainte, briser leurs ressorts, et faire d'un adorateur de Jésus un esclave vil et pusillanime ? Ce sont les méchans qui peignent Dieu méchant. Qu'est-ce que leur dévotion ? Un voile à leurs crimes.

Une religion s'écarte du but politique qu'elle se propose, lorsque l'homme juste, humain envers ses semblables, lorsque l'homme, distingué par ses talens et ses vertus, n'est point assuré de la faveur du ciel ; lorsqu'un désir momentané, un mouve-

(1) Entre la religion païenne et la papiste, je trouve, disoit un Anglois, la même différence qu'entre l'Albane et Calot. Le nom du premier me rappelle le tableau agréable de la naissance de Vénus ; celui du second, le tableau grotesque de la tentation de S. Antoine.

ment de colère, ou l'omission d'une messe peut à jamais l'en priver.

Que les récompenses célestes ne soient point dans une religion le prix de quelques pratiques minutieuses, qui donnent des idées petites de l'Eternel, et des idées fausses de la vertu: de telles récompenses ne doivent point s'obtenir par le jeûne, le cilice, l'obéissance aveugle, et la discipline.

L'homme qui place ces pratiques au nombre des vertus, y peut placer aussi l'art de sauter, de danser, de voltiger sur la corde. Qu'importe aux nations qu'un jeune homme se fesse ou fasse le saut périlleux ?

Si l'on a jadis divinisé la fièvre, pourquoi n'a-t-on pas encore divinisé le bien public? Pourquoi ce Dieu n'a-t-il pas encore son culte, son temple, et ses prêtres (1)? Enfin par quelle raison faire une vertu sublime de l'abnégation de soi-même? L'humanité est dans l'homme la seule vertu vraiment sublime; c'est la première, et peut-être la seule que les religions doivent inspirer aux hommes: elle renferme en elle presque toutes les autres.

Qu'au couvent l'on ait l'humilité en vénération, à la bonne heure: elle favorise la vileté et la paresse (2) monastiques. Mais cette humilité doit-

(1) Les Romains consacrèrent, sous le règne de Numa, un temple à la bonne foi: la dédicace de ce temple les rendit quelque tems fidèles à leurs traités.

(2) Quiconque affecte tant d'humilité et s'accoutume de bonne

elle être la vertu d'un peuple ? Non : le noble orgueil fut toujours celle d'une nation célèbre. C'est le mépris des Grecs et des Romains pour les peuples esclaves ; c'est le sentiment juste et fier de leurs forces et de leur courage, qui concurremment avec leurs loix, leur soumit l'univers. L'orgueil, dira-t-on, attache l'homme à la terre ? tant mieux : l'orgueil a donc son utilité. Que la religion fortifie dans l'homme l'attachement aux choses terrestres, loin de le combattre, que tout citoyen s'occupe du bonheur, de la gloire, et de la puissance de sa patrie ; que la religion, panégyriste de toute action conforme à l'avantage du plus grand nombre, sanctifie tout établissement utile, et ne le détruise jamais. Que l'intérêt des puissances spirituelle et temporelle soit un, et toujours le même ; que ces deux puissances soient réunies, comme à Rome, dans les mains des magistrats (1) ; que la voix du ciel soit désormais celle du bien public, et que les oracles des dieux confirment toute loi avantageuse au peuple.

---

heure à regarder la vie comme un pélerinage, ne sera jamais qu'un moine, et ne contribuera jamais au bonheur de l'humanité.

(1) La réunion des deux puissances spirituelle et temporelle dans les mains d'un despote, seroit, dit-on, dangereuse : je le crois. En général, tout despote, uniquement jaloux de satisfaire ses caprices, s'occupe peu du bonheur national : la félicité de ses sujets lui est indifférente. Il feroit souvent usage de la puissance spirituelle pour légitimer ses fantaisies et ses cruautés : mais il n'en seroit pas de même, si l'on ne confioit cette puissance qu'au corps de la magistrature.

CHAPITRE XV.

Parmi les fausses religions, quelles ont été les moins nuisibles au bonheur des sociétés?

LA première que je cite, c'est la religion païenne. Mais lors de son institution, cette prétendue religion n'étoit proprement que le systême allégorisé de la nature. Saturne étoit le tems, Cérès la matière, Jupiter l'esprit générateur (1). Toutes les

(1) Pourquoi Jupiter étoit-il le dernier des enfans de Saturne? c'est que l'ordre et la génération, successeurs du chaos et de la stérilité, étoient, selon les philosophes, le dernier produit du tems. Pourquoi Jupiter, en qualité de générateur, étoit-il le Dieu de l'air? c'est, disoient ces philosophes, que les végétaux, les fossiles, les minéraux, les animaux, enfin tout ce qui existe, transpire, s'exhale, se corrompt et remplit l'air de principes volatils. Ces principes échauffés et mis en action par le feu solaire, il faut que l'air dépense alors en nouvelles générations les sels et les esprits reçus de la putréfaction. L'air, principe unique de la génération et de la corruption, leur paroissoit donc un immense océan agité par des principes nombreux et différens. C'est dans l'air que nageoient, selon eux, les semences de tous les êtres, qui, toujours prêts à se reproduire, attendoient pour cet effet le moment où le hasard les déposât dans une matrice convenable. L'atmosphère à leurs yeux, étoit, pour ainsi dire, toujours vivante, toujours chargée d'acide pour ronger, et de germes pour engendrer. C'étoit le vaste récipient de tous les principes de la vie.

Les Titans et Janus, selon les anciens, étoient pareillement l'emblême du chaos; Vénus ou l'Amour celui de l'attraction, ce principe productif de l'ordre et de l'harmonie de l'univers.

fables de la Mythologie n'étoient que les emblêmes de quelques principes de la nature. En la considérant comme systême religieux, étoit-il si absurde (1) d'honorer, sous divers noms, les différens attributs de la Divinité ?

Dans les temples de Minerve, de Vénus, de Mars, d'Apollon, et de la Fortune, qu'adoroit-on ? Jupiter, tour-à-tour considéré comme sage, comme beau, comme fort, comme éclairant et fécondant l'univers. Est-il plus raisonnable d'édifier sous les noms de Saint-Eustache, de Saint-Martin, ou de Saint Roch, des églises à l'Etre suprême ? Mais les païens s'agenouilloient devant des statues de bois ou de pierre. Les catholiques en font autant ; et si l'on en juge par les signes extérieurs, ils ont souvent pour leurs saints plus de vénération que pour l'Éternel.

Au reste, je veux que la religion païenne ait été réellement la plus absurde ; c'est un tort à une religion d'être absurde : son absurdité peut avoir des conséquences funestes. Cependant ce tort n'est pas le plus grand de tous : et si ses principes ne sont pas entièrement destructifs du bonheur public, et que ses maximes puissent s'accorder avec les loix et l'utilité générale, c'est encore la moins mauvaise.

---

(1) Nous sommes étonnés de l'absurdité de la religion païenne. Celle de la religion papiste étonnera bien davantage un jour la postérité.

Telle étoit la religion païenne. Jamais d'obstacles mis par elle aux projets d'un législateur patriote. Elle étoit sans dogmes, par conséquent humaine et tolérante. Nulle dispute, nulle guerre entre ses sectateurs que ne pût prévenir l'attention la plus légère des magistrats. Son culte d'ailleurs n'exigeoit point un grand nombre de prêtres, et n'étoit point nécessairement à charge à l'état.

Les dieux lares et domestiques suffisoient à la dévotion journalière des particuliers. Quelques temples, élevés dans de grandes villes, quelques collèges de prêtres, quelques fêtes pompeuses, suffisoient à la dévotion nationale. Ces fêtes, célébrées dans les tems où la cessation des travaux de la campagne permet à ses habitans de se rendre dans les villes, devenoient pour eux des plaisirs. Quelque magnifiques que fussent ces fêtes, elles étoient rares, et par conséquent peu dispendieuses. La religion païenne n'avoit donc essentiellement aucun des inconvéniens du papisme.

Cette religion des sens étoit d'ailleurs la plus faite pour des hommes, la plus propre à produire ces impressions fortes qu'il est quelquefois nécessaire au législateur de pouvoir exciter en eux. Par elle, l'imagination, toujours tenue en action, soumettoit la nature entière à l'empire de la Poésie, vivifioit toutes les parties de l'univers, animoit tout. Le sommet des montagnes, l'étendue des plaines, l'épaisseur des forêts, la source des ruis-

seaux, la profondeur des mers, étoient par elle peuplées d'Oréades, de Faunes, de Nappées, d'Hamadriades, de Tritons, de Néréïdes. Les dieux et les déesses vivoient en société avec les mortels, prenoient part à leurs fêtes, à leurs guerres, à leurs amours. Neptune alloit souper chez le roi d'Ethiopie. Les belles et les héros s'asseyoient parmi les dieux : Latone avoit ses autels ; Hercule déifié épousoit Hébé. Les héros moins célèbres habitoient les champs et les bocages de l'Elysée. Ces champs, embellis depuis par l'imagination brûlante du prophète, qui y transporta les houris, étoient le séjour des guerriers et des hommes illustres en tous les genres. C'est-là qu'Achille, Patrocle, Ajax, Agamemnon, et tous ces héros qui combattirent sous les murs de Troie, s'occupoient encore d'exercices militaires : c'est là que les Pindare, et les Homère célébroient encore les jeux olympiques et les exploits des Grecs.

L'espèce d'exercice et de chant, qui, sur la terre, avoit fait l'occupation des héros et des poètes, tous les goûts enfin qu'ils y avoient contractés, les suivoient encore dans les enfers. Leur mort n'étoit proprement qu'une prolongation de leur vie.

Cette religion donnée, quel devoit être le désir le plus vif, l'intérêt le plus puissant des païens ? Celui de servir leur patrie par leurs talens, leur courage, leur intégrité, leur générosité, et leurs

vertus. Il étoit important pour eux de se rendre chers à ceux avec qui ils devoient, dans les enfers, continuer de vivre après leur mort. Loin d'étouffer l'enthousiasme qu'une législation sage donne pour la vertu et les talens, cette religion l'excitoit encore. Convaincu de l'utilité des passions, les anciens législateurs ne se proposoient point de les étouffer. Que trouver chez un peuple sans désirs? Sont-ce des commerçans, des capitaines, des soldats, des hommes-de-lettres, des ministres habiles? Non, mais des moines.

Un peuple sans industrie, sans courage, sans richesses, sans science, est l'esclave né de tout voisin assez audacieux pour lui donner des fers. Il faut des passions aux hommes, et la religion païenne n'en éteignoit point en eux le feu sacré et vivifiant. Peut-être celle des Scandinaves, peu différente de celles des Grecs et des Romains, portoit-elle encore plus efficacement les hommes à la vertu? La réputation étoit le dieu de ces peuples. C'étoit de ce seul dieu que les citoyens attendoient leur récompense. Chacun vouloit être le fils de la réputation: chacun honoroit, dans les Bardes, les distributeurs de la gloire et les prêtres du temple de la renommée (1). Le silence des

(1) L'avantage de cette religion sur les autres est inappréciable : elle ne récompense que les talens et les actions utiles à la patrie : et le paradis est dans les autres le prix du jeûne, de la retraite, de la macération, et des vertus aussi folles qu'inutiles à la société.

Bardes étoit redouté des guerriers et des princes mêmes. Le mépris étoit le partage de quiconque n'étoit pas fils de la réputation. Le langage de la flatterie étoit alors inconnu aux Poètes. Sévères et incorruptibles habitans d'un pays libre, ils ne s'étoient point encore avilis par la bassesse de leurs éloges. Nul d'entre eux n'eût osé célébrer un nom que l'estime publique n'eût pas déjà consacré. Pour obtenir cette estime, il falloit avoir rendu des services à la patrie. Le désir religieux et vif d'une renommée immortelle excitoit donc les hommes à s'illustrer par leurs talens et leurs vertus. Que d'avantages une telle religion, plus pure d'ailleurs que la païenne, ne pourroit-elle pas procurer à une nation !

Mais comment établir cette religion dans une société déjà formée ? On sait quel est l'attachement du peuple pour son culte, pour ses dieux actuels, et son horreur pour un culte nouveau. Quel moyen de changer, à cet égard, les opinions reçues ?

Ce moyen est peut-être plus facile qu'on ne pense. Que chez un peuple la raison soit tolérée, elle substituera la religion de la renommée à toute autre. N'y substituât-elle que le déisme, quel bien n'auroit elle pas fait à l'humanité ! Mais le culte rendu à la Divinité se conserveroit-il longtems pur ? Le peuple est grossier : la superstition est sa religion. Les temples, élevés d'abord à

l'Eternel, seroient bientôt consacrés à ses diverses perfections : l'ignorance en feroit autant de dieux. Soit : et jusques-là, que le magistrat la laisse faire. Mais qu'arrivée à ce terme, ce même magistrat, attentif à diriger la marche de l'ignorance, et sur-tout de la superstition, ne la perde point de vue ; qu'il la reconnoisse, quelque forme qu'elle prenne ; qu'il s'oppose à l'établissement de tout dogme, de tous principes contraires à ceux d'une bonne morale, c'est-à-dire, à l'utilité publique.

Tout homme est jaloux de sa gloire. Un magistrat, comme à Rome, réunit-il en sa personne le double emploi de sénateur et de ministre des autels (1), le prêtre sera toujours en lui subordonné

(1) La réunion des puissances temporelle et spirituelle, dans les mêmes mains, est indispensable. On n'a rien fait contre le corps sacerdotal, lorsqu'on l'a simplement humilié. Qui ne l'anéantit point, suspend et ne détruit pas son crédit. Un corps est immortel : une circonstance favorable, la confiance d'un prince, un mouvement dans l'état, suffit pour lui rendre son premier pouvoir. Il reparoît alors armé d'une puissance d'autant plus redoutable, qu'instruit des causes de son abaissement, il est plus attentif à les détruire. Le clergé d'Angleterre est aujourd'hui sans puissance, mais il n'est point anéanti. Qui peut donc répondre, disoit un lord, que reprenant son premier crédit, ce corps ne reprenne sa première férocité, et ne répande un jour autant de sang qu'il en a déjà fait couler ? Un des plus grands services à rendre à la France, seroit d'employer une partie des revenus trop considérables du clergé, à l'extinction de la dette nationale. Que diroient les ecclésiastiques, si, juste à leur égard, on leur conservoit, leur vie durant, tout l'usufruit de leurs bénéfices, et qu'on n'en disposât qu'à leur mort ? Quel mal de faire rentrer tant de biens dans la circulation ?

au sénateur, et la religion toujours subordonnée au bonheur public.

L'abbé de Saint-Pierre l'a dit : le prêtre ne peut être réellement utile qu'en qualité d'officier de morale. Or qui mieux que le magistrat peut remplir cette noble fonction ? Qui mieux que lui peut faire sentir, et les motifs d'intérêt général sur lesquels sont fondées les loix particulières, et l'indissolubilité du lien qui unit le bonheur des individus au bonheur général ?

Quelle puissance n'auroit pas sur les esprits une instruction morale donnée par un sénat ? Avec quel respect les peuples n'en recevroient-ils pas les décisions ? C'est uniquement du corps législatif qu'on peut attendre une religion bienfaisante, et qui d'ailleurs, peu coûteuse et tolérante, n'offriroit que des idées grandes et nobles de la Divinité, n'allumeroit dans les ames que l'amour des talens et des vertus, et n'auroit enfin, comme la législation, que la félicité des peuples pour objet.

Que des magistrats éclairés soient revêtus de la puissance temporelle et spirituelle, toute contradiction entre les préceptes religieux et patriotiques disparoîtra : tous les citoyens adopteront les mêmes principes de morale, et se formeront la même idée d'une science dont il est si important que tous soient également insruits.

Peut-être s'écoulera-t il plusieurs siècles avant de faire, dans les fausses religions, les changemens qu'exige

qu'exige le bonheur de l'humanité. Qu'arrivera-t-il jusqu'à ce moment ? Que les hommes n'auront que des idées confuses de la morale : idées qu'ils devront à la différence de leurs positions, et au hasard, qui, ne plaçant jamais deux hommes précisément dans le même concours des circonstances, ne leur permettra jamais de recevoir les mêmes instructions, et d'acquérir les mêmes idées. D'où je conclus que l'inégalité actuelle, appercue entre l'esprit des divers hommes, ne peut être regardée comme une preuve de leur inégale aptitude à en avoir.

SECTION II.

Tous les hommes communément bien organisés, ont une égale aptitude à l'esprit.

CHAPITRE PREMIER.

Toutes nos idées nous viennent par les sens : en conséquence, on a regardé l'esprit comme un effet de la plus ou moins grande finesse de l'organisation.

LORSQU'ÉCLAIRÉ par Loke, l'on sait que c'est aux organes des sens qu'on doit ses idées, et par conséquent son esprit ; lorsqu'on remarque des différences, et dans les organes, et dans l'esprit des divers hommes, l'on doit communément en conclure que l'inégalité des esprits est l'effet de l'inégale finesse de leurs sens.

Une opinion si vraisemblable et si analogue aux faits (1), doit être d'autant plus généralement

(1) C'est par le moyen des analogies qu'on parvient quelquefois aux plus grandes découvertes : mais dans quels cas doit-on se contenter de la preuve des analogies, lorsqu'il est impossible d'en acquérir d'autres ? Cette espèce de preuve est souvent trompeuse. A-t-on toujours vu les animaux se

adoptée, qu'elle favorise la paresse humaine, et lui épargne la peine d'une recherche inutile.

Cependant, si des expériences contraires prouvoient que la supériorité de l'esprit n'est point proportionnée à la plus ou moins grande perfection des cinq sens, c'est dans une autre cause qu'on seroit forcé de chercher l'explication de ce phénomène.

Deux opinions partagent aujourd'hui les savans sur cet objet. Les uns disent : *L'esprit est l'effet d'une certaine espece de tempérament et d'organisation intérieure :* mais aucun n'a, par une suite d'observations, encore déterminé l'espèce d'organe, de tempérament ou de nourriture qui produit l'esprit (1). Cette assertion, vague et desti-

---

multiplier par l'accouplement des mâles avec les femelles ? On en conclut que cette manière est la seule dont les êtres puissent se régénérer. Il faut, pour nous détromper, que des observateurs exacts et scrupuleux enferment un puceron dans un local, qu'ils découpent des polypes, et prouvent, par des expériences réitérées, qu'il est encore dans la nature d'autres manières dont les animaux peuvent se reproduire.

(1) Quelques médecins, entre autres Lausel de Magny, ont dit que les tempéramens les plus forts et les plus courageux étoient les plus spirituels. Cependant on n'a jamais cité Racine, Boileau, Pascal, Hobbes, Toland, Fontenelle, &c., comme des hommes forts et courageux. D'autres ont prétendu que les bilieux et les sanguins étoient à la fois, et les plus ingénieux, et les moins capables d'une attention constante ; mais peut-on être en même tems incapable d'attention, et doué de grands talens ? Croit-on que, sans application, Locke et Newton fussent jamais parvenus à leurs sublimes découvertes ?

Quelques-uns ont observé que le méditatif et le spirituel

tuée de preuve, se réduit donc à ceci. *L'esprit est l'effet d'une cause inconnue ou d'une qualité occulte, à laquelle je donne le nom de tempérament ou d'organisation.*

Quintilien, Locke, et moi, disons :

L'inégalité des esprits est l'effet d'une cause connue, et cette cause est la différence de l'éducation.

Pour justifier la première de ces opinions, il eût fallu montrer, par des observations répétées, que la supériorité de l'esprit n'appartenoit réellement qu'à telle espèce d'organe et de tempérament. Or, ces expériences sont à faire. Il paroît donc que, si des principes que j'ai admis l'on peut clairement déduire la cause de l'inégalité des esprits, c'est à cette dernière opinion qu'il faut donner la préférence.

Une cause connue rend-elle compte d'un fait ? Pourquoi le rapporter à une cause inconnue, à une qualité occulte, dont l'existence, toujours incertaine, n'explique rien qu'on ne puisse expliquer sans elle ?

étoit ordinairement mélancolique. Ils ne se sont pas apperçus qu'ils prenoient en lui l'effet pour la cause ; que le spirituel n'étoit point tel, parce qu'il étoit mélancolique : mais mélancolique, parce que l'habitude de la méditation le rendoit tel.

Plusieurs enfin ont fait dépendre l'esprit de la mobilité des nerfs : mais les femmes sont très-vivement affectées. La mobilité de leurs nerfs devroit donc leur assurer une grande supériorité sur les hommes. Ont-elles en conséquence plus d'esprit ? Non. Quelle idée nette d'ailleurs se former de cette mobilité plus ou moins grande des nerfs ?

Pour montrer *que tous les hommes communément bien organisés ont une égale aptitude à l'esprit* (1), il faut remonter au principe qui le produit: quel est-il ?

---

(1) Locke avoit sans doute entrevu cette vérité, lorsque, parlant de l'inégale capacité des esprits, il croit appercevoir entre eux moins de différence qu'on ne l'imagine. « Je crois, dit-il, pag. 2 de son Education, » pouvoir assurer que de cent » hommes, il y en a plus de quatre-vingt-dix qui sont ce qu'ils » sont, bons ou mauvais, utiles ou nuisibles à la société, par » l'instruction qu'ils ont reçue. C'est de l'éducation que dé» pend la grande différence apperçue entre eux. Les moindres » et les plus insensibles impressions reçues dans notre enfance, » ont des conséquences très-importantes, et d'une longue » durée. Il en est de ces premières impressions comme d'une » rivière dont on peut, sans peine, détourner les eaux en » divers canaux par des routes tout-à-fait contraires : de sorte » que, par la direction insensible que l'eau reçoit au com» mencement de sa source, elle prend différens cours, et » arrive enfin dans des lieux fort éloignés les uns des autres : » c'est, je pense, avec la même facilité qu'on peut tourner » l'esprit des enfans du côté qu'on veut ». Dans ce passage, à la vérité, Locke n'affirme point expressément que tous les hommes, communément bien organisés, aient une égale aptitude à l'esprit; mais il y dit ce dont il avoit été, pour ainsi dire, témoin, et ce que lui avoit appris l'expérience journalière. Ce philosophe n'avoit point réduit toutes les facultés de l'esprit à la capacité de sentir : principe qui seul peut résoudre cette question.

Quintilien, qui, plus long-tems chargé de l'instruction de la jeunesse, avoit encore, sur cet objet, plus de connoissances pratiques que Locke, est aussi plus hardi dans ses assertions. Il dit, livre 1, *Inst. Orat.* « C'est une erreur de croire qu'il » y a peu d'hommes qui naissent avec la faculté de bien » saisir les idées qu'on leur présente, et d'imaginer que la » plupart perdent leur tems et leurs peines à vaincre la

Dans l'homme, tout est sensation physique. Peut-être n'ai-je pas assez développé cette vérité dans le livre de l'*Esprit*. Que dois-je donc me proposer? De démontrer rigoureusement ce que je n'ai peut-être fait qu'indiquer, et de prouver que toutes les opérations de l'esprit se réduisent à sentir. C'est ce principe qui seul nous explique comment il se peut que ce soit à nos sens que nous devions nos idées, et que ce ne soit cependant pas, comme l'expérience le prouve, à l'extrême perfection de ces mêmes sens que nous devions la plus ou moins grande étendue de notre esprit.

Si ce principe concilie deux faits, en apparence si contradictoires, j'en conclurai que la supériorité

» paresse innée de leur esprit. Le grand nombre au contraire » paroît également organisé pour penser et retenir avec promptitude et facilité. C'est un talent aussi naturel à l'homme que » le vol aux oiseaux, la course aux chevaux, et la férocité aux » bêtes farouches. La vie de l'ame est dans son activité et son » industrie : ce qui lui a fait attribuer une origine céleste. Les » esprits lourds et inhabiles aux sciences ne sont pas plus dans » l'ordre de la nature, que les monstres et les phénomènes » extraordinaires. Ces derniers sont rares. D'où je conclus qu'il » se trouve dans les enfans de grandes ressources qu'on laisse » échapper avec l'âge. Alors il est évident que ce n'est point » à la nature, mais à notre négligence qu'on doit s'en prendre ».

L'opinion de Quintilien, celle de Locke, également fondées sur l'expérience et l'observation, et les preuves dont je me suis servi pour en démontrer la vérité, doivent, je pense, suspendre, sur cet objet, le jugement trop précipité du lecteur.

de l'esprit n'est le produit ni du tempérament, ni de la plus ou moins grande finesse des sens, ni d'une qualité occulte, mais l'effet de la cause très-connue, de l'éducation : et qu'enfin, aux assertions vagues et tant de fois répétées à ce sujet, l'on peut substituer des idées très-précises.

Avant d'entrer dans l'examen détaillé de cette question, je crois, pour y jeter plus de clarté, et n'avoir rien à démêler avec les théologiens, devoir d'abord distinguer l'esprit de ce qu'on appelle l'*ame*.

CHAPITRE II.

Différence entre l'esprit et l'ame.

Il n'est point de mots parfaitement synonymes. Cette vérité, ignorée des uns, oubliée des autres, a fait souvent confondre l'esprit et l'ame. Mais quelle différence mettre entre eux, et qu'est-ce que l'ame ? La regarde-t-on, d'après les anciens et les premiers pères de l'Eglise, comme une matière extrêmement fine et déliée, et comme le feu électrique qui nous anime ? Rappellerai-je ici tout ce qu'en ont pensé les divers peuples et les différentes sectes des philosophes ? Ils ne s'en formoient que des idées vagues, obscures, et petites. Les seuls qui sur ce sujet s'exprimoient avec sublimité,

étoient les Parsis. Prononçoient-ils une oraison funèbre sur la tombe de quelque grand homme? ils s'écrioient: « O terre! ô mère commune des » humains! reprends du corps de ce héros ce » qui t'appartient; que les parties aqueuses, ren- » fermées dans ses veines, s'exhalent dans les airs, » qu'elles retombent en pluie sur les montagnes, » enflent les ruisseaux, fertilisent les plaines, et » se roulent à l'abîme des mers, d'où elles sont » sorties! que le feu, concentré dans ce corps, se » rejoigne à l'astre, source de la lumière et du feu! » que l'air, comprimé dans ses membres, rompe sa » prison! que les vents les dispersent dans l'espace! » et toi enfin, souffle de vie, si, par impossible, tu » es un être particulier, réunis-toi à la substance » inconnue qui t'a produit! ou si tu n'es qu'un » mélange des élémens visibles, après t'être dispersé » dans l'univers, rassemble de nouveau tes parties » éparses, pour former encore un citoyen aussi » vertueux »!

Telles étoient les images nobles et les expressions sublimes qu'employoit l'enthousiasme des Parsis, pour exprimer les idées qu'ils avoient de l'ame. La philosophie, moins hardie dans ses conjectures, n'ose décrire sa nature, ni résoudre cette question. Le philosophe marche, mais appuyé sur le bâton de l'expérience; il avance, mais toujours d'observations en observations; *il s'arrête où l'observation lui manque.* Ce qu'il sait, c'est que

l'homme sent; c'est qu'il est en lui un principe de vie, et que sans les ailes de la Théologie, on ne s'élève point jusqu'à la connoissance et à la nature de ce principe.

Tout ce qui dépend de l'observation est du ressort de la Métaphysique philosophique : au-delà, tout appartient à la Théologie (1) ou à la Métaphysique scholastique.

Mais pourquoi la raison humaine, éclairée par l'observation, n'a-t-elle pu, jusqu'à présent, donner une définition claire, ou, pour parler plus exactement, une description nette et détaillée du prin-

---

(1) Quelques-uns doutent que la science de Dieu, ou la Théologie soit une science. Toute science, disent-ils, suppose une suite d'observations. Or, quelles observations faire sur un être invisible et incompréhensible ? La Théologie n'est donc point une science. En effet, que désigne le mot DIEU ? La cause encore inconnue de l'ordre et du mouvement. Or, que dire d'une cause inconnue ? Attache-t-on d'autres idées à ce mot DIEU ? on tombe, comme le prouve Robinet, dans mille contradictions. Un théologien observe-t-il les courbes décrites par les astres ? en conclut-il qu'il est une force qui les meut : *Cœli enarrant gloriam Dei* ? Ce théologien n'est plus alors qu'un physicien ou un astronome.

« Nul doute, disent les lettrés chinois, qu'il n'y ait dans la nature *un principe puissant et ignoré de ce qui est* : mais » lorsqu'on divinise ce principe inconnu, *la création d'un* » *Dieu n'est plus alors que la déification de l'ignorance hu-* » *maine* ». Je ne suis pas de l'avis des lettrés chinois, quoique forcé de convenir, avec eux, que la Théologie, c'est-à-dire, la science de Dieu, ou de l'incompréhensible, n'est point une science particulière. Qu'est-ce donc que la Théologie ? Je l'ignore.

cipe de la vie ? C'est que ce principe échappe encore à l'observation la plus délicate : elle a plus de prise sur ce qu'on appelle l'*esprit*. On peut d'ailleurs examiner le principe, et penser sur ce sujet, sans avoir à redouter l'ignorance et le fanatisme des bigots. Je considérerai donc quelques-unes des différences remarquables entre l'esprit et l'ame.

PREMIÈRE DIFFÉRENCE.

L'ame existe en entier dans l'enfant comme dans l'adolescent. L'enfant est, comme l'homme, sensible au plaisir et à la douleur physique : mais il n'a ni autant d'idées, ni par conséquent autant d'esprit que l'adulte. Or, si l'enfant a autant d'ame, sans avoir autant d'esprit, l'ame n'est donc pas l'esprit (1). En effet, si l'ame et l'esprit étoient une même chose, pour expliquer la supériorité de l'adulte sur celle de l'enfant, il faudroit admettre plus d'ame dans l'adulte, et convenir que son ame a pris une croissance proportionnée à celle de son corps : supposition absolument gratuite et

(1) On refuse à l'enfant le pouvoir de pécher avant sept ans : pourquoi ? C'est qu'avant cet âge il est censé n'avoir encore aucune idée nette du bien et du mal. Cet âge passé, s'il est réputé pécheur, c'est qu'alors il est censé avoir acquis assez d'idées de la différence du juste et de l'injuste. L'esprit est donc regardé par l'Eglise même comme une acquisition, et par conséquent comme très-différent de l'ame.

inutile, lorsqu'on distingue l'esprit de l'ame ou du principe de vie.

SECONDE DIFFÉRENCE.

L'ame ne nous abandonne qu'à la mort. Tant que je vis j'ai une ame. En est-il ainsi de l'esprit? Non : je le perds quelquefois de mon vivant, parce que de mon vivant je puis perdre la mémoire, et que l'esprit est presqu'en entier l'effet de cette faculté. Si les Grecs donnoient le nom de Mnémosyne à la mère des Muses, c'est qu'observateurs attentifs de l'homme, ils s'étoient apperçus que son jugement, son esprit, &c., étoient, en grande partie, le produit de sa mémoire (1).

Qu'un homme soit privé de cet organe, de quoi peut-il juger? Est ce des sensations passées? Non: il les a oubliées. Est-ce des sensations présentes? Mais pour juger entre deux sensations

(1) L'esprit ou l'intelligence est aussi, dans les animaux, l'effet de leur mémoire. Si le chien vient à mon appel, c'est qu'il se ressouvient de son nom. S'il m'obéit, lorsque je prononce ces mots, *tout beau, prends garde à toi, ne touche pas là*, c'est qu'il se souvient que je suis fort, et que je l'ai battu.

A la foire, qui fait exécuter aux animaux tant de tours de souplesse? La crainte du fouet, dont le geste, le regard, la parole du maître lui rappelle le souvenir. Si mon chien me fixe, c'est qu'il veut lire dans mes yeux ma colère ou mon contentement, et savoir en conséquence s'il doit m'approcher ou me fuir. Mon chien doit donc son intelligence à sa mémoire.

actuelles, il faut encore que l'organe de la mémoire les prolonge du moins assez long tems pour lui donner le loisir de les *comparer entre elles*, c'est-à-dire, *d'observer alternativement la différente impression qu'il éprouve à la présence de deux objets*. Or, sans le secours d'une mémoire, conservatrice des impressions reçues, comment appercevoir des différences, même entre des impressions présentes, et qui chaque instant seroient, et senties, et de nouveau oubliées. Il n'est donc point de jugement, d'idées, ni d'esprit sans mémoire. L'imbécille qu'on assied sur le pas de sa porte, n'est qu'un homme qui a peu ou point de mémoire. S'il ne répond pas aux questions qu'on lui fait, c'est ou parce que les diverses expressions de la langue ne lui rappellent plus d'idées distinctes, ou parce qu'en écoutant les derniers mots d'une phrase, il oublie ceux qui les précèdent. Consulte-t-on l'expérience? on reconnoît que c'est à la mémoire (dont l'existence suppose la faculté de sentir) que l'homme doit, et ses idées, et son esprit. Point de sensations sans ame : mais sans mémoire point d'expérience, point de comparaison d'objets, point d'idées, et l'homme seroit dans sa vieillesse ce qu'il étoit dans son enfance (1).

(1) Si les théologiens conviennent que l'enfant et l'imbécille ne péchent point, et que l'un et l'autre ont une ame, il faut que, dans l'homme, le péché n'appartienne point essentiellement à son ame.

On est réputé imbécille lorsqu'on est ignorant : mais on l'est réellement lorsque l'organe de la mémoire ne fait plus ses fonctions (1). Or, sans perdre l'ame, on peut perdre la mémoire. Il ne faut, pour cet effet, qu'une chute, une apoplexie, un accident de cette espèce. L'esprit diffère donc essentiellement de l'ame, en ce qu'on peut perdre l'un de son vivant, et qu'on ne perd l'autre qu'avec la vie.

TROISIÈME DIFFÉRENCE.

J'ai dit que l'esprit de l'homme se composoit de l'assemblage de ses idées. Il n'est point d'esprit sans idées.

En est-il ainsi de l'ame? Non : ni la pensée ni l'esprit ne sont nécessaires à son existence. Tant que l'homme est sensible, il a une ame. C'est donc la faculté de sentir qui en forme l'essence.

Qu'on dépouille l'ame de ce qui n'est pas proprement elle, c'est à dire, de l'organe physique du souvenir, quelle faculté lui reste-t-il? Celle de sentir. Elle ne conserve pas même alors la cons-

---

(1) Le fameux Ernaud, instituteur des muets et des sourds, dit, dans un mémoire présenté à l'académie des Sciences à Paris, que si les sourds et muets n'ont que de courts intervalles de jugement ; s'ils réfléchissent peu, si leur esprit est foible et leur raison momentanée, c'est que la mémoire est presque toujours assoupie en eux, et qu'en conséquence leurs idées et leurs actions sont et doivent être sans suite.

cience de son existence, parce que cette conscience suppose enchaînement d'idées, et par conséquent mémoire. Tel est l'état de l'ame, lorsqu'elle n'a fait encore aucun usage de l'organe physique du souvenir.

L'on perd la mémoire par un coup, une chute, une maladie. L'ame est-elle privée de cet organe? elle doit, sauf un miracle ou une volonté expresse de Dieu, se trouver alors dans le même état d'imbécillité où elle étoit dans le germe de l'homme. La pensée n'est donc pas absolument nécessaire à l'existence de l'ame. L'ame n'est donc en nous que la faculté de sentir: et c'est la raison pour laquelle, comme le prouvent Locke et l'expérience, toutes nos idées nous viennent par nos sens.

C'est à ma mémoire que je dois mes idées comparées, et mes jugemens, et à mon ame, que je dois mes sensations: ce sont donc proprement (1) mes sensations, et non mes pensées, comme le prétend Descartes, qui prouvent l'existence de mon ame. Mais qu'est-ce en nous que la faculté

(1) Marion régent de Philosophie au collège de Navarre, et plusieurs professeurs, à son exemple, ont soutenu que toutes les opérations de l'esprit s'expliquoient par le seul mouvement des esprits animaux, et les traces imprimées dans la mémoire. D'où il suit que les esprits animaux, mis en mouvement par les objets extérieurs, pourroient produire en nous des idées, indépendamment de ce qu'on appelle l'*ame*. L'esprit, selon ces professeurs, est donc très-distinct de l'ame.

de sentir ? est-elle immortelle et immatérielle ? La raison humaine l'ignore, et la révélation nous l'apprend. Peut-être m'objectera-t-on que si l'ame n'est autre chose que la faculté de sentir, son action, comme celle du corps, frappant un autre corps, est toujours nécessitée, et que l'ame, en ce sens, doit être regardée comme purement passive. Aussi Mallebranche l'a-t-il cru telle (1), et son systême a été publiquement enseigné. Si les théologiens d'aujourd'hui le condamnent, ils tomberont avec eux-mêmes dans une contradiction dont sûrement ils s'embarrassent peu. Au reste, tant que les hommes naîtront sans idées du vice, de la vertu, &c., quelque systême qu'adoptent les théologiens, ils ne me prouveront jamais que la pensée soit l'essence de l'ame, et que l'ame ou la faculté de sentir ne puisse exister en nous sans que cette faculté soit mise en action, c'est-à-dire, sans que nous ayons d'idées ou de sensations.

L'orgue existe, lors même qu'il ne rend pas de sons. L'homme est dans l'état de l'orgue, lorsqu'il est dans le ventre de sa mère ; lorsqu'accablé de fatigues, et qu'aucun rêve ne le trouble, il est enseveli dans un sommeil profond. D'ailleurs,

(1) Selon Mallebranche, c'est Dieu qui se manifeste à notre entendement ; c'est à lui que nous devons toutes nos idées. Mallebranche ne croyoit donc pas que l'ame pût les produire par elle-même : il la croyoit donc uniquement passive. L'Eglise catholique n'a pas condamné cette doctrine.

si toutes nos idées peuvent être rangées sous quelques-unes des classes de nos connoissances, et si l'on peut vivre sans idées de Mathématiques, de Physique, de Morale, d'Horlogerie, &c, il n'est donc pas métaphysiquement impossible d'avoir une ame sans avoir d'idées.

Les sauvages en ont peu, et n'en ont pas moins une ame. Il en est qui n'ont ni idées de justice, ni même de mots pour exprimer cette idée. On raconte qu'un sourd et muet, ayant tout-à-coup recouvré l'ouie et la parole, avoua qu'avant sa guérison, il n'avoit d'idées ni de Dieu ni de la mort.

Le roi de Prusse, le prince Henri, Hume, Voltaire, &c., n'ont pas plus d'ame que Bertier, Lignac, Séguy, Gauchat, &c. Les premiers cependant sont en esprit aussi supérieurs aux seconds, que ces derniers le sont aux singes et autres animaux qu'on montre à la foire.

Pompignan, Chaumeix, Cavairac (1), &c., ont sans doute peu d'esprit : et cependant l'on dira toujours d'eux : Cela parle, cela écrit, et cela même a une ame. Or, si pour avoir peu d'esprit, on n'en a pas moins d'ame, les idées n'en font donc pas partie ; elles ne sont donc point essentielles à son

(1) Le nom de tous ces auteurs n'est connu, en Allemagne et dans toute l'Europe, que par les petits écrits de Voltaire : sans lui, leur existence seroit ignorée.

son être. L'ame peut donc exister indépendamment de toute idée et de tout esprit.

Rassemblons, à la fin de ce chapitre, les différences les plus remarquables entre l'ame et l'esprit.

La première, c'est qu'on naît avec toute son ame, et non avec tout son esprit.

La seconde, c'est qu'on peut perdre l'esprit de son vivant, et qu'on ne perd l'ame qu'avec la vie.

La troisième, c'est que la pensée n'est pas nécessaire à l'existence de l'ame.

Telle étoit sans doute l'opinion des théologiens, lorsqu'ils soutenoient, d'après Aristote, que c'étoit aux sens que l'ame devoit ses idées. Qu'on n'imagine point en conséquence pouvoir regarder l'esprit comme entièrement indépendant de l'ame. Sans la faculté de sentir, la mémoire, productrice de notre esprit, seroit sans fonctions; elle seroit nulle (1). L'existence de nos idées et de notre esprit suppose celle de la faculté de sentir. Cette faculté est l'ame elle-même. D'où je conclus que si l'ame n'est pas l'esprit, l'esprit est l'effet de l'ame, ou de la faculté de sentir (2).

(1) Le livre de l'*Esprit* dit que la mémoire n'est en nous qu'une sensation continuée, mais affoiblie. Dans le vrai, la mémoire n'est qu'un effet de la faculté de sentir.

(2) On me demandera peut-être : Qu'est-ce que la faculté de sentir, et qui produit en nous ce phénomène? Voici ce qu'à

CHAPITRE III.

Des objets sur lesquels l'esprit agit.

Qu'est-ce que la nature ? L'assemblage de tous les êtres. Quel peut être dans l'univers l'emploi

l'occasion de l'ame des animaux, pense un fameux chimiste anglois.

On reconnoît, dit-il, dans les corps deux sortes de propriétés, les unes dont l'existence est permanente et inaltérable : telles sont l'impénétrabilité, la pesanteur, la mobilité, &c. Ces qualités appartiennent à la physique générale.

Il est dans ces mêmes corps d'autres propriétés dont l'existence fugitive et passagère est, tour-à-tour, produite et détruite par certaines combinaisons, analyses ou mouvemens dans les parties internes. Ces sortes de propriétés forment les différentes branches de l'Histoire Naturelle, de la Chimie, &c. ; elles appartiennent à la Physique particulière.

Le fer, par exemple, est un composé de phlogistique et d'une terre particulière. Dans cet état de composition, il est soumis au pouvoir attractif de l'aimant. Décompose-t-on le fer ? cette propriété est anéantie. L'aimant n'a nulle action sur une terre ferrugineuse dépouillée de son phlogistique.

Lorsqu'on combine ce métal avec une autre substance, telle que l'acide vitriolique, cette union détruit pareillement, dans le fer, la propriété d'être attiré par l'aimant.

L'alkali fixe et l'acide nitreux ont chacun en particulier une infinité de qualités diverses : mais il ne reste aucun vestige de ces qualités, lorsqu'unis ensemble, l'un et l'autre forment le salpêtre.

Dans la chaleur ordinaire de l'atmosphère, l'acide nitreux se dégage de tout autre corps, pour se combiner avec l'alkali fixe.

Que l'on expose cette combinaison au degré de chaleur propre

de l'esprit? Celui d'observateur des rapports que les objets ont entre eux et avec nous. Les rapports des objets avec moi sont en petit nombre. On me présente une rose : sa couleur, sa forme, et son odeur me plaisent ou me déplaisent. Tels sont ses rapports avec moi. Tout rapport de cette espèce se réduit à la manière agréable ou désagréable dont un objet m'affecte. C'est l'observation finie de tels rapports, qui constitue, et le goût, et ses règles.

Quant aux rapports des objets entre eux, ils sont

à faire entrer le nitre en une fusion rouge, et qu'on y ajoute une matière inflammable quelconque, l'acide nitreux abandonne l'alkali fixe, pour s'unir au principe inflammable : et dans l'acte de cette union, naît cette force élastique dont les effets sont si surprenans dans la poudre à canon.

On détruit toutes les propriétés de l'alkali fixe, lorsqu'on le combine avec du sable, et qu'on en forme du verre, dont la transparence et l'indissolubilité, la puissance électrique, &c., sont, si je l'ose dire, autant de nouvelles créations, qui, produites par ce mélange, sont détruites par la décomposition du verre.

Or, dans le règne animal, pourquoi l'organisation ne produiroit-elle pas pareillement cette singulière qualité qu'on appelle *faculté de sentir*? Tous les phénomènes de Médecine et d'Histoire Naturelle prouvent évidemment que ce pouvoir n'est, dans les animaux, que le résultat de la structure de leur corps ; que ce pouvoir commence avec la formation de leurs organes, se conserve tant qu'ils subsistent, et se perd enfin par la dissolution de ces mêmes organes.

Si les métaphysiciens me demandent ce qu'alors devient, dans l'animal, *la faculté de sentir*; ce que devient, leur répondrai-je, dans le fer décomposé la qualité d'être attiré par l'aimant. Voyez *Treatist on the principles of chimistry*.

aussi multipliés qu'il est, par exemple, d'objets divers auxquels je puis comparer la forme, la couleur, ou l'odeur de ma rose. Les rapports de cette espèce sont immenses : et leur observation appartient plus directement aux sciences.

CHAPITRE IV.

Comment l'esprit agit.

TOUTES les opérations de l'esprit se réduisent à l'observation des ressemblances et des différences : des convenances, et des disconvenances que les divers objets ont entre eux et avec nous. La justesse de l'esprit dépend de l'attention plus ou moins grande avec laquelle on fait ces observations.

Veux-je connoître les rapports de certains objets entre eux? Que fais-je? je place sous mes yeux, ou rends présens à ma mémoire plusieurs, ou du moins deux de ces objets : ensuite je les compare. Mais qu'est-ce que comparer? *C'est observer alternativement et avec attention l'impression différente que font sur moi ces deux objets présens ou absens* (1). Cette observation faite, je juge, c'est à-

(1) Si la mémoire, conservatrice des impressions reçues, me fait éprouver, dans l'absence des objets, à peu près les mêmes sensations qu'excitoit en moi leur présence, il est indifférent,

dire, *je rapporte exactement l'impression* que j'ai reçue. Ai-je, par exemple, grand intérêt de distinguer entre deux nuances presque imperceptibles de la même couleur, laquelle est la plus foncée ? j'examine long-tems et successivement les morceaux de draps teints de ces deux nuances; *je les compare*, c'est-à-dire, *je les regarde alternativement.* Je me rends très attentif à l'impression différente que font sur mon œil les rayons réfléchis des deux échantillons, et je juge enfin que l'un est plus foncé que l'autre, c'est-à-dire, je rapporte exactement l'impression que j'ai reçue : tout autre jugement seroit faux. Tout jugement n'est donc *que le récit de deux sensations, ou actuellement éprouvées, ou conservées dans ma mémoire* (1).

Lorsque j'observe les rapports des objets avec moi, je me rends pareillement attentif à l'impression que j'en reçois. Cette impression est agréable ou désagréable. Or, dans l'un ou l'autre cas, qu'est-ce *que juger ? C'est dire ce que je sens.* Suis-je frappé à la tête ? la douleur est-elle vive ? le simple récit de la sensation que j'éprouve forme mon jugement.

relativement à la question que je traite, que les objets sur lesquels je porte un jugement, soient présens à mes yeux ou à ma mémoire.

(1) Sans mémoire, comme je l'ai prouvé dans le chapitre précédent, point de jugement.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire, c'est qu'à l'égard des jugemens portés sur les rapports que les objets ont entre eux ou avec nous, il est une différence qui, peu importante en apparence, mérite cependant d'être remarquée.

Lorsqu'il s'agit de juger du rapport des objets entre eux, il faut, pour cet effet, en avoir au moins deux sous les yeux. Mais si je juge du rapport d'un objet avec moi, il est évident, puisque tout objet peut exciter une sensation, qu'un seul suffit pour produire un jugement.

Je conclus de cette observation que toute assertion sur le rapport des objets entre eux suppose comparaison de ces objets : toute comparaison une peine, toute peine un intérêt puissant pour se la donner ; et qu'au contraire, lorsqu'il s'agit du rapport d'un objet avec moi, c'est-à-dire, d'une sensation, cette sensation, si elle est vive, devient elle-même l'intérêt puissant qui me force à l'attention.

Toute sensation de cette espèce emporte donc toujours avec elle un jugement. Je ne m'arrêterai pas davantage à cette observation, et répéterai, d'après ce que j'ai dit ci-dessus, que, dans tous les cas, *juger* est *sentir*.

Cela posé, toutes les opérations de l'esprit se réduisent à de pures sensations. Pourquoi donc admettre en nous une faculté de juger distincte de la faculté de sentir ? Mais cette opinion est

générale, j'en conviens; elle doit même l'être. L'on s'est dit, je sens et je compare : il est donc en moi une faculté de juger et de comparer distincte de la faculté de sentir. Ce raisonnement suffit pour en imposer à la plupart des hommes. Cependant pour en appercevoir la fausseté, il ne faut qu'attacher une idée nette au mot *comparer*. Ce mot éclairci, on reconnoît qu'il ne désigne aucune opération réelle de l'esprit; que l'opération de comparer, comme je l'ai déjà dit, n'est autre chose *que se rendre attentif aux impressions différentes qu'excitent en nous des objets ou actuellement sous nos yeux, ou présens à notre mémoire*, et qu'en conséquence tout jugement ne peut être que le *prononcé des sensations éprouvées*.

Mais si les jugemens portés d'après la comparaison des objets physiques, ne sont que de pures sensations, en est-il ainsi de toute autre espèce de jugement?

CHAPITRE V.

Des jugemens qui résultent de la comparaison des idées abstraites, collectives, &c.

Les mots *foiblesse*, *force*, *petitesse*, *grandeur*, *crime*, &c., ne sont représentatifs d'aucune substance, c'est-à dire, d'aucun corps. Comment donc

réduire à de pures sensations les jugemens résultans de la comparaison de pareils mots ou idées ? Ma réponse, c'est que ces mots ne nous présentant aucune idée, il est impossible, tant qu'on ne les applique point à quelque objet sensible et particulier, qu'on porte sur eux aucun jugement. Les applique-t-on à dessein ou sans s'en appercevoir à quelque objet déterminé ? L'application faite, alors le mot de *grandeur* exprimera un rapport, c'est-à-dire, une certaine différence ou ressemblance observée entre des objets présens à nos yeux ou à notre mémoire. Or, le jugement porté sur des idées devenues physiques par cette application, ne sera, comme je le répète, que le *prononcé des sensations éprouvées*.

On me demandera peut-être par quels motifs les hommes ont inventé et introduit dans le langage, de ces expressions, si je l'ose dire, algébraïques, qui, jusqu'à leur application à des objets sensibles, n'ont aucune signification réelle, et ne sont représentatives d'aucune idée déterminée. Je répondrai que les hommes ont, par ce moyen, cru pouvoir se communiquer plus facilement, plus promptement, et même plus clairement leurs idées. C'est la raison pour laquelle ils ont, dans toutes les langues, créé tant de ces mots adjectifs et substantifs à la fois si vagues (1) et si utiles.

(1) Dans la composition de la langue d'un peuple poli, il entre toujours une infinité de pronoms, de conjonctions,

Prenons pour exemple de ces expressions insignifiantes celle de *ligne*, considérée en Géométrie indépendamment de sa longueur, largeur, et épaisseur. Ce mot, en ce sens, ne rappelle aucune idée à l'esprit. Une pareille ligne n'existe point dans la nature : l'on ne s'en forme point d'idée. Que prétend donc le maître, en se servant de cette expression ? Simplement avertir son disciple de porter toute son attention sur le corps considéré comme long, et sans égard à ses autres dimensions.

Lorsque, pour la facilité du calcul, on substitue dans cette science les lettres *A* et *B* à des quantités fixes, ces lettres présentent-elles aucune idée ? désignent elles aucune grandeur réelle ? Non. Or, ce qui s'exprime dans la langue algébraïque par

enfin de ces mots qui, vuides de sens en eux-mêmes, empruntent leurs différentes significations des expressions auxquelles on les unit, ou des phrases dans lesquelles on les emploie. L'invention de la plupart de ces mots est due à la crainte qu'eurent les peuples de trop multiplier les signes de leurs langues, et au desir de se communiquer plus facilement leurs idées. Si les hommes en effet eussent été obligés de créer autant de mots qu'il est de choses auxquelles on peut appliquer, par exemple, les adjectifs *blanc*, *fort*, *gros*, comme un *gros câble*, un *gros bœuf*, un *gros arbre*, &c., il est évident que la multiplicité des expressions nécessaires pour rendre leurs idées, eût surchargé leur mémoire. Ils ont donc cru devoir inventer des mots qui, n'étant en eux-mêmes représentatifs d'aucune idée réelle, n'ayant qu'une signification locale, et n'exprimant enfin que le rapport des objets entre eux, rappelleroient cependant à leurs esprits des idées distinctes au moment où ces mêmes mots seroient unis aux objets dont ils désignent les rapports.

A et par *B*, s'exprime, dans la langue usuelle, par les mots *foiblesse*, *force*, *petitesse*, *grandeur*, &c. Ces mots ne désignent qu'un rapport vague de choses entre elles, et ne nous présentent d'idées nettes et réelles qu'au moment où l'on les applique à un objet déterminé, et qu'on compare cet objet à un autre. C'est alors que ces mots, mis, si je l'ose dire, en équation ou en comparaison, expriment très-précisément le rapport des objets entre eux. Jusqu'à ce moment, le mot de *grandeur*, par exemple, rappellera à mon esprit des idées très différentes, selon que je les appliquerai à une mouche ou à une baleine. Il en est de même de ce qu'on appelle, dans l'homme, l'idée ou la pensée. Ces expressions sont insignifiantes en elles-mêmes. Cependant, à combien d'erreurs n'ont elles pas donné naissance ? Combien de fois n'a-t-on pas soutenu dans les écoles que *la pensée n'appartenant pas à l'étendue et à la matière*, il étoit évident que l'ame étoit spirituelle? Je n'ai, je l'avoue, jamais rien compris à ce savant galimathias. Que signifie en effet le mot *penser* ? Ou ce mot est vuide de sens, ou, comme se *mouvoir*, il exprime simplement une manière d'être de l'homme. Or, dire qu'un mode ou une manière d'être n'est point un corps, ou n'a point d'étendue, rien de plus clair; mais faire de ce mode un être, et même un être spirituel, rien, selon moi, de plus absurde.

Quoi de plus vague encore que le mot *crime* ?

Pour que ce terme collectif rappelle à mon esprit une idée nette et déterminée, il faut que je l'applique à un vol, à un assassinat, ou à quelque action pareille. Les hommes n'ont inventé ces sortes de mots que pour se communiquer plus facilement ou du moins plus promptement leurs idées. Je suppose qu'on crée une société où l'on ne veuille admettre que des honnêtes gens. Pour s'éviter la peine de transcrire le long catalogue de toutes les actions qui doivent en exclure, on dira, en un seul mot, qu'on doit bannir tout homme taché de quelque crime. Mais de quelle idée nette ce mot *crime* sera-t-il alors représentatif? D'aucune. Ce mot, uniquement destiné à rappeler au souvenir de cette société les actions nuisibles dont ses membres peuvent se rendre coupables, l'avertit seulement d'inspecter leur conduite. Ce mot enfin n'est proprement qu'un son et une manière plus courte et plus abrégée de réveiller, à cet égard, l'attention de la société.

Aussi, dans la supposition où, forcé de déterminer les peines dues au crime, je dusse m'en former des idées claires et précises, il faudroit alors que je rappellasse successivement à ma mémoire les tableaux des différens forfaits que l'homme peut commettre; que j'examinasse lesquels de ces forfaits sont les plus nuisibles à la société, et que je portasse enfin un jugement qui ne seroit, comme je l'ai dit tant de fois, que le *prononcé des sensa-*

tions reçues à la présence des divers tableaux de ces crimes.

Toute idée quelconque peut donc, en dernière analyse, se réduire toujours à des faits ou sensations physiques. Ce qui jette quelque obscurité sur les discussions de cette espèce, est la signification incertaine et vague d'un certain nombre de mots, et la peine qu'il faut quelquefois se donner pour en extraire des idées nettes. Peut-être est-il aussi difficile d'analyser quelques-unes de ces expressions, et de les rappeler, si je l'ose dire, à leurs idées constituantes, qu'il l'est en Chimie de décomposer certains corps. Qu'on emploie cependant à cette décomposition la méthode et l'attention nécessaires, l'on est sûr du succès.

Ce que j'ai dit suffit pour convaincre le lecteur éclairé que toute idée et tout jugement peut se ramener à une sensation. Il seroit donc inutile, pour expliquer les différentes opérations de l'esprit, d'admettre en nous une faculté de juger et de comparer distincte de la faculté de sentir. Mais quel est, dira-t-on, le principe ou motif qui nous fait comparer les objets entre eux, et qui nous doue de l'attention nécessaire pour en observer les rapports ? L'intérêt, qui est pareillement, comme je vais le montrer, un effet de la sensibilité physique.

CHAPITRE VI.

Point d'intérêt, point de comparaison des objets entre eux.

TOUTE comparaison des objets entre eux suppose attention : toute attention suppose peine, et toute peine un motif pour se la donner. S'il étoit un homme sans desir, et qu'un tel homme pût exister, il ne compareroit point les corps entre eux ; il ne prononceroit aucun jugement. Mais dans cette supposition, il pourroit encore juger l'impression immédiate des objets sur lui : oui, lorsque cette impression seroit forte. Sa force, devenue un *motif d'attention*, emporteroit avec elle un *jugement*. Il n'en seroit pas de même, si cette sensation étoit foible ; il n'auroit alors ni conscience, ni souvenir des jugemens qu'elle auroit occasionnés. Un homme est environné d'une infinité d'objets ; il est nécessairement affecté d'une infinité de sensations : il porte donc une infinité de jugemens, mais il les porte à son insu. Pourquoi ? C'est que la nature de ses jugemens suit celle de ses sensations. Ne font-elles sur lui qu'une trace légère, effacée aussi-tôt que sentie ? Les jugemens portés sur ces sortes de sensations sont de la même espèce : il n'en a point de conscience. Il n'est point d'homme en effet qui, sans s'en appercevoir, ne

fasse tous les jours une infinité de raisonnemens dont il n'a pas de connoissance. Je prends pour exemple ceux qui précèdent presque tous les mouvemens rapides de notre corps.

Lorsque, dans un ballet, Vestris fait plutôt une cabriole qu'un entrechat; lorsque, dans la salle d'armes, Moté tire plutôt la tierce que la quarte, il faut, s'il n'est point d'effet sans cause, que Vestris et Moté y soient déterminés par un raisonnement trop rapide, pour être, si je l'ose dire, apperçu. Tel est celui que je fais, lorsque j'oppose ma main au corps prêt à frapper mon œil. Il se réduit à peu près à ceci.

L'expérience m'apprend que ma main résiste, sans douleur, au choc d'un corps qui me priveroit de la vue: mes yeux d'ailleurs me sont plus chers que ma main; je dois donc exposer ma main pour sauver mes yeux.

Il n'est personne qui ne fasse, en pareil cas, le même raisonnement; mais ce raisonnement d'habitude est, par cette raison, si rapide, qu'on a plutôt mis la main devant les yeux, qu'on ne s'est apperçu, et de l'action, et du raisonnement dont cette action est l'effet. Or, que de sensations de la nature de ces raisonnemens habituels! que de sensations foibles, qui, ne fixant point notre attention, ne peuvent produire en nous ni conscience, ni souvenir!

Il est des momens où les plus fortes sont, pour

ainsi dire, nulles. Je me bats: je suis blessé. Je poursuis le combat, et ne m'apperçois pas de ma blessure. Pourquoi? c'est que l'amour de ma conservation, la colère, le mouvement donné à mon sang, me rendent insensible au coup qui, dans tout autre moment, eût fixé toute mon attention. Il est au contraire des momens où j'ai connoissance des sensations les plus légères; c'est lorsque des passions, telles que la crainte, l'amour de la gloire, l'avarice, l'envie, &c., concentrent tout notre esprit sur un objet. Suis-je conjuré? il n'est point de geste, de regard qui échappe à l'œil inquiet et soupçonneux de mes complices. Suis-je peintre? tout effet singulier de lumière me frappe. Suis-je jouaillier? il n'est point de tache dans un diamant que je n'apperçoive. Suis-je envieux? il n'est point de défaut dans un grand homme que mon œil perçant ne découvre. Au reste, ces mêmes passions, qui concentrent toute mon attention sur certains objets, me rendent, à cet égard, susceptible des sensations les plus fines, m'endurcissent aussi contre toute autre espèce de sensations.

Que je sois amant, jaloux, ambitieux, inquiet; si, dans cette situation de mon ame, je traverse les magnifiques palais des souverains, en vain suis-je frappé par les rayons réfléchis des marbres, des statues, des tableaux qui m'environnent; il faut, pour réveiller mon attention, qu'un objet inconnu,

nouveau, et tout-à-coup offert à mes yeux, fasse sur moi une impression vive. Faute de cette impression, je marche sans voir, sans entendre, et sans connoissance des sensations que j'éprouve.

Au contraire, si, dans le calme des desirs, je parcours ces mêmes palais, sensible alors à toutes les beautés dont l'art et la nature les embellissent, mon ame, ouverte à toutes les impressions, se partagera entre toutes celles qu'elle reçoit. Je ne serai pas, à la vérité, doué comme l'amant et l'ambitieux, de cette vue aiguë et perçante qu'ils portent sur tout ce qui les intéresse; je n'appercevrai point, comme eux, ce qui n'est, pour ainsi dire, visible qu'aux yeux des passions. Je serai moins finement, mais plus généralement sensible.

Qu'un homme du monde et qu'un botaniste se promènent le long d'un canal ombragé de chênes antiques, et bordé d'arbustes et de fleurs odorantes, le premier, uniquement frappé de la limpidité des eaux, de la vétusté des chênes, de la variété des arbustes, de l'odeur suave des fleurs, n'aura pas les yeux du botaniste pour observer les ressemblances et les différences qu'ont entre eux ces fleurs et ces arbustes. Sans intérêt pour les remarquer, il sera sans attention pour les appercevoir. Il recevra des sensations, il portera des jugemens, et n'en aura point de connoissance. C'est le botaniste, jaloux de la réputation, le botaniste, scrupuleux observateur de ces fleurs et de ces arbustes divers,

divers, qui seul peut se rendre attentif aux différentes sensations qu'il en éprouve, et aux divers jugemens qu'il en porte (1).

Au reste, si la connoissance ou la non connoissance de telles impressions ne change point leur nature, il est donc vrai, comme je l'ai dit plus haut, que toutes nos sensations emportent avec elles un jugement dont l'existence ignorée, lorsqu'elles n'ont pas fixé notre attention, n'en est cependant pas moins réelle.

Il résulte de ce chapitre que tous les jugemens occasionnés par la comparaison des objets entre eux, suppose en nous intérêt de les comparer. Or, cet intérêt, nécessairement fondé sur l'amour de notre bonheur, ne peut être que l'effet de la sensibilité physique, puisque toutes nos peines et nos plaisirs y prennent leur source. Cette question examinée, j'en conclurai que la douleur et le plaisir physique sont le principe ignoré de toutes les actions des hommes (2).

(1) Il n'est point en effet de souvenir sans attention, ni d'attention sans intérêt.

(2) En plusieurs endroits de son Emile, Rousseau nie que la sensibilité physique soit le principe de toutes les actions de l'homme ; mais les raisons sur lesquelles il se fonde, prouvent qu'il n'a pas sérieusement médité cette question.

CHAPITRE VII.

La sensibilité physique est la cause unique de nos actions, de nos pensées, de nos passions, et de notre sociabilité.

ACTION.

C'EST pour se vêtir, pour parer sa maîtresse ou sa femme, leur procurer des amusemens, se nourrir soi et sa famille, et jouir enfin du plaisir attaché à la satisfaction des besoins physiques, que l'artisan et le paysan pensent, imaginent et travaillent. La sensibilité physique est donc l'unique moteur de l'homme (1). Il n'est donc suscep-

(1) Ce qu'on appelle peine ou plaisir intellectuel, peut toujours se rapporter à quelque peine ou à quelque plaisir physique. Deux exemples seront la preuve de cette vérité.

Qui nous fait aimer jusqu'au petit jeu? seroient-ce les sensations agréables qu'il excite en nous? non: on l'aime parce qu'il nous délivre de la peine de l'ennui, et nous soustrait à cette absence d'impression toujours sentie comme un mal-aise et une douleur physique.

Qui nous fait aimer le gros jeu? l'amour de l'argent. Qui nous fait aimer l'argent? le goût des commodités, le besoin des amusemens, le desir de s'arracher à des peines et de se procurer des plaisirs physiques. Ne peut-on pas encore aimer dans le gros jeu l'émotion qu'il produit en nous? sans doute. Mais l'émotion sentie au moment où je vais perdre ou gagner mille, deux mille, ou, si l'on veut, dix mille louis, prend sa source, ou dans la crainte d'être privé des plaisirs dont je jouis, ou dans l'espoir de goûter ceux que me procureroit un accroisse-

tible, comme je vais le prouver, que de deux espèces de plaisirs et de peines. L'une, sont les

ment dans ma fortune. Cette émotion ne seroit-elle pas aussi dans quelques hommes l'effet de l'orgueil ? il en est d'assez superbes pour se sentir humiliés, lorsque la fortune les abandonne, fût-ce au jeu des épingles. Mais cet orgueil est rare. D'ailleurs, ce même orgueil, comme la preuve s'en trouve dans le livre de l'Esprit, chap. 13, disc. 3, n'est encore qu'un des effets de la sensibilité physique. L'amour du jeu a donc pour principe, ou la crainte de l'ennui, par conséquent de la douleur, ou l'espoir du plaisir physique.

En est-il ainsi du plaisir intérieur éprouvé, lorsqu'on secourt un malheureux, lorsqu'on fait un acte de libéralité ? ce plaisir sans doute est très-vif. Toute action de cette espèce doit être louée de tous, parce qu'elle est utile à tous. Mais qu'est-ce qu'un homme humain ? celui pour qui le spectacle de la misère d'autrui est un spectacle douloureux.

Né sans idée, sans vice et sans vertu, tout, jusqu'à l'humanité, est dans l'homme une acquisition ; c'est à son éducation qu'il doit ce sentiment. Entre tous les divers moyens de l'inspirer, le plus efficace, c'est, à l'aspect d'un malheureux, d'accoutumer l'enfant, pour ainsi dire, dès le berceau, à se demander par quel hasard il n'est point exposé, comme cet infortuné, aux intempéries de l'air, à la soif, à la faim, à la douleur, etc. L'enfant a-t-il contracté l'habitude de s'identifier avec les malheureux ? cette habitude prise, il est d'autant plus touché de leur misère, qu'en déplorant leur sort, c'est sur l'humanité en général, et par conséquent sur lui-même en particulier qu'il s'attendrit. Une infinité de sentimens divers se mêlent alors à ce premier sentiment, et de leur assemblage se compose ce sentiment total de plaisir dont jouit une ame noble, en secourant un misérable, sentiment qu'elle n'est pas toujours en état d'analyser.

On soulage les malheureux :

1. Pour s'arracher à la douleur physique de les voir souffrir.

peines et les plaisirs physiques : l'autre, sont les peines et les plaisirs de prévoyance ou de mémoire.

DOULEURS.

Je ne connois que deux sortes de douleurs, la douleur actuelle, et la douleur de prévoyance. Je meurs de faim, j'éprouve une douleur actuelle. Je prévois que je mourrai bientôt de faim ; j'éprouve une douleur de prévoyance, dont l'impression est d'autant plus forte, que cette douleur doit être plus prochaine et plus vive. Le criminel qui marche à l'échafaud n'éprouve encore aucun tourment: mais la prévoyance qui lui rend son supplice présent, le commence (1).

2. Pour jouir du spectacle d'une reconnoissance qui produit du moins en nous l'espoir confus d'une utilité éloignée.

3. Pour faire un acte de puissance dont l'exercice nous est toujours agréable, parce qu'elle rappelle toujours à notre esprit l'image des plaisirs attachés à cette puissance.

4. Parce que l'idée de bonheur s'associe toujours dans une bonne éducation avec l'idée de bienfaisance, et que cette bienfaisance en nous conciliant l'estime et l'affection des hommes, peut, ainsi que les richesses, être regardée comme un pouvoir ou un moyen de se soustraire à des peines et de se procurer des plaisirs.

Voilà comme d'une infinité de sentimens divers, se forme le sentiment total de plaisir qu'on éprouve dans l'exercice de la bienfaisance.

J'en ai dit assez pour fournir à l'homme d'esprit le moyen de décomposer pareillement toute autre espèce de plaisir réputé intellectuel, et de le rappeler à de pures sensations.

(1) Nul doute que la prévoyance ne nous fassse, dans ces

REMORDS.

Le remords n'est que la prévoyance des peines physiques auxquelles le crime nous expose. Le remords est par conséquent en nous l'effet de la sensibilité physique. Je frissonne à l'aspect des feux, des roues, des fouets qu'allume, courbe, et tresse au Tartare l'imagination du peintre ou du poète. Un homme est-il sans crainte? est-il au-dessus des loix? C'est sans repentir qu'il commet l'action malhonnête qui lui est utile, pourvu néanmoins qu'il n'ait point encore contracté d'habitude vertueuse. Cette habitude prise, on n'en change point sans éprouver un mal-aise et une inquiétude secrette, à laquelle on donne encore le nom de *remords*. L'expérience nous apprend que toute action qui ne nous expose ni aux peines légales, ni à celle du déshonneur (1), est en général

affreux momens, éprouver une sensation physiquement douloureuse. Qu'est-que la prévoyance? un effet de la mémoire. Or, le propre de la mémoire est de mettre jusqu'à un certain point les organes dans la contraction où les mettra plus fortement le supplice. Il est donc évident que toutes les peines et les plaisirs réputés intérieurs, sont autant de sensations physiques, et qu'on ne peut entendre par ces mots d'*intérieurs* ou d'*extérieurs*, que les impressions excitées, ou par la mémoire, ou par la présence même des objets.

(1) Si le déshonneur ou le mépris des hommes nous est insupportable, c'est qu'il nous présage des malheurs; c'est que le déshonoré est, en partie, privé des avantages attachés à la réunion des hommes en société; c'est que le mépris annonce peu d'empressement de leur part à nous obliger; c'est qu'il

une action toujours exécutée sans remords. Solon et Platon aimoient les femmes, et même les jeunes gens, et l'avouoient (1). Le vol n'étoit point puni à Sparte, et les Lacédémoniens voloient sans remords. Les princes d'Orient peuvent impunément charger leurs sujets d'impôts, et ils les en accablent. L'inquisiteur peut impunément brûler quiconque ne pense pas comme lui sur certains points métaphysiques : et c'est sans remords qu'il venge, par des tourmens affreux, l'offense légère que fait à sa vanité la contradiction d'un juif ou d'un incrédule. Les remords doivent donc leur existence à la crainte du supplice ou de la honte, toujours réductible, comme je l'ai déjà dit, à une peine physique.

AMITIÉ.

C'est pareillement de la sensibilité physique que découlent les larmes dont j'arrose l'urne de mon ami. La mort me l'a-t-elle enlevé ? je regrette en lui l'homme dont la conversation m'arrachoit à l'ennui, à ce mal-aise de l'ame, qui réellement

---

nous présente l'avenir comme vuide de plaisirs, et rempli de peines, qui toutes sont réductibles à des peines physiques.

(1) Les Gaulois étoient autrefois divisés en une infinité de *clubs* ou *sociétés particulières*. Ces sociétés étoient composées d'une douzaine de ménages dont les femmes étoient en commun. L'on vivoit avec elles sans remords : mais l'on n'eût osé aimer une femme d'un autre club : la loi le défendoit, et le remords commence où l'impunité cesse.

est une peine physique : je pleure celui qui eût exposé sa vie et sa fortune pour me soustraire à la mort et à la douleur, et qui, sans cesse occupé de ma félicité, vouloit, par des plaisirs de toute espèce, donner sans cesse plus d'extensité à mon bonheur. Qu'on descende, qu'on fouille au fond de son ame, l'on n'apperçoit, dans tous ses sentimens, que les développemens du plaisir et de la douleur physique. Que ne peut cette douleur ! Par elle, le magistrat enchaîne le vice et désarme l'assassin.

PLAISIR.

Il est deux sortes de plaisirs, comme il est deux sortes de douleurs : l'un est le plaisir physique ; l'autre, le plaisir de prévoyance. Un homme aime-t-il les belles esclaves et les beaux tableaux ? s'il découvre un trésor, il est transporté. Cependant, dira-t-on, il n'éprouve encore aucun plaisir physique : j'en conviens ; mais il acquiert en ce moment les moyens de se procurer les objets de ses desirs. Or, cette prévoyance d'un plaisir prochain est déjà un plaisir.

Sans amour pour les belles esclaves et les beaux tableaux, il eût été indifférent à la découverte de ce trésor.

Les plaisirs de prévoyance supposent donc toujours l'existence des plaisirs des sens. C'est l'espoir de jouir demain de ma maîtresse qui me rend heu-

reux aujourd'hui. La prévoyance ou la mémoire convertit en jouissance réelle l'acquisition de tout moyen propre à me procurer des plaisirs. Par quel motif en effet éprouvai-je une sensation agréable chaque fois que j'obtiens un nouveau degré d'estime, de considération, de richesses, et sur-tout de pouvoir ? C'est que je regarde le pouvoir comme le plus sûr moyen d'accroître mon bonheur.

Pouvoir.

Les hommes s'aiment eux-mêmes : tous désirent d'être heureux, et croient qu'ils le seroient parfaitement, s'ils étoient revêtus du degré de puissance nécessaire pour leur procurer toute espèce de plaisir. Le desir du pouvoir prend donc sa source dans l'amour du plaisir.

Supposons un homme absolument insensible ? mais il seroit, dira-t-on, sans idées, par conséquent une pure statue. Soit. Admettons cependant qu'il pût exister et même penser, quel cas feroit-il du pouvoir et du sceptre des rois ? Aucun. En effet, quel degré de bonheur cet immense pouvoir ajouteroit-il à la félicité d'un homme impassible !

Si la puissance est si desirée de l'ambitieux, c'est comme un moyen d'acquérir des plaisirs. Le pouvoir est comme l'argent, une monnoie. L'effet du pouvoir et de la lettre de change est le même. Suis-je muni d'une telle lettre ? je touche à Londres

ou à Paris cent mille francs, ou cent mille écus, et par conséquent tous les plaisirs dont cette somme est représentative. Suis-je muni d'une lettre de commandement ou de pouvoir ? je tire pareillement à vue sur mes concitoyens telle quantité de denrées ou de plaisirs. Les effets de la richesse et du pouvoir sont à peu près semblables, parce que la richesse est un pouvoir.

Dans un pays où l'argent seroit inconnu, de quelle manière percevroit-on les impôts? En nature, c'est-à-dire, en blés, vin, bestiaux, fourrages, graine, gibier, &c. De quelle manière y feroit-on le commerce? Par échange. L'argent doit donc être regardé comme une marchandise portative, avec laquelle on est convenu, pour la facilité du commerce, d'échanger toutes les autres marchandises. En seroit-il de même des dignités et des honneurs avec lesquels les peuples policés récompensent les services rendus à la patrie? Pourquoi non? Que sont les honneurs? Une monnoie pareillement représentative de toute espèce de denrées et de plaisirs. Supposons un pays où la monnoie des honneurs n'eût point cours; supposons un peuple trop libre et trop fier pour supporter une trop grande inégalité dans les conditions des citoyens, et donner aux uns trop d'autorité sur les autres, de quelle manière ce peuple récompenseroit-il les actions grandes et utiles à la patrie? Par des biens et des plaisirs en nature, c'est-à-dire,

par le transport de tant de grains, bierre, foin, vin, &c., dans la cave ou le grenier d'un héros; par le don de tant d'arpens de terre à défricher, ou de tant de belles esclaves. C'étoit par la possession de Briséis (1) que les Grecs récompensoient la valeur d'Achille. Quelle étoit, chez les Scandinaves, les Saxons, les Scythes, les Celtes, les Samnites, les Arabes (2), la récompense du courage, des talens, et des vertus? Tantôt le don d'une belle femme, tantôt une invitation à des festins, où, nourris de mets délicats, abreuvés de liqueurs agréables, les guerriers écoutoient avec transport les chansons des Bardes.

Il est donc évident que si l'argent et les honneurs sont, chez la plupart des peuples policés, les récompenses des actions vertueuses, c'est comme représentatifs des mêmes biens, des mêmes plaisirs, que les peuples pauvres et libres accordoient en

(1) Dans l'isle de Rimini, nul ne peut se marier qu'il n'ait tué un ennemi et n'en ait apporté la tête. Le vainqueur de deux ennemis a droit d'épouser deux femmes; ainsi de suite jusqu'à cinquante. A quelle cause attribuer l'établissement d'une pareille coutume? à la position de ces insulaires qui par-tout environnés de nations ennemies, ne pourroient leur résiter, si, pour exciter perpétuellement la valeur de leurs citoyens, ils n'attachoient les plus grandes récompenses au courage.

(2) Entre les présens que les caravanes font encore aujourd'hui aux Arabes du désert, les plus agréables sont des filles nubiles. C'étoit le tribut que les Sarrasins vainqueurs exigeoient jadis des vaincus. Abdérame, après la conquête des Espagnes, exigea du petit Prince des Asturies un tribut annuel de cent belles filles.

nature à leurs héros, et pour l'acquisition desquels ces héros s'exposoient aux plus grands dangers. Aussi, dans la supposition où ces dignités et ces honneurs ne fussent plus représentatifs de ces denrées et de ces plaisirs, dans l'hypothèse où ces honneurs ne seroient que de vains titres (1), ces titres, appréciés à leur juste valeur, cesseroient bientôt d'être un objet de desir. Il faut, pour aller à la sappe, que l'écu donné au soldat soit représentatif d'une pinte d'eau-de-vie, et de la nuit d'une vivandière. Les soldats d'autrefois et les soldats d'aujourd'hui sont les mêmes (2). L'homme

(1) Si, dans les pays despotiques, le ressort de la gloire est communément très-foible, c'est que la gloire n'y donne aucune espèce de pouvoir; c'est que tout pouvoir est absorbé dans le despote; c'est qu'en ces pays, un héros couvert de gloire n'est point à l'abri de l'intrigue du plus vil courtisan; c'est qu'il n'a la propriété, ni de ses biens, ni de sa liberté; c'est qu'enfin il est, à l'ordre du Souverain, jeté dans les prisons, dépouillé de ses richesses, de ses honneurs, et privé de la vie même.

Pourquoi l'Anglois ne voit-il, dans la plupart des seigneurs étrangers, que des valets décorés, et des victimes parées de guirlandes? c'est qu'un paysan est plus vraiment grand en Angleterre, que ne l'est ailleurs un homme en place. Ce paysan est libre; il peut être impunément vertueux: il ne voit rien au-dessus de lui que la loi.

C'est le desir de la gloire qui dans les républiques pauvres, doit être le plus puissant principe de leur activité: et c'est le desir de l'argent, fondé sur l'amour du luxe, qui, dans les pays despotiques, est le principe d'action et la force motrice des nations soumises à ce gouvernement.

(2) On sait que l'irruption de Brenus en Italie ne fut pas la première, mais la cinquième qu'y firent les Gaulois. Avant lui, Bellovesus y étoit descendu. Mais comment ce chef engageoit-il

n'a pas changé : et pour les mêmes récompenses, il fera, en tous les tems, à peu près les mêmes actions. Le suppose-t-on indifférent au plaisir et à la douleur ? Il est sans action ; il n'est susceptible ni de remords, ni d'amitié, ni enfin de l'amour des richesses et du pouvoir, parce qu'on est nécessairement insensible aux moyens d'acquérir du plaisir, lorsqu'on l'est au plaisir même. Ce qu'on cherche dans la richesse et la puissance, c'est le moyen de se soustraire à des peines, et de se procurer des plaisirs physiques. Si l'acquisition de l'or et du pouvoir est toujours un plaisir, c'est que la prévoyance et la mémoire convertissent en plaisir réel tous moyens d'en avoir.

La conclusion générale de ce chapitre, c'est que dans l'homme tout est sentir : vérité dont je donnerai encore une preuve nouvelle, en montrant que la sociabilité n'est en lui qu'une conséquence de cette même sensibilité.

CHAPITRE VIII.

De la sociabilité.

L'HOMME est, de sa nature, et frugivore, et carnacier. Il est d'ailleurs foible, mal armé, et

---

ses compatriotes à le suivre au-delà des Alpes ? en leur envoyant du vin d'Italie. « Goûtez ce vin, leur écrivoit-il ; et si vous le » trouvez bon, venez avec moi faire la conquête du pays qui » le produit ».

par conséquent exposé à la voracité des animaux, plus forts que lui. L'homme, ou pour se nourrir, ou pour se soustraire à la fureur du tigre et du lion, dut donc se réunir à l'homme. L'objet de cette union fut d'attaquer, de tuer les animaux (1), ou pour les manger, ou pour défendre contre eux les fruits ou les légumes qui lui servoient de nourriture. Cependant l'homme se multiplia, et, pour vivre, il lui fallut cultiver la terre. Pour l'engager à semer, il falloit que la récolte appartînt à l'agriculteur. A cet effet, les citoyens firent entre eux des conventions et des loix. Ces loix resserrèrent les liens d'une union qui, fondée sur leurs besoins, étoit l'effet immédiat de la sensibilité physique (2).

(1) Il y a, dit-on, en Afrique, une espèce de chiens sauvages, qui, par le même motif, vont en meute, faire la guerre aux animaux plus forts qu'eux.

(2) De ce que l'homme est sociable, on en a conclu qu'il étoit bon. On s'est trompé. Les loups font société, et ne sont pas bons. J'ajouterai même que si l'homme, comme le dit Fontenelle, a fait Dieu à son image, le portrait effrayant qu'il fait de la divinité, doit rendre la bonté de l'homme très-suspecte. On reproche à Hobbes cette maxime : *L'enfant robuste est l'enfant méchant ;* il n'a fait cependant que répéter en d'autres termes ce vers si admiré de Corneille.

« Qui peut tout ce qu'il veut, veut plus que ce qu'il doit ».

Et cet autre vers de La Fontaine :

« La raison du plus fort est toujours la meilleure ».

Ceux qui font le roman de l'homme blâment cette maxime de Hobbes : ceux qui en font l'histoire l'admirent, et la nécessité des loix en prouve la vérité,

Mais leur sociabilité ne peut-elle pas être regardée comme une qualité innée (1), une espèce de beau moral ? Ce que l'expérience nous apprend à ce sujet, c'est que, dans l'homme, comme dans l'animal, la sociabilité est l'effet du besoin. Si celui de se défendre rassemble en troupeau ou société les animaux pâturans, tels que les bœufs, les chevaux, &c., le besoin d'attaquer, chasser, et combattre leur proie, réunit pareillement en société les animaux carnaciers, tels que les renards et les loups.

L'intérêt et le besoin sont le principe de toute sociabilité. Ce principe (dont peu d'écrivains ont donné des idées nettes) est donc le seul qui unisse les hommes entre eux. Aussi, la force de leur union est-elle toujours proportionnée à celle, et de l'habitude, et du besoin. Du moment où le jeune sauvage (2) et le jeune sanglier sont en état

---

(1) La curiosité, que certaines gens regardent comme une passion innée, est en nous l'effet du desir d'être heureux et d'améliorer de plus en plus notre état; elle n'est que le développement de la sensibilité physique.

(2) Il en est, disent la plupart des voyageurs, de l'attachement des nègres pour leurs enfans, comme de celui des animaux pour leurs petits. Cet attachement cesse, lorsque les petits peuvent eux-mêmes pourvoir à leurs besoins. Voyez tom. I des *Mélanges intéressans des Voyages d'Asie, d'Amérique*, &c.

Les Anxicos, dit à ce sujet Dapper, dans son voyage d'Afrique, mangent leurs esclaves : la chair humaine n'est pas moins commune dans leurs marchés que la chair de

de pourvoir à leur nourriture et à leur défense, ils quittent, l'un la cabane, l'autre la bauge de ses parens (1).

L'aigle méconnoît ses aiglons au moment qu'assez rapides pour fondre sur leurs proies, ils peuvent se passer de son secours.

Le lien qui unit les enfans au père, et le père aux enfans, est moins fort qu'on ne l'imagine. La trop grande force de ce lien seroit même funeste aux états. La première passion du citoyen doit être celle des loix et du bien public. Je le dis à regret, l'amour filial doit être subordonné, dans l'homme, à l'amour patriotique. Si ce dernier amour ne l'emporte sur tous les autres, où trouver une mesure du vice et de la vertu ? Dès lors il n'en est plus, et toute morale est détruite.

---

bœuf dans nos boucheries. Le père se repaît de la chair de son fils, le fils de celle de son père ; les frères et sœurs se mangent, et la mère se nourrit, sans horreur, de l'enfant qui vient de naître. Les Nègres enfin, dit le P. Labbat, sans reconnoissance, sans affection pour leurs parens, sont aussi sans compassion pour les malades : c'est chez ces peuples, ajoute-t-il, qu'on voit des mères assez inhumaines pour abandonner, dans les campagnes, leurs enfans à la voracité des tigres.

(1) Rien de plus commun en Europe que de voir des fils délaisser leur père, lorsque vieux, infirme, incapable de travailler, il ne vit plus que d'aumônes. On voit dans les campagnes un père nourrir sept ou huit enfans, et sept ou huit enfans ne pouvoir nourrir un père. Si tous les fils ne sont pas aussi durs, s'il en est de tendres et d'humains, c'est à l'éducation et à l'exemple qu'ils doivent leur humanité. La nature en avoit fait de petits sangliers.

Par quelle raison, en effet, auroit-on par-dessus tout recommandé aux hommes l'amour de Dieu ou de la justice ? C'est qu'on a confusément senti le danger auquel les exposeroit un trop excessif amour de la parenté. Qu'on en légitime l'excès, qu'on le déclare le premier des amours, un fils est dès-lors en droit de piller son voisin, ou de voler le trésor public, soit pour soulager le besoin d'un père, soit pour augmenter son aisance. Autant de familles, autant de petites nations, qui, divisées d'intérêt, seront toujours armées les unes contre les autres.

Tout écrivain qui, pour donner bonne opinion de son cœur, fonde la sociabilité sur un autre principe que sur celui des besoins physiques et habituels, trompe les esprits foibles, et leur donne de fausses idées de la morale.

La nature a voulu sans doute que la reconnoissance et l'habitude fussent dans l'homme une espèce de gravitation qui le portât à l'amour de ses parens ; mais elle a voulu aussi que l'homme trouvât, dans le desir naturel de l'indépendance, une force répulsive, qui diminuât du moins la trop grande force de cette gravitation (1). Aussi la fille sort-elle joyeuse de la maison de sa mère pour passer

(1) L'homme hait la dépendance. De-là peut-être sa haine pour ses père et mère, et ce proverbe fondé sur une observation commune et constante, *l'amour des parens descend et ne remonte pas.*

dans

dans celle de son mari. Aussi le fils quitte-t-il avec plaisir les foyers paternels, pour occuper une place dans l'Inde, exercer une charge en province, ou simplement pour voyager.

Malgré la prétendue force du sentiment, et de l'amitié, et de l'habitude, l'on change, à Paris, tous les jours de quartier, de connoissances, et d'amis. Veut-on faire des dupes, l'on exagère la force du sentiment et de l'amitié; l'on traite la sociabilité d'*amour ou de principe inné*. Peut-on de bonne foi oublier qu'il n'est qu'un principe de cette espèce, la sensibilité physique?

C'est à ce seul principe que l'on doit, et l'amour de soi, et l'amour si puissant de l'indépendance : si les hommes étoient, comme on le dit, portés l'un vers l'autre par une attraction forte et mutuelle, le législateur céleste leur eût-il commandé de s'aimer; leur eût-il ordonné d'aimer leurs pères et mères (1)? Ne se fût-il pas reposé de ce soin sur la nature, qui, sans le secours d'aucune loi, force l'homme de manger et de boire, lorsqu'il a faim et soif, d'ouvrir ses yeux à la lumière, et de retirer son doigt du feu?

Des voyageurs ne nous apprennent point que l'amour de l'homme pour ses semblables soit si commun qu'on le prétend. Le navigateur, échappé

(1) Le commandement d'aimer ses père et mère, prouve que l'amour des parens est plus l'ouvrage de l'habitude et de l'éducation que de la nature.

du naufrage et jeté sur une côte inconnue, ne va pas, les bras ouverts, se jeter au col du premier homme qu'il y rencontre. Il se tapit au contraire dans un buisson : c'est de là qu'il étudie les mœurs des habitans, et de là qu'il sort tremblant pour se présenter à eux (1).

Mais qu'un de nos vaisseaux Européens aborde une île inconnue, les Sauvages, dira-t-on, n'accourent-ils pas en foule vers le navire ? Cette vue sans doute les surprend. Les Sauvages sont frappés de la nouveauté de nos habits, de nos parures, de nos armes, de nos outils. Ce spectacle excite leur étonnement. Mais quel desir succède en eux à ce premier sentiment ? Celui de s'approprier les objets de leur admiration. Devenus alors moins gais et plus rêveurs, ils s'occupent des moyens d'enlever, par adresse ou par force, ces objets de leurs desirs : ils épient à cet effet le moment favorable de voler, piller, et massacrer les Européens,

(1) Si les hommes, et sur-tout les Européens, disent les Banians, toujours en crainte, en défiance l'un de l'autre, sont toujours prêts à se combattre et à s'attaquer, c'est qu'ils sont encore animés de l'esprit de leurs premiers parens *Cutteri* et *Toddicastrée*. Ce Cutteri, second fils de *Pourons*, et destiné, par Dieu, à peupler une des quatre parties du monde, tourne ses pas vers l'occident : le premier objet qu'il rencontre, est une femme nommée Toddicastrée : elle est armée d'un *chuchery*, et lui d'une épée. Dès qu'ils s'apperçoivent, ils s'attaquent, se frappent, le combat dure deux jours et demi ; le troisième, las de se battre, ils se parlent, s'aiment, se marient, couchent ensemble, ont des fils toujours prêts, comme leurs ancêtres, à s'attaquer lorsqu'ils se rencontrent.

qui, dans leur conquête du Mexique et du Pérou, leur ont d'avance donné l'exemple de pareilles injustices et cruautés.

La conclusion de ce chapitre, c'est que les principes de la morale et de la politique, comme tous les principes des autres sciences, doivent s'établir sur un grand nombre de faits et d'observations. Or, que résulte-t-il des observations faites jusqu'à présent sur la morale? C'est que l'amour des hommes pour leurs semblables est un effet de la nécessité de s'entre-secourir, et d'une infinité de besoins dépendans de cette même sensibilité physique, que je regarde comme le principe de nos actions, de nos vices, et de nos vertus.

En conservant mon opinion sur ce point, je crois devoir défendre le livre de l'*Esprit* contre les imputations odieuses du cagotisme et de l'ignorance.

CHAPITRE IX.

*Justification des principes admis dans le livre de l'*Esprit.

LORSQUE le livre de l'*Esprit* parut, les théologiens me traitèrent de corrupteur des mœurs. Ils me reprochoient d'avoir soutenu, d'après Platon, Plutarque, et l'expérience, que l'amour des femmes avoit quelquefois excité les hommes à la vertu.

Le fait cependant est notoire : leur reproche est donc absurde. Si le pain, leur dit-on, peut être la récompense du travail et de l'industrie, pourquoi pas les femmes (1) ? Tout objet désiré peut devenir un encouragement à la vertu, lorsqu'on n'en obtiendra la jouissance que par des services rendus à la patrie.

Dans les siècles où les invasions des peuples du Nord, et les incursions d'une infinité de brigands tenoient toujours les citoyens en armes ; où les femmes, souvent exposées aux insultes d'un ravisseur, avoient perpétuellement besoin de défenseurs, quelle vertu devoit être la plus honorée ? La valeur. Aussi les faveurs des femmes étoient-elles la récompense des plus vaillans ; aussi tout homme, jaloux de ces mêmes faveurs, devoit-il, pour les obtenir, s'élever à ce haut degré de courage qui animoit encore, il y a quatre siècles, tous les preux chevaliers.

---

(1) Si le besoin de la faim est le principe de tant d'actions, et s'il a tant de pouvoir sur l'homme, comment imaginer que le besoin des femmes soit sur lui sans puissance? qu'au moment où l'adolescent est échauffé des premiers rayons de l'amour, on lui en propose les plaisirs comme prix de son application ; qu'on lui rappelle jusque dans les bras de sa maîtresse, que c'est à ses talens et à ses vertus qu'il doit ses faveurs, ce jeune homme, docile, appliqué, vertueux, goûtera alors, d'une manière utile à sa santé, à son ame, à son esprit, enfin au bien public, les mêmes plaisirs dont il n'eût joui dans une autre position, qu'en s'épuisant, en s'abrutissant, en se ruinant, et en vivant dans la crapule.

L'amour du plaisir fut donc, en ces siècles, le principe productif de la seule vertu connue, c'est-à-dire, de la valeur. Aussi, lorsque les mœurs changèrent, lorsque la police, plus perfectionnée, mit la vierge timide à l'abri de toute insulte, alors la beauté (car tout se tient dans un gouvernement), moins exposée aux outrages d'un ravisseur, honora moins ses défenseurs. Si l'enthousiasme des femmes pour la valeur décrut alors dans la proportion de leur crainte ; si l'estime, conservée encore aujourd'hui pour le courage, n'est plus qu'une estime de tradition ; si, dans ce siècle, l'amant le plus jeune, le plus assidu, le plus complaisant, et sur-tout le plus riche, est communément l'amant préféré, qu'on ne s'en étonne point : tout est ce qu'il doit être.

Les faveurs des femmes, selon les changemens arrivés dans les mœurs et les gouvernemens, ou sont, ou cessent d'être des encouragemens à certaines vertus. L'amour, en lui-même, n'est donc point un mal. Pourquoi regarder ses plaisirs comme la cause de la corruption politique des mœurs ? Les hommes ont eu, dans tous les tems, à peu près les mêmes besoins, et, dans tous les tems, ils les ont satisfaits. Les siècles où les peuples ont été plus adonnés à l'amour, furent ceux où les hommes étoient les plus forts et les plus robustes. L'Edda, les Poésies Erses, enfin toute l'Histoire nous

apprend que les siècles, réputes héroïques et vertueux, n'ont pas été les plus tempérans.

La jeunesse est fortement attirée vers les femmes; elle est plus avide de plaisirs que l'âge avancé : cependant elle est communément plus humaine et plus vertueuse; elle est au moins plus active, et l'activité est une vertu.

Ce n'est ni l'amour ni ses plaisirs qui corrompirent l'Asie, amollirent les mœurs des Mèdes, des Assyriens, des Indiens, &c. Les Grecs, les Sarrasins, les Scandinaves n'étoient ni plus réservés ni plus chastes que ces Perses et ces Mèdes : et cependant ces premiers peuples n'ont jamais été cités parmi les peuples efféminés et mous.

S'il est un moment où les faveurs des femmes puissent devenir un principe de corruption, c'est lorsqu'elles sont vénales; lorsqu'on achète leur jouissance; lorsque l'argent, loin d'être la récompense du mérite et des talens, devient celle de l'intrigue, de la flatterie; et qu'enfin un Satrape ou un Nabab peut, à force d'injustice et de crimes, obtenir du Souverain le droit de molester, de piller les peuples de son gouvernement, et de s'en approprier les dépouilles.

Il en est des femmes comme des honneurs, ces objets communs du desir des hommes. Les honneurs sont-ils le prix de l'iniquité? Faut-il, pour y parvenir, flatter les grands, sacrifier le foible au

puissant, et l'intérêt d'une nation à l'intérêt d'un Soudan ? Alors les honneurs, si heureusement inventés pour la récompense et la décoration du mérite et des talens, deviennent une source de corruption. Les femmes, comme les honneurs, peuvent donc, selon les tems et les mœurs, successivement devenir des encouragemens au vice ou à la vertu.

La corruption politique des mœurs ne consiste donc que dans la dépravation des moyens employés pour se procurer des plaisirs. Le moraliste austère, qui prêche sans cesse contre les plaisirs, n'est que l'écho de sa mie ou de son confesseur. Comment éteindre tout désir dans les hommes, sans détruire en eux tout principe d'action ! Celui qu'aucun intérêt ne touche n'est bon à rien, et n'a d'esprit en rien.

CHAPITRE X.

Que les plaisirs des sens sont, à l'insu même des nations, leurs plus puissans moteurs.

LES moteurs de l'homme sont le plaisir et la douleur physique. Pourquoi la faim est-elle le principe le plus habituel de son activité ? C'est qu'entre tous les besoins, ce dernier est celui qui se renouvelle le plus souvent, et qui commande le plus impérieusement. C'est la faim et la difficulté

de pourvoir à ce besoin, qui, dans les forêts, donnent aux animaux carnaciers tant de supériorité d'esprit sur l'animal pâturant; c'est la faim qui fournit aux premiers cent moyens ingénieux d'attaquer, de surprendre le gibier; c'est la faim qui, retenant six mois entiers le sauvage sur les lacs et dans les bois, lui apprend à courber son arc, à tresser ses filets, à tendre des pièges à sa proie; c'est encore la faim qui, chez les peuples policés, met tous les citoyens en action, leur fait cultiver la terre, apprendre un métier, et remplir une charge. Mais dans les fonctions de cette charge, chacun oublie le motif qui la lui fait exercer; c'est que notre esprit s'occupe, non du besoin, mais des moyens de le satisfaire. Le difficile n'est pas de manger, mais d'apprêter le repas.

Plaisir et douleur sont et seront toujours l'unique principe des actions de l'homme (1). Si le ciel eût

(1) Si les besoins sont nos moteurs uniques, c'est donc à nos divers besoins qu'il faut rapporter l'invention des arts et des sciences. C'est à celui de la faim qu'on doit l'art de défricher, de labourer la terre, de forger le soc, etc. C'est au besoin de se défendre contre les rigueurs des saisons, qu'on doit l'art de bâtir; se vêtir, etc.

Quant à la magnificence dans les équipages, les étoffes, les ameublemens; quant à la musique, aux spectacles, enfin à tous les arts du luxe, c'est à l'amour, au desir de plaire et à la crainte de l'ennui, qu'il faut pareillement en rapporter l'invention. Sans l'amour, que d'arts encore ignorés! quel assoupissement dans la nature! l'homme sans besoins seroit sans principe d'action; c'est au besoin du plaisir que la jeunesse doit en partie son activité et la supériorité qu'à cet égard elle a sur l'âge avancé.

pourvu à tous ses besoins ; si la nourriture convenable à son corps eût été, comme l'air et l'eau, un élément de la nature, l'homme eût à jamais croupi dans la paresse.

La faim, par conséquent, la douleur sont le principe d'activité du pauvre, c'est-à-dire, du plus grand nombre : et le plaisir est le principe d'activité de l'homme au-dessus de l'indigence, c'est-à-dire, du riche. Or, entre tous les plaisirs, celui qui, sans contredit, agit le plus fortement sur nous, et communique à notre ame le plus d'énergie, est le plaisir des femmes. La nature, en attachant la plus grande ivresse à leur jouissance, a voulu en faire un des plus puissans principes de notre activité (1).

(1) Parmi les savans, il en est, dit-on, qui, loin du monde, se condamnent à vivre dans la retraite. Or, comment se persuader que dans ceux-ci l'amour des talens ait été fondé sur l'amour des plaisirs physiques, et sur-tout sur celui des femmes? comment concilier ces inconciliables? pour cet effet, supposons qu'il en soit d'un homme à talens comme d'un avare. Si ce dernier se prive aujourd'hui du nécessaire, c'est dans l'espoir de jouir demain du superflu. L'avare desire-t-il un beau château, et l'homme à talens une belle femme? si, pour acheter l'un et l'autre, il faut de grandes richesses et une grande réputation, ces deux hommes travaillent chacun de leur côté à l'accroissement, l'un de son trésor, l'autre de sa renommée. Or, dans l'espace de tems employé à l'acquisition de cet argent et de cette renommée, s'ils ont vieilli, s'ils ont contracté des habitudes qu'ils ne puissent rompre sans des efforts dont l'âge les ait rendus incapables, l'avare et l'homme à talens mourront, l'un sans château, l'autre sans maîtresse.

Ce n'est pas uniquement entre ces deux hommes, mais entre

Nulle passion n'opère de plus grand changement dans l'homme. Son empire s'étend jusques sur les brutes. L'animal, timide et tremblant à l'approche de l'animal même le plus foible, est enhardi par l'amour. A l'ordre de l'amour, l'animal s'arrête, dépouille toute crainte, attaque et combat des animaux, ses égaux, ou même ses supérieurs en force. Point de dangers, point de travaux dont l'amour s'étonne : il est la source de la vie. A mesure que ses desirs s'éteignent, l'homme perd son activité : et, par degré, la mort s'empare de lui.

Plaisir et douleur physique, voilà les seuls et vrais ressorts de tout gouvernement. On n'aime point proprement la gloire, les richesses, et les honneurs, mais les plaisirs seuls dont cette gloire,

---

la coquette et ce même avare qu'on rencontre encore une infinité de ressembiances. Tous deux plus heureux qu'on ne le pense, le sont de la même manière. L'avare, en comptant son or, jouit de la possesion prochaine de tous les objets dont l'or peut être l'échange; et la coquette se mirant dans sa glace, jouit pareillement d'avance de tous les hommages que lui procureront ses graces et sa beauté. Ce que je leur conseille à tous deux, c'est de s'en tenir là. Qu'ils n'aient, ni châteaux, ni amans : ils éprouveroient, dans la jouissance des objets de leurs desirs, des dégoûts inconnus avant elle.

L'état de desir est un état de plaisir. Les châteaux, les amans et les femmes que les richesses, la beauté et les talens peuvent leur procurer, sont un plaisir de prévoyance sans doute moins vif, mais plus durable que le plaisir réel et physique.

Le corps s'épuise, l'imagination jamais. Aussi, de tous les plaisirs, ces derniers sont-ils en général ceux qui, dans le total de notre vie, nous donnent la plus grande somme de bonheur.

ces richesses, et ces honneurs sont représentatifs. Et, quoi qu'on dise, tant qu'on donnera pour boire à l'ouvrier, pour l'exciter au travail, il faudra convenir du pouvoir qu'ont sur nous les plaisirs des sens.

Lorsque j'ai dit, dans le livre de l'*Esprit*, que c'étoit sur la tige de la douleur et du plaisir physique que se recueilloient toutes nos peines et nos plaisirs, j'ai révélé une grande vérité. Que s'ensuit-il ? Que ce n'est point dans la jouissance de ces mêmes plaisirs que peut consister la dépravation politique des mœurs. Qu'est-ce en effet qu'un peuple efféminé et corrompu ? Celui qui s'approprie, par des moyens vicieux, les mêmes plaisirs que les nations illustres acquièrent par des moyens vertueux.

Les déclamations de quelques moralistes ne prouveront jamais rien contre un auteur dont l'expérience justifie et confirme les principes.

Qu'on ne regarde pas cette discussion sur la sensibilité physique comme étrangère à mon sujet. Que me suis-je proposé ? De faire voir que tous les hommes, communément bien organisés, ont une égale aptitude à l'esprit. Qu'ai-je fait pour y parvenir ? J'ai distingué l'esprit de l'ame ; j'ai prouvé que l'ame n'est en nous que la faculté de sentir ; que l'esprit en est l'effet ; que dans l'homme tout est sensation ; que la sensibilité physique est par conséquent le principe de ses besoins, de ses

passions, de sa sociabilité, de ses idées, de ses jugemens, de ses volontés, de ses actions, et qu'enfin, si tout est explicable par la sensibilité physique, il est inutile d'admettre en nous d'autres facultés (1).

L'homme est une machine qui, mise en mouvement par la sensibilité physique, doit faire tout ce qu'elle exécute. C'est la roue qui, mue par un torrent, élève les pistons, et après eux les eaux destinées à se dégorger dans les bassins préparés à la recevoir.

Après avoir ainsi montré qu'en nous tout se réduit à sentir, à se ressouvenir, et qu'on ne sent que par les cinq sens, pour découvrir ensuite si le plus ou moins grand esprit est l'effet de la plus ou moins grande perfection des organes, il s'agit d'examiner si, dans le fait, la supériorité de l'esprit est toujours proportionnée à la finesse des sens et à l'étendue de la mémoire. Si l'expérience prouvoit le contraire, nul doute que la constante inégalité des esprits ne dépendît d'une autre cause.

C'est donc au seul examen de ce fait que se réduit maintenant la question proposée : c'est à cet examen qu'on en devra la solution.

(1) Outre la faculté de sentir, l'homme, dit-on, est encore doué de la faculté de se ressouvenir. Je le sais; mais comme l'organe de la mémoire est physique, que son office consiste à nous rendre présentes les impressions passées, et qu'il faut, pour cet effet, qu'elle excite en nous des sensations actuelles, je ne suis pas moins en droit d'assurer que dans l'homme tout est sentir.

CHAPITRE XI.

De l'inégale étendue de la mémoire.

Je ne ferai sur cette matière que répéter ce que j'ai déjà dit dans le livre de l'*Esprit*, et j'observerai :

1°. Que les Hardouin, les Longuerue, les Scaliger, enfin tous les prodiges de mémoire, ont eu communément peu de génie, et qu'on ne les plaça jamais à côté des Machiavel, des Newton, et des Tacite.

2°. Que pour faire des découvertes, en quelque genre que ce soit, et mériter le titre d'inventeur ou d'homme de génie, s'il faut, comme le prouve Descartes, encore plus méditer qu'apprendre, la grande mémoire doit être exclusive du grand esprit (1).

(1) Les mémoires extraordinaires font les érudits ; la méditation fait les hommes de génie. L'esprit original, l'esprit à soi suppose comparaison des objets entr'eux, et appercevance de rapports inconnus aux hommes ordinaires. Il n'en est pas ainsi de l'esprit du monde. Ce dernier est un composé de goût et de mémoire. Qui sait le plus de traits d'histoire, de bons mots, d'anecdotes curieuses, est le plus agréable dans la conversation. Newton, Locke, Corneille étoient entendus de peu de gens. L'esprit profond n'est pas au ton du plus grand nombre. Si l'homme du monde n'est, ni bon poète, ni bon peintre, ni bon philosophe, ni grand capitaine, il est du moins très-aimable. Si sa réputation ne s'étend point au-delà de son cercle, c'est qu'il n'écrit

Qui veut acquérir une grande mémoire doit la cultiver, la fortifier par un exercice journalier. Qui veut acquérir une certaine tenue dans la méditation, doit pareillement en fortifier en lui l'habitude par un exercice journalier. Or, le tems passé à méditer n'est point employé à placer des faits dans mon souvenir. L'homme qui compare et médite beaucoup, a donc communément d'autant moins de mémoire, qu'il en fait moins d'usage. Au reste, que sert une grande mémoire ? La plus ordinaire suffit au besoin d'un grand homme. Qui sait sa langue a déjà beaucoup d'idées. Pour mériter le titre d'homme d'esprit, que faut-il ? Les comparer entre elles, et parvenir, par ce moyen, à quelque résultat neuf et intéressant, ou comme utile, ou comme agréable. La mémoire, chargée de tous les mots d'une langue, et par conséquent de toutes les idées d'un peuple, est la palette chargée d'un certain nombre de couleurs. Le peintre a, sur cette palette, la matière première d'un excellent tableau ; c'est à lui à les mêler et à les étendre de manière qu'il en résulte une grande vérité dans sa teinte, une grande force dans son coloris, enfin un beau tableau.

La mémoire ordinaire a même plus d'étendue qu'on ne pense. En Allemagne et en Angleterre,

point, c'est qu'il ne perfectionne aucune science, et qu'il ne se rend point utile aux hommes, et ne doit par conséquent en obtenir que peu d'estime.

presque point d'homme bien élevé qui ne sache trois ou quatre langues (1). Or, si l'étude de ces langues est comprise dans le plan ordinaire de l'instruction, elle ne suppose donc qu'une organisation commune : tous les hommes sont donc doués par la nature (1) de plus de mémoire que n'en exige la découverte des plus grandes vérités. Sur quoi j'observerai que si la supériorité de l'esprit, comme le remarque Hobbes, consiste principalement dans la connoissance de la vraie signification des mots : et s'il n'est point d'homme qui, dans la seule méditation de ceux de sa langue, ne trouve plus de questions à discuter qu'il n'en résoudroit dans le cours d'une longue vie, personne ne peut se plaindre de sa mémoire. Il en est, dit-on, de vives et de lentes. On a, à la vérité,

(1) Si le François ne sait que sa propre langue, c'est un effet de son éducation, et non de son organisation; qu'il passe quelques années à Londres ou à Florence, il saura bientôt l'anglois ou l'italien.

(2) La nature, dit-on, donne à chaque nation quelque qualité ou quelque génie particulier. Point de nation en Europe qui, d'après les Prussiens, n'ait fait des changemens dans ses exercices, dans ses évolutions militaires, et ne l'ait fait avec succès. Mais trop frappées du brillant de ces évolutions, les nations se sont-elles occupées des moyens d'exciter le courage de leurs soldats? j'en doute. Les Européens n'ont pas les mêmes motifs qu'avoient les Grecs et les Romains pour exposer leur vie dans les combats. Aussi le courage des armées ne se manifeste-t-il plus par des entreprises aussi hardies, et se réduira-t-il peut-être, dans chaque guerrier, à ce seul point de n'être pas le premier à fuir.

une mémoire vive des mots de sa propre langue, une mémoire plus lente de ceux d'une langue étrangère, sur-tout si on la parle rarement. Mais qu'en conclure ? sinon qu'on a un souvenir plus ou moins prompt des objets, selon qu'ils sont plus ou moins familiers. Il n'est qu'une différence réelle et remarquable entre les différentes mémoires, c'est l'inégalité de leur étendue. Or, si tous les hommes, communément bien organisés, sont, comme je l'ai prouvé, doués d'une mémoire suffisante pour s'élever aux plus hautes idées, le génie n'est donc pas le produit de la grande mémoire. Qu'on lise, à ce sujet, le chapitre III, disc. III de l'*Esprit*. J'y considère cette question sous toutes les faces. Mon opinion a paru généralement adoptée, parce que l'expérience en confirme la vérité, et prouve qu'en général ce n'est point au défaut de mémoire qu'il faut rapporter le défaut d'esprit. Le regardera-t-on comme un effet de l'inégale perfection des autres organes ? Je vais l'examiner.

CHAPITRE XII.

De l'inégale perfection des organes des sens.

Si, dans les hommes, tout est *sentir physiquement*, ils ne diffèrent donc entre eux que dans la nuance

nuance de leurs sensations. Les cinq sens en sont les organes : ce sont les cinq portes par où les idées vont jusqu'à l'ame. Mais ces portes sont-elles également ouvertes dans tous ? Et, selon la structure différente des organes de la vue, de l'ouie (1), du toucher, du goût, et de l'odorat, chacun ne doit-il pas sentir, goûter, toucher, voir, et entendre différemment ? Entre les hommes enfin, ne sont-ce pas les plus finement organisés qui doivent avoir le plus d'esprit (2), et peut être les seuls qui puissent en avoir ?

L'expérience, répondrai - je, n'est pas, sur ce point, d'accord avec le raisonnement : elle démontre bien que c'est à nos sens que nous devons nos idées ; mais elle ne démontre point que l'esprit soit toujours en nous proportionné à la finesse plus ou moins grande de ces mêmes sens. Les femmes, par exemple, dont la peau, plus délicate que celle des hommes, leur donne plus de finesse dans le

(1) Qu'on ne suppose pas néanmoins une extrême différence dans l'organisation commune des hommes. Tous n'ont pas les mêmes oreilles ; cependant, dans un concert, au mouvement de certains airs, tous les musiciens, tous les danseurs d'un opéra et tous les soldats d'un bataillon partent également en mesure.

(2) Entre les hommes les plus parfaitement organisés, s'il en est peu de spirituels, c'est, dit-on, parce que l'esprit est l'effet combiné de la finesse des sens et de la bonne éducation. Soit : mais dans cette supposition, il seroit du moins impossible qu'une bonne éducation, sans une finesse particulière et remarquable des sens, pût former de grands hommes. Or, ce fait est démenti par l'expérience.

sens du toucher, n'ont pas plus d'esprit (1) qu'un Voltaire, que cet homme peut-être le plus étonnant de tous par la fécondité, l'étendue et la diversité de ses talens.

Homère et Milton furent aveugles de bonne heure. Un aveuglement si prématuré supposoit quelque vice dans l'organe de leur vue : cependant quelle imagination plus forte et plus brillante ! On en peut dire autant de Buffon : il avoit les yeux myopes : et cependant quelle tête plus vaste et quel style plus coloré (2) ! parmi ceux dont le sens de l'ouie est le plus fin, en est-il de supérieurs aux Saint Lambert, aux Saurin, aux Nivernois, &c. ? Ceux dont le sens du goût et de l'odorat sont le plus exquis, ont-ils plus de génie que Di-

(1) L'organisation des deux sexes est, sans doute, très-différente à certains égards : mais cette différence doit-elle être regardée comme la cause de l'infériorité de l'esprit des femmes ? non : la preuve du contraire, c'est que nulle femme n'étant organisée comme un homme, nulle, en conséquence, ne devroit avoir autant d'esprit. Or, les Sapho, les Hypathies, les Elisabeth, les Catherine II, etc., ne le cèdent point aux hommes en génie. Si les femmes leur sont en général inférieures, c'est qu'en général elles reçoivent encore une plus mauvaise éducation. Comparons ensemble des personnes de conditions très-différentes, telles que les princesses et les femmes de chambre ; je dis qu'en ces deux états, les femmes ont communément autant d'esprit que leurs maris. Pourquoi ? c'est que les deux sexes y reçoivent une aussi mauvaise éducation.

(2) On n'a point observé que le sens de la vue fût, dans les plus grands peintres, de beaucoup supérieur en finesse à celui des autres hommes.

derot, Rousseau, Marmontel, Duclos, &c.? De quelque manière qu'on interroge l'expérience, elle répondra toujours que la plus ou moins grande supériorité des esprits, est indépendante de la plus ou moins grande perfection des organes des sens, et que tous les hommes, communément bien organisés, sont doués, par la nature, de la finesse des sens nécessaire pour s'élever aux plus grandes découvertes en Mathématique, Chimie, Politique, Physique, &c. (1).

(1) Dans la supposition où le plus ou moins d'esprit dépendît de la finesse plus ou moins grande des sens, il est probable que les diverses températures de l'air, la différence des latitudes et des alimens, auroient quelqu'influence sur les esprits; qu'en conséquence, la contrée la plus favorisée du ciel produiroit les habitans les plus spirituels. Or, depuis le commencement des siècles, comment imaginer que ces habitans n'eussent pas acquis une supériorité marquée sur les autres nations; qu'ils ne se fussent pas donné les meilleures loix; qu'ils n'eussent pas en conséquence été les mieux gouvernés; qu'ils n'eussent pas, à la longue, asservi les autres nations, et enfin, produit, en tous les genres, le plus grand nombre d'hommes célèbres?

Le climat générateur d'un tel peuple est encore inconnu. L'histoire ne montre en aucun d'eux une constante supériorité d'esprit sur les autres: elle prouve au contraire que depuis Deli jusqu'à Pétersbourg, tous les peuples ont été successivement imbécilles et éclairés; que dans les mêmes positions, toutes les nations, comme le remarque Robertson, ont les mêmes loix, le même esprit, et qu'on retrouve, par cette raison, chez les Américains les mœurs des anciens Germains.

La différence de la latitude et de la nourriture n'a donc aucune influence sur les esprits; et peut-être en a-t-elle moins qu'on ne pense sur les corps. En effet, si la plupart des politiques calculent la population des villes ou des empires, d'après la liste de leurs morts, ils ont donc observé qu'au moins, dans

Si la sublimité de l'esprit supposoit une si grande perfection dans les organes, avant d'engager un homme dans des études difficiles, et de le faire entrer, par exemple, dans la carrière des Lettres ou de la Politique, il faudroit donc examiner s'il a l'œil de l'aigle, le tact de la sensitive, le nez du renard, et l'oreille de la taupe.

Les chiens et les chevaux sont, dit-on, d'autant plus estimés, qu'ils sortent de telle ou telle race. Avant d'employer un homme, il faudroit donc encore demander s'il est fils d'un père spirituel ou stupide. On ne fait aucune de ces questions : pourquoi ? C'est que les pères les plus spirituels n'engendrent souvent que de sots enfans ; c'est que les hommes les mieux organisés n'ont souvent que peu d'esprit, et qu'enfin l'expérience prouve l'inutilité de pareilles questions. Ce qu'elle nous apprend à ce sujet, c'est qu'il est des hommes de génie de toute espèce de taille et de tempérament ; qu'il en est de sanguins, de bilieux, de phlegmatiques, de grands, de petits, de gras, de maigres, de robustes, de délicats, de mélancoliques (1), et que les hommes les plus forts et

une grande partie de l'Europe, la durée de la vie étoit à-peu-près la même.

(1) Les plus spirituels et les plus méditatifs sont quelquefois mélancoliques, je le sais. Mais ils ne sont pas spirituels et méditatifs, parce qu'ils sont mélancoliques, mais mélancoliques, parce qu'ils sont méditatifs. Ce n'est point en effet à sa mélancolie, c'est à ses besoins que l'homme doit son esprit : le be-

les plus vigoureux ne sont pas toujours les plus spirituels (1).

Mais supposons dans un homme un sens extrêmement fin : qu'arriveroit-il ? Que cet homme éprouveroit des sensations inconnues au commun des hommes ; qu'il sentiroit ce qu'un moindre degré de finesse dans l'organisation ne permet pas aux autres de sentir. En auroit-il plus d'esprit ? Non, parce que ces sensations, toujours stériles jusqu'au moment où on les compare, conserveroient toujours entre elles les mêmes rapports (2). Sup-

soin seul l'arrache à son inertie naturelle. Si je pense, ce n'est point parce que je suis fort ou foible, mais parce que j'ai plus ou moins d'intérêt de penser. Lorsqu'on dit du malheur : *ce grand maître de l'homme*, on ne dit rien autre chose, sinon que le malheur et le desir de s'y soustraire nous forcent à penser. Pourquoi le desir de la gloire produit-il souvent le même effet ? c'est que la gloire est le besoin de quelques-uns. Au reste, ni les Rabelais, ni les Fontenelle, ni les La Fontaine, ni les Scarron n'ont passé pour tristes, et cependant personne ne nie la supériorité plus ou moins grande de leur esprit.

(1) Rousseau, p. 300 et 323 de son Emile, dit : « Plus un » enfant se sent fort et robuste, plus il devient sensé et judi- » cieux. Pour tirer parti des instrumens de notre intelligence, » il faut que le corps soit robuste et sain ». La bonne constitution du corps rend les opérations de l'esprit faciles et sûres. Mais que Rousseau consulte l'expérience, il verra que les maladifs, les délicats et les bossus ont autant d'esprit, que les droits et les bien portans. Pascal, Pope, Boileau, Scarron en sont la preuve.

(2) Une sensation n'est, dans la mémoire, qu'un fait de plus, qu'on y peut remplacer par un autre. Or, un fait n'ajoute rien à l'aptitude que les hommes ont à l'esprit, parce que cette aptitude n'est autre chose que le pouvoir d'observer les rapports qu'ont entr'eux les objets divers.

posons l'esprit proportionné à la finesse des sens. Il est des vérités qui ne pourroient être apperçues que de dix ou douze hommes de la terre les mieux organisés. L'esprit humain ne seroit donc point susceptible de perfectibilité. J'ajouterai même que ces hommes, si finement organisés, parviendroient nécessairement dans les sciences à des résultats incommunicables aux hommes ordinaires. Or, on ne connoît point de tels résultats.

Il n'est point de vérités renfermées dans les ouvrages des Locke et des Newton, qui ne soient maintenant saisies de tous les hommes, qui, communément bien organisés, n'ont cependant rien de supérieur dans les sens de la saveur, de l'odorat, de la vue, de l'ouie, et du toucher.

Je pourrois même ajouter (puisqu'il n'est rien de similaire dans la nature) (1), qu'entre les hommes les plus finement organisés, il faut, qu'à

---

(1) La dissemblance des êtres existe-t-elle dans leurs germes ou dans leur développement? je l'ignore. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la même race des bestiaux se fortifie ou s'affoiblit, s'élève ou s'abaisse selon l'espèce ou l'abondance des pâturages. Il en est de même des chênes. Si l'on en voit de petits, de grands, de droits, de courbés, aucun enfin qui soit absolument semblable à un autre; c'est peut-être qu'aucun ne reçoit exactement la même culture, n'est placé à la même exposition, frappé du même vent et semé dans la même veine de terre. Or, dans les êtres inanimés, le tems de leur développement répond à celui de l'éducation des hommes qui peut-être ne sont jamais les mêmes, parce qu'aucun, comme je l'ai prouvé, section première, ne peut recevoir précisément les mêmes instructions.

certains égards, chacun le soit encore supérieurement aux autres. Tout homme en conséquence devroit donc éprouver des sensations, acquérir des idées incommunicables à ses compatriotes. Or, il n'est point d'idées de cette espèce. Quiconque en a de nettes, les transmet facilement aux autres. Il n'en est donc point auxquelles ne puissent atteindre les hommes communément bien organisés.

La cause qui pourroit le plus efficacement influer sur les esprits, seroit sans doute la différence des latitudes et de la nourriture. Or, comme je l'ai déjà dit, le gras Anglois, qui se nourrit de beurre et de viandes sous un climat de brouillards, n'a certainement pas moins d'esprit que le maigre Espagnol, qui ne vit que d'ail et d'oignons dans un climat très-sec. Schaw, médecin anglois, qui, par la fidélité et l'exactitude de ses observations, ne mérite pas moins notre croyance, que par la date peu éloignée de son voyage en Barbarie, dit, au sujet des Maures : « Le peu de progrès de » ces peuples, dans les arts et dans les sciences, » n'est l'effet d'aucune incapacité ou stupidité na» turelle. Les Maures ont l'esprit délié, et même » du génie ; s'ils ne l'appliquent point à l'étude » des sciences, c'est que, sans motifs d'émulation, » leur gouvernement ne leur laisse ni la liberté, » ni le repos nécessaire pour les cultiver et les » perfectionner. Les Maures, nés esclaves, comme » la plupart des Orientaux, doivent être ennemis

» de tout travail qui n'a pas directement leur intérêt
» personnel et présent pour objet ».

Ce n'est qu'à la liberté qu'il appartient d'allumer chez un peuple le feu sacré de la gloire et de l'émulation. S'il est des siècles où, semblables à ces oiseaux rares apportés par un coup de vent, les grands hommes apparoissent tout-à-coup dans un empire, qu'on ne regarde point cette apparition comme l'effet d'une cause physique, mais morale. Dans tout gouvernement où l'on récompensera les talens, ces récompenses, comme les dents du serpent de Cadmus, produiront des hommes. Si les Descartes, les Corneille, &c., illustrèrent le règne de Louis XIII, les Racine, les Bayle, &c., celui de Louis XIV, les Voltaire, les Montesquieu, les Fontenelle, &c., celui de Louis XV, c'est que les arts et les sciences furent, sous ces différens règnes, successivement protégés par Richelieu, Colbert, et le feu duc d'Orléans, régent. Les grands hommes, quelque chose qu'on ait dit, n'appartiennent ni au règne d'Auguste, ni à celui de Louis XIV, mais au règne qui les protège.

Soutient-on que c'est au premier feu de la jeunesse, et, si je l'ose dire, à la fraîcheur des organes, qu'on doit les belles compositions des grands hommes : l'on se trompe. Racine, avant trente ans, donna l'Alexandre et l'Andromaque ; mais à cinquante il écrivit Athalie : et cette dernière

pièce n'est certainement pas inférieure aux premières (1). Ce ne sont pas même les légères indispositions qu'occasionne une santé plus ou moins délicate, qui peuvent éteindre le génie.

On ne jouit pas tous les ans de la même santé ? et cependant l'avocat gagne ou perd tous les ans à peu près le même nombre de causes : le médecin tue ou guérit à peu près le même nombre de malades, et l'homme de génie, que ne distraient ni les affaires, ni les plaisirs, ni les passions vives, ni les maladies graves, rend tous les ans à peu près le même nombre de productions.

Quelque différente que soit la nourriture des nations, la latitude qu'elles habitent (2), enfin

(1) Au bout d'un certain nombre d'années, on n'est plus, dit-on, le même composé. Le Voltaire de soixante ans, n'est plus le Voltaire de trente. Soit : cependant l'un et l'autre ont également d'esprit. Si deux hommes, sans être parfaitement similaires, peuvent sauter aussi haut, courir aussi vîte, tirer aussi juste, jouer aussi bien à la paume ; deux hommes, sans être précisément les mêmes, peuvent donc avoir également d'esprit.

(2) L'aptitude à l'esprit, comme je le montrerai ci-après, n'est que l'aptitude à voir les ressemblances et les différences, les convenances et les disconvenances qu'ont entr'eux les objets divers. Que la diversité des températures, la différence des climats, en occasionnent dans les mœurs et les inclinations d'un peuple ; que les sauvages, chasseurs dans les pays de bois, deviennent pasteurs dans les pays de pâturages, cela se peut : mais il n'en est pas moins vrai qu'en toutes les diverses contrées, les peuples appercevront toujours les mêmes rapports entre les objets. Aussi, du moment où les hommes errans se sont réunis en nations, où les marais ont été desséchés et les forêts abattues, la diversité des climats n'a point eu d'influence sen-

leur tempérament, ces différences n'augmentent ni ne diminuent l'aptitude que les hommes ont à l'esprit. Ce n'est donc ni de la force du corps (1), ni de la fraîcheur des organes, ni de la plus ou moins grande finesse des sens, que dépend la plus ou moins grande supériorité de l'esprit. Au reste, c'est peu que l'expérience démontre la vérité de ce fait; je puis encore prouver que si ce fait existe, c'est qu'il ne peut exister autrement : et qu'ainsi c'est dans une cause encore inconnue qu'il faut chercher l'explication du phénomène de l'inégalité des esprits.

Pour confirmer la vérité de cette opinion, je

sible sur les esprits. Aussi trouve-t-on en Suède et en Danemarck d'aussi bons géomètres, chimistes, physiciens, moralistes, etc., qu'en Grèce et en Egypte. « Le climat de la Perse, » dit Chardin, est le plus propre à entretenir la vigueur du » corps et de l'esprit ». Ce climat cependant ne donne point au Persan plus de génie qu'au François.

(1) La supériorité de l'esprit est-elle indépendante, et de la plus ou moins grande force de tempérament, et de la finesse plus ou moins grande des sens? où chercher la cause de cette supériorité? dans la perfection, dira-t-on, de l'organisation intérieure. Mais, répondrai-je, si dans la pendule, la perfection intérieure de la machine se manifeste par la précision avec laquelle elle marque l'heure, dans l'homme, la perfection intérieure de son organisation se manifeste pareillement (du moins quant à l'esprit), par celle des cinq sens auxquels il doit toutes ses idées. La perfection de l'organisation extérieure suppose donc celle de l'intérieure. Or, pour prouver que cette dernière espèce de perfection ne peut rien sur les esprits, il suffit de montrer (conformément à l'expérience) que leur supériorité est entièrement indépendante de la plus ou moins grande finesse des cinq sens.

crois qu'après avoir démontré que, dans les hommes, tout est sentir, il faut penser que s'ils diffèrent entre eux, ce n'est jamais que dans la nuance de leurs sensations.

CHAPITRE XIII.

De la manière différente de sentir.

LES hommes ont des goûts différens : mais ces goûts peuvent être également l'effet, ou de leur habitude et de leur éducation diverse, ou de l'inégale finesse de leur organisation. Que le Nègre, par exemple, se sente plus de desir pour le teint noir d'une beauté afriquaine, que pour les lis et les roses de nos Européennes, c'est en lui l'effet de l'habitude. Que l'homme, selon le pays qu'il habite, soit plus ou moins sensible à tel ou tel genre de musique, et devienne en conséquence susceptible de telles ou telles impressions, c'est encore un effet de l'habitude. Tous les goûts factices et produits par une éducation différente, ne sont point ici l'objet de mon examen ; je n'y traiterai que de la différence des goûts occasionnés par la pure différence des sensations reçues à la présence des mêmes objets.

Pour savoir exactement quelle peut être cette différence, il faudroit avoir été successivement soi et les autres. Or, on n'a jamais été que soi.

Ce n'est donc qu'en considérant avec une très-grande attention les impressions diverses que les mêmes objets paroissent faire sur les différens hommes, qu'on peut, en ce genre, parvenir à quelque découverte. S'examine-t-on soi-même sur ce point? On sent que si son voisin voyoit carré ce qu'on voit rond, si le lait paroissoit blanc à l'un et rouge à l'autre, et qu'enfin certains hommes n'apperçussent qu'un chardon dans une rose, et que deux monstres dans une d'Egmont et une Forcalquier, il seroit impossible que les hommes pussent s'entendre et se communiquer leurs idées. Or, ils s'entendent et se les communiquent: les mêmes objets excitent donc en eux à peu près les mêmes impressions.

Pour jeter plus de clarté sur cette question, voyons, dans un même exemple, en quoi les hommes diffèrent et se ressemblent.

Ils se ressemblent tous en ce point: c'est que tous veulent se soustraire à l'ennui; c'est qu'en conséquence tous veulent être émus; c'est que plus une impression est vive, plus elle leur est agréable, si cette impression néanmoins n'est pas portée jusqu'au terme de la douleur.

Ils diffèrent en ceci; c'est que le degré d'émotion que l'un regarde comme l'excès du plaisir, est quelquefois pour l'autre un commencement de douleur. L'œil de mon ami peut être blessé du degré de lumière qui m'est agréable; et cepen-

dant lui et moi convenir que la lumière est le plus bel objet de la nature. Or, d'où vient cette uniformité de jugement avec cette différence dans la sensation ? De ce que cette différence est peu considérable, et de ce qu'une vue tendre éprouve, dans un plus foible degré de lumière, le même plaisir qu'une vue forte ressent à la clarté d'un plus grand jour. Que je passe du physique au moral, j'apperçois encore moins de différence dans la manière dont les hommes sont affectés des mêmes objets, et je trouve en conséquence, chez les Chinois (1), tous les proverbes de notre Europe. D'où je conclus que de légères différences dans l'organisation des divers peuples, ne doivent être comptées pour rien, puisqu'en comparant les mêmes objets, tous les peuples parviennent aux mêmes résultats.

L'invention des mêmes arts, par-tout où l'on a eu les mêmes besoins, où ces arts ont été également encouragés par le gouvernement, est une nouvelle preuve de l'égalité essentielle des esprits. Pour confirmer cette vérité, je pourrois encore citer la ressemblance apperçue entre les loix et les gouvernemens des divers peuples. L'Asie, dit Poivre, peuplée, en grande partie, par les Malais, est gouvernée par nos anciennes loix féodales. Le Malais,

(1) Dans tout ce qui n'a point un rapport immédiat et particulier aux mœurs et au gouvernement oriental, point de proverbes plus semblables que les proverbes allemands et chinois.

comme nos ancêtres, n'est point agricole, mais il a, comme eux, la valeur la plus déterminée (1) et la plus téméraire. Le courage, comme quelques-uns le répètent encore, n'est donc point un effet particulier de l'organisation Européenne. Les hommes sont plus semblables entre eux qu'on ne l'imagine. S'ils diffèrent, c'est dans la nuance de leurs sensations. La Poésie, par exemple, fait sur presque tous une impression agréable; chacun récite avec un enthousiasme presqu'égal cet hymne à la lumière, qui commence le troisième chant du Paradis perdu. Mais, dira-t-on, si ce morceau, admiré de tous, plaît également à tous, c'est que, peignant les magnifiques effets de la lumière, le poète se sert d'un mot qui, n'exprimant aucune

(1) Si les Malais, dit Poivre, eussent été plus voisins de la Chine, cet empire eût été bientôt conquis, et la forme de son gouvernement changée. Rien, dit cet auteur, n'égale l'amour des Malais pour le pillage et la rapine : mais sont-ils les seuls peuples voleurs? qui lit l'histoire, apprend que cet amour du vol est malheureusement commun à tous les hommes : il est fondé sur leur paresse. En général, ils aiment mieux vivre de rapines, d'incursions, et s'exposer trois ou quatre mois de l'année aux plus grands dangers, que de s'assujettir aux travaux journaliers de la culture. Mais pourquoi tous les peuples ne sont-ils pas voleurs? c'est que pour voler, il faut être environné de nations volables, c'est-à-dire, de peuples agriculteurs et riches, faute de quoi, un peuple n'a que le choix de labourer ou de mourir de faim.

Chaque pays à ses Malais, dans les pays catholiques, le clergé pille, comme eux, les dîmes des récoltes : et ce que le Malais exécute par violence et par la force des armes, le prêtre le fait par la ruse et la terreur panique.

nuance de jour en particulier, permet à chacun de colorer les objets de la teinte de lumière la plus agréable à ses yeux. Soit : mais si la lumière ne faisoit pas sur tous une impression vive et forte, seroit elle universellement regardée comme l'objet le plus admirable de la nature ? Le tourbillon de feu où presque toutes les nations ont placé le trône de la Divinité, ne prouve-t-il pas l'uniformité d'impressions (1) reçues à la présence des mêmes objets ? Sans cette uniformité, que des philosophes, peu exacts, ont prise pour la notion du beau et du bon absolu, sur quel fondement eût-on établi les règles du goût ?

Les simples et magnifiques tableaux de la nature frappent tous les hommes. Ces tableaux font-ils sur chacun d'eux précisément la même impression ? Non : mais, comme l'expérience le prouve, une impression à peu près semblable. Aussi les objets, extrêmement agréables aux uns, sont-ils toujours plus ou moins agréables aux autres. En vain répéteroit-on que l'uniformité d'impressions produites par la beauté des descriptions de la Poésie, n'est qu'apparente ; qu'elle est, en partie, l'effet de la

(1) Pour preuve de la différence des sensations éprouvées à la vue des mêmes objets, on cite l'exemple des peintres qui donnent une teinte de jaune ou de gris à toutes leurs figures : mais si ce défaut dans leur coloris étoit l'effet d'un vice dans l'organe de leurs yeux, et qu'ils vissent réellement du jaune et du gris dans tous les objets, ils en verroient aussi dans le blanc de leur palette, et peindroient blanc, quoiqu'ils vissent gris.

signification incertaine des mots, et d'un vague dans les expressions (1) parfaitement correspondant aux diverses sensations éprouvées à l'aspect des mêmes objets. En admettant ce fait, il seroit encore vrai qu'il est des ouvrages généralement estimés, et par conséquent des règles de goût dont l'observation produit sur tous la sensation du beau. Qu'on examine profondément cette question, et l'on appercevra, dans la manière différente dont les hommes sont affectés des mêmes objets, que cette différence d'impression appartient moins encore à leur physique qu'à leur moral.

Le résultat de ce chapitre, c'est que la diversité des goûts des hommes ne suppose que peu de différence dans la nuance de leurs sensations : c'est que l'uniformité de leurs jugemens, prouvée par l'uniformité des proverbes des nations, par la ressemblance de leurs loix et de leurs gouvernemens, par le goût que toutes ont pour la Poésie, et pour

(1) Si l'on me redemandoit encore pourquoi l'on a, dans chaque langue, créé tant de mots dont la signification est incertaine, j'ajouterois à ce que j'ai dit à ce sujet, chap. 5 de cette section, que le besoin a présidé à la formation des langues ; qu'en cherchant dans l'invention des mots, à se communiquer plus facilement leurs idées, les hommes ont senti que s'ils créoient autant de mots, qu'il est, par exemple, de degrés différens de grandeur, de lumière, de grosseur, etc., leur multiplicité surchargeroit leur mémoire ; qu'il falloit, par conséquent, conserver à certains mots cette signification vague, qui rend leur application plus générale et l'étude des langues plus courte.

les simples et magnifiques tableaux de la nature, démontrent que les mêmes objets font à peu près les mêmes impressions sur tous les hommes ; que s'ils diffèrent, ce n'est jamais que dans la nuance de leurs sensations (1).

CHAPITRE XIV.

La petite différence apperçue entre nos sensations n'a nulle influence sur les esprits.

LES hommes, à la présence des mêmes objets, peuvent sans doute éprouver des sensations différentes : mais peuvent-ils en conséquence appercevoir des rapports différens entre ces mêmes objets ? Non : et supposé, comme je l'ai dit ailleurs, que la neige parût aux uns d'une nuance plus blanche qu'aux autres, tous conviendroient également que la neige est le plus blanc de tous les corps.

Pour que les hommes apperçussent des rapports différens entre les mêmes objets, il faudroit que

(1) Si la nature, comme on le dit, donnoit aux hommes des dispositions si inégales à l'esprit, pourquoi, dans les arts de la danse, de la musique, du dessin, etc., les amateurs n'égaleroient-ils presque jamais leurs maîtres ? pourquoi l'inégale disposition de la nature n'équivaudroit-elle pas dans les premiers au petit degré d'attention, que les derniers peut être portent de plus à l'étude de leur art ?

ces objets excitassent en eux des impressions d'une nature tout-à-fait particulière; que le charbon en feu glaçât les uns; que l'eau, condensée par le froid, brûlât les autres; que tous les objets de la nature s'offrissent à chaque individu dans une chaîne de rapports tout-à-fait différente; et qu'enfin les hommes fussent les uns à l'égard des autres ce qu'ils sont par rapport à ces insectes dont les yeux taillés en facettes voient les objets sous des formes, sans contredit, très-diverses.

Dans cette supposition, les individus n'auroient nulle analogie dans leurs idées et leurs sentimens. Les hommes ne pourroient ni se communiquer leurs lumières, ni perfectionner leur raison, ni travailler en commun à l'immense édifice des arts et des sciences. Or, l'expérience prouve que les hommes font tous les jours de nouvelles découvertes, qu'ils se communiquent leurs idées, et que les arts et les sciences se perfectionnent. Les hommes apperçoivent donc les mêmes rapports entre les objets.

La jouissance d'une belle femme peut porter dans l'ame de mon voisin plus d'ivresse que dans la mienne: mais cette jouissance est pour moi, comme pour lui, le plus vif des plaisirs. Que deux hommes reçoivent le même coup, ils éprouvent peut-être deux impressions différentes: mais qu'on double, triple, quadruple la violence de ce coup, la douleur qu'ils ressentiront sera, dans

chacun d'eux, pareillement double, triple, quadruple.

Supposons la différence de nos sensations, à l'aspect de ces mêmes objets, plus considérable qu'elle ne l'est réellement; il est évident que les objets, conservant entre eux les mêmes rapports, nous frapperoient dans une proportion toujours constante et uniforme. Mais, dira-t-on, cette différence, dans nos sensations, ne peut-elle changer nos affections morales, et ce changement produire, et la différence, et l'inégalité des esprits? Je réponds à cette objection, que toute diversité d'affection (1), occasionnée par quelque différence dans l'organisation physique, n'a, comme l'expérience le prouve, nulle influence sur les esprits. On peut donc préférer le vert au jaune, et, comme d'Alembert et Clairaut, être également grand géomètre; on peut donc, avec des palais inégalement délicats, être également bon poète, bon dessinateur, bon physicien. On peut donc enfin, avec un goût pour le doux ou le salé, le lait ou l'anchois, être également grand orateur et grand médecin, &c. Tous ces goûts divers ne sont en nous que des faits isolés et stériles. Il en est de même de nos idées, jusqu'au moment où on les compare entre elles. Or, pour se donner la peine de les comparer, il

(1) Les seules affections dont l'influence sur les esprits soit sensible, sont les affections dépendantes de l'éducation et des préjugés.

faut y être excité par quelque intérêt. Cet intérêt donné et ces idées comparées, pourquoi les hommes parviennent-ils aux mêmes résultats ? C'est que malgré la différence de leurs affections et l'inégale perfection de leurs organes, tous peuvent s'élever aux mêmes idées. En effet, tant que l'échelle des proportions dans laquelle les objets nous frappent, n'est pas rompue, nos sensations conservent toujours entre elles le même rapport. Une rose d'une couleur très foncée, et comparée à une autre rose, paroît foncée à tous les yeux. Nous portons les mêmes jugemens sur les mêmes objets. Nous pouvons donc toujours acquérir le même nombre d'idées, par conséquent la même étendue d'esprit.

Les hommes, communément bien organisés, sont comme certains corps sonores, qui, sans être exactement les mêmes, rendent cependant le même nombre de sons (1).

(1) Certains corps sonores rendent le même nombre de sons, mais non des sons du même genre : il en est de même de notre esprit. Il rend, si je l'ose dire, des idées ou des images également belles, mais différentes, selon les objets divers dont le hasard a chargé notre mémoire.

N'ai-je présens à mon souvenir que les neiges, les glaçons, les tempêtes du Nord, que les laves enflammées du Vésuve ou de l'Ecla ? avec ces matériaux, quel tableau composer ? celui des montagnes qui défendent l'entrée des jardins d'Armide. Mais si ma mémoire au contraire ne me rappelle que des images riantes, que les fleurs du printems, les ondes argentées des ruisseaux, la mousse des gazons et le dais odoriférant des oran-

Le résultat de ce chapitre, c'est que les hommes, appercevant toujours les mêmes rapports entre les mêmes objets, l'inégale perfection de leurs sens n'a nulle influence sur leurs esprits. Rendons cette vérité plus frappante, en attachant une idée nette au mot *esprit*.

CHAPITRE XV.

De l'Esprit.

Qu'est-ce que l'esprit en lui-même? *L'aptitude à voir les ressemblances et les différences, les convenances, et les disconvenances qu'ont entre eux les objets divers.* Mais quel est, dans l'homme, le principe productif de son esprit? Sa sensibilité physique, sa mémoire, et sur-tout l'intérêt qu'il a de combiner ses sensations entre elles (1). L'esprit n'est donc en lui que *le résultat*

gers, que composerai-je avec ces objets agréables? le bosquet où l'amour entraîne Renaud. Le genre de nos idées et de nos tableaux ne dépend donc point de la nature de notre esprit, le même dans tous les hommes, mais de l'espèce d'objets que le hasard grave dans leur mémoire, et de l'intérêt qu'ils ont de les combiner.

(1) Supposons qu'en chaque genre de science et d'art, les hommes eussent comparé entr'eux tous les objets et tous les faits déjà connus, et qu'ils fussent enfin parvenus à découvrir tous leurs divers rapports; les hommes alors n'ayant plus de nouvelles combinaisons à faire, ce qu'on appelle l'*esprit* n'existeroit plus.

de ses sensations comparées, et le bon esprit consiste dans la justesse de leur comparaison.

Tous les hommes, il est vrai, n'éprouvent pas précisément les mêmes sensations, mais tous sentent les objets dans une proportion toujours la même. Tous ont donc une égale aptitude à l'esprit (1).

En effet, si, comme l'expérience le prouve,

Alors tout seroit science, et l'esprit humain nécessité à se reposer, jusqu'à ce que la découverte des faits inconnus lui permît de nouveau de les comparer et de les combiner entr'eux, seroit la mine épuisée qu'on laisse reposer, jusqu'à la formation de nouveaux filons.

(1) Il suit de cette définition de l'esprit, que si toutes ses opérations se réduisent à voir les ressemblances et les différences, les convenances et les disconvenances qu'ont entr'eux les objets divers, les hommes, comme on l'a tant de fois répété, ne naissent point avec tel ou tel génie particulier.

L'acquisition des divers talens est, dans les hommes, l'effet de la même cause, c'est-à-dire, du desir de la gloire et de l'attention dont ce desir les doue. Or l'attention peut également se porter à tout, s'appliquer indifféremment aux objets de la poésie, de la géométrie, de la physique, de la peinture, etc., comme la main de l'organiste peut indifféremment se porter sur chacune des touches de l'orgue. Si l'on me demande pourquoi les hommes ont rarement du génie en différens genres, c'est, répondrai-je, que la science est, en chaque genre, la matière première de l'esprit, comme l'ignorance, si je l'ose dire, la matière première de la sottise, et qu'on est rarement savant en deux genres. Peu d'hommes joignent, comme un Buffon et un d'Alembert, à la science d'un Newton ou d'un Euler, l'art difficile de bien écrire. Je ne répéterai donc point d'après l'ancien proverbe, *qu'on naît poëte et qu'on devient orateur*, mais j'assurerai au contraire, puisque toutes nos idées nous viennent par les sens, *qu'on ne naît point, mais qu'on devient ce qu'on est*.

chaque homme apperçoit les mêmes rapports entre les mêmes objets ; si chacun d'eux convient de la vérité des propositions géométriques ; si d'ailleurs nulle différence dans la nuance de leurs sensations, ne change leur manière de voir ; si (pour en donner un exemple sensible), au moment où le soleil s'élève du sein des mers, tous les habitans des mêmes côtes, frappés au même instant de l'éclat de ses rayons, le reconnoissent également pour l'astre le plus brillant de la nature, il faut avouer que tous les hommes portent ou peuvent porter les mêmes jugemens sur les mêmes objets ; qu'ils peuvent atteindre aux mêmes vérités (1), et qu'enfin, si tous n'ont pas, dans le fait, également d'esprit (2), tous du moins en ont également

(1) Pour atteindre à certaines idées, il faut méditer. Chacun en est-il capable ? oui : lorsqu'un intérêt puissant l'anime. Cet intérêt le doue alors d'une force d'attention, sans laquelle on peut, comme je l'ai déjà dit, être savant, et jamais homme d'esprit. C'est la méditation qui seule peut nous révéler ces vérités premières, générales, les clefs et les principes des sciences. C'est à la découverte de ces vérités qu'on devra toujours le titre de grand philosophe ; parce qu'en tout genre de science, ce sera toujours la généralité des principes, l'étendue de leur application, et enfin la grandeur des ensembles, qui constitueront le génie philosophique.

(2) Quelques-uns, comme je l'ai déjà dit, attribuent au physique différent des latitudes, la différence des esprits. Mais pour prouver ce fait, il faudroit, d'après la définition donnée de l'esprit, pouvoir nommer un pays où les hommes n'apperçussent ni la différence, ni la ressemblance, ni la convenance, ni la disconvenance des objets entr'eux et avec nous. Or, ce climat est encore à découvrir.

en puissance, c'est-à-dire, en aptitude à en avoir (1).

Je n'insisterai pas davantage sur cette question; je me contenterai de rappeler à ce sujet une observation que j'ai déjà faite dans le livre de l'*Esprit*. Elle est vraie.

Qu'on présente, dis-je, à divers hommes une question simple, claire, et sur la vérité de laquelle ils soient indifférens, tous porteront le même juge-

(1) C'est parce que l'esprit est rare, qu'on le prend pour un don particulier de la nature. Un alchymiste, un joueur de gobelets, étoient des hommes rares dans les siècles d'ignorance. Aussi les prenoit-on pour des sorciers ou des êtres surnaturels. Ce n'est cependant pas qu'il soit très-difficile d'éblouir et de duper des sots par des prestiges ou des tours d'adresse. L'étonnant en ce genre, c'est que des hommes puissent s'occuper sérieusement de tours et d'arts aussi futiles. Or, il en est de même de l'esprit. Si l'aptitude à en avoir est commune, rien de si rare que le desir vif et constant d'en acquérir. Il est, dit-on, peu d'hommes de génie : pourquoi ? c'est qu'il est peu de gouvernemens qui proportionnent la récompense à la peine que suppose l'acquisition des grands talens.

En comparant les alchymistes, les joueurs de gobelets aux gens d'esprit, mon but n'est pas d'avilir les derniers par une comparaison humiliante; je veux simplement montrer, dans la rareté même de l'esprit, la cause qui le fait, depuis si long-temps, regarder comme un don de la nature : je veux détruire le merveilleux, et non le mérite de l'esprit. On lui doit la perfection de la médecine, de la chirurgie, de tous les arts et de toutes les sciences utiles. Rien, par conséquent, sur la terre de plus respectable que l'esprit. Aussi n'est-il point de nation vraiment éclairée sur ses intérêts, qui n'ait pour l'esprit une estime proportionnée à l'utilité de l'art ou de la science qu'il perfectionne.

ment (1), parce que tous appercevront les mêmes rapports entre les mêmes objets. Tous sont donc nés avec l'esprit juste. Or, il en est du mot *esprit juste*, comme de celui d'*humanité éclairée.* Cette espèce d'humanité condamne-t-elle un assassin au supplice? elle ne s'occupe, en cet instant, que du salut d'une infinité de citoyens honnêtes. L'idée de justice, et par conséquent de presque toutes les vertus, se trouve donc comprise dans la signification étendue du mot *humanité.* Il en est de même du mot *esprit juste.* Cette expression, prise dans sa signification étendue, renferme pareillement toutes les différentes sortes d'esprit. Ce qu'au moins l'on peut assurer, c'est qu'en nous, si tout est sensation et comparaison entre nos sensations, il n'est d'autre sorte d'esprit que celui qui compare, et compare juste.

La conclusion générale de ce que j'ai dit sur

(1) Les hommes sont-ils d'avis différent sur la même question? cette différence est toujours l'effet, ou de ce qu'ils ne s'entendent pas, ou de ce qu'ils n'ont pas les mêmes objets présens à leurs yeux et à leur souvenir, ou enfin de ce qu'indifférens à la question même, ils mettent peu d'intérêt à son examen et peu d'importance à leur jugement.

Or, supposons que, forcés à l'attention par un intérêt puissant et commun, les hommes s'entendissent, qu'ils eussent d'ailleurs les mêmes objets présens à leurs yeux ou à leur mémoire; je dis qu'appercevant les mêmes rapports entre les objets, ils en porteroient le même jugement. D'où je conclus que tous ont du moins également d'esprit en puissance, c'est-à-dire, une égale aptitude à en avoir.

l'égale aptitude qu'ont à l'esprit les hommes communément bien organisés, c'est qu'une fois convenu,

Que, dans les hommes, tout est sentir;

Qu'ils ne sentent et n'acquièrent d'idées que par les cinq sens;

Que la finesse, plus ou moins grande des cinq sens, en changeant la nuance de leurs sensations, ne change point le rapport des objets entre eux :

Il est évident, puisque l'esprit consiste dans la connoissance de ces mêmes rapports, que la plus ou moins grande supériorité de l'esprit est indépendante de la perfection plus ou moins grande de l'organisation. Aussi les femmes, dont le sens du toucher est plus délicat que celui des hommes, ne leur seront-elles point supérieures en lumières. Il est, je crois, difficile de se refuser à cette conclusion.

Mais, dira-t-on, si l'on regarde ce témoignage universel rendu à la vérité des propositions géométriques, comme une preuve démonstrative que tous les hommes, communément bien organisés, apperçoivent les mêmes rapports entre les objets : pourquoi ne pas regarder pareillement la différence d'opinions en matière de Morale, Politique, et Métaphysique, comme la preuve qu'au moins, dans ces dernières sciences, les hommes n'apperçoivent plus les mêmes rapports entre les mêmes objets?

CHAPITRE XVI.

Cause de la différence d'opinions en Morale, Politique, et Métaphysique.

LA marche de l'esprit humain est toujours la même. L'application de l'esprit, à tel ou tel genre d'étude, ne change point cette marche. Les hommes apperçoivent-ils, dans certaine science, les mêmes rapports entre les objets qu'ils comparent, ils doivent nécessairement appercevoir ces mêmes rapports dans toutes. Cependant l'observation ne s'accorde point avec le raisonnement. Mais cette contradiction n'est qu'apparente. La vraie cause en est facile à découvrir. En la cherchant, on voit, par exemple, que si tous les hommes conviennent de la vérité des démonstrations géométriques,

C'est qu'ils sont indifférens à la vérité ou à la fausseté de ces démonstrations;

C'est qu'ils attachent, non seulement des idées nettes, mais encore les mêmes idées aux mots employés dans cette science;

C'est qu'enfin ils se font la même image du cercle, du carré, du triangle, &c.

Au contraire, en Morale, Politique, et Métaphysique, si les opinions des hommes sont très-différentes,

C'est qu'en ce genre ils n'ont pas toujours intérêt

de voir les choses telles qu'elles sont réellement;

C'est qu'ils n'ont souvent que des idées obscures et confuses des questions qu'ils traitent;

C'est qu'ils pensent plus souvent d'après les autres que d'après eux;

C'est qu'enfin ils n'attachent point les mêmes idées aux mêmes mots.

Je choisis pour exemple ceux de *bon*, *intérêt*, et *vertu*.

BON.

Prend-on ce mot dans toute l'étendue de sa signification? Pour s'assurer si les hommes peuvent s'en former la même idée, sachons la manière dont l'enfant l'acquiert.

Pour fixer son attention sur ce mot, on le prononce en lui montrant quelque sucrerie, ou ce qu'on appelle des *bonbons*. Ce mot, pris dans sa signification la plus simple, n'est d'abord appliqué qu'à ce qui flatte le goût de l'enfant, et excite une sensation agréable dans son palais.

Veut-on ensuite donner à ce mot une idée un peu plus étendue? on l'applique indifféremment à tout ce qui plaît à cet enfant, c'est-à-dire, à l'animal, à l'homme, au camarade avec lequel il joue et s'amuse. En général, tant qu'on n'attache cette expression qu'à des objets physiques, tels sont, par exemple, une étoffe, un outil, une denrée, les hommes s'en forment à peu près la même idée: et

cette expression rappelle du moins confusément à leur mémoire l'idée de tout ce qui peut être immédiatement bon (1) pour eux.

Prend-on enfin ce mot dans une signification encore plus étendue ? l'applique-t-on à la morale et aux actions humaines ? on sent qu'alors cette expression doit nécessairement renfermer l'idée de quelque utilité publique, et que pour convenir, en ce genre, de ce qui est bon, il faut être précédemment convenu de ce qui est utile. Or, la plupart des hommes ignorent même que l'avantage général soit la mesure de la bonté des actions humaines.

Faute d'une éducation saine, les hommes n'ont de la bonté morale que des idées obscures. Ce mot *bonté*, arbitrairement employé par eux, ne rappelle à leur souvenir que les diverses applications qu'ils en ont entendu faire (2) : applica-

---

(1) C'est de cet adjectif *bon*, qu'on a fait le substantif *bonté*, pris, par tant de gens, pour un être réel, ou du moins pour une qualité inhérente à certains objets. Devroit-on encore ignorer que dans la nature, il n'est point d'être nommé *bonté* ; que cette bonté n'est qu'un nom donné par les hommes à ce que chacun d'eux regarde comme bon pour lui ; et qu'enfin ce mot *bonté*, comme celui de *grandeur*, est une de ces expressions vagues, vuides de sens, et qui ne présentent d'idée distincte qu'au moment où, malgré soi, et sans s'en appercevoir, on en fait l'application à quelqu'objet particulier ?

(2) Ce que je dis de la bonté peut également s'appliquer à la beauté. L'idée différente qu'on s'en forme, dépend presque toujours de l'explication qu'on entend faire de ce mot dans son enfance. M'a-t-on toujours vanté la figure de telle femme en

tions toujours différentes et contradictoires, selon la diversité, et des intérêts, et des positions de ceux avec lesquels ils vivent. Pour convenir universellement de la signification du mot *bon* appliqué à la morale, il faudroit qu'un excellent dictionnaire en eût déterminé le sens précis. Jusqu'à la rédaction de cet ouvrage, toute dispute sur ce sujet est interminable. Il en est de même du mot *intérêt*.

INTÉRÊT.

Parmi les hommes peu sont honnêtes, et le mot *intérêt* doit en conséquence réveiller, dans la plupart d'entre eux, l'idée d'un intérêt pécuniaire, ou d'un objet aussi vil et aussi méprisable. Une ame noble et élevée en a-t-elle la même idée? Non : ce mot lui rappelle uniquement le sentiment de l'amour de soi. Le vertueux n'apperçoit dans l'*intérêt* que le ressort puissant et général, qui, moteur de tous les hommes, les porte tantôt au vice, tantôt à la vertu. Mais les jésuites attachoient-ils à ce mot une idée aussi étendue, lorsqu'ils combattoient mon opinion? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est qu'alors banquiers, commerçans,

particulier? cette figure se grave dans ma mémoire comme modèle de beauté; et je ne jugerai plus de celle des autres femmes, que sur la ressemblance plus ou moins grande qu'elles ont avec ce modèle. Delà, la diversité de nos goûts et la raison pour laquelle l'un préfère la femme svelte à la femme grasse, pour laquelle un autre a plus de desir.

banqueroutiers, ils devoient avoir perdu de vue toute idée d'intérêt noble : c'est que ce mot ne devoit réveiller en eux que l'idée d'intrigue et d'intérêt pécuniaire.

Or, un si vil intérêt leur ordonnoit de poursuivre un homme persécuté : peut-être en adoptoient-ils en secret les opinions. La preuve, c'est un ballet donné à Rouen, en 1750, dont l'objet étoit de montrer que *le plaisir forme la jeunesse aux vraies vertus*, c'est-à-dire, *première entrée, aux vertus civiles; seconde entrée, aux vertus guerrières; troisième entrée, aux vertus propres à la religion.* Ils avoient, dans ce ballet, prouvé cette vérité par des danses. La religion personnifiée y avoit un pas de deux avec le plaisir : et pour rendre le plaisir plus piquant, disoient alors les jansénistes, les jésuites l'ont mis en culotte (1).

---

(1) Il faut rendre justice aux jésuites, cette accusation est fausse. Ils étoient rarement libertins. Le jésuite, contenu par sa règle, indifférent au plaisir, étoit tout entier à l'ambition. Ce qu'il desiroit, c'étoit de s'asservir par la force ou la séduction, les riches et les puissans de la terre. Né pour leur commander, les grands étoient, à ses yeux, des pantins qu'il faisoit mouvoir par les fils de la direction et de la confession. Son mépris intérieur pour eux se cachoit sous les apparences du respect. Les grands s'en contentoient, et étoient, sans s'en appercevoir, réduits par lui à l'état de marionnettes. Ce que le jésuite ne put opérer par la séduction, il l'exécuta par la force. Qu'on ouvre les annales de l'histoire, on y verra ces mêmes jésuites allumer les flambeaux de la sédition à la Chine, au Japon, en Ethiopie, et dans tous les pays où ils prêchoient

Or, si le plaisir, selon eux, peut tout sur l'homme, que ne peut sur lui l'intérêt! Tout intérêt ne se réduit-il pas en nous à la recherche du plaisir (1)?

Plaisirs et douleurs sont les moteurs de l'univers. Dieu les a déclarés tels à la terre, en créant le paradis pour les vertus, et l'enfer pour les crimes.

---

l'évangile de paix. On apprendra qu'en Angleterre ils chargèrent la mine destinée à faire sauter le parlement; qu'en Hollande, ils firent assassiner le prince d'Orange; en France, Henri IV; qu'à Genève ils donnèrent le signal de l'escalade; que leur main, souvent armée du stylet, a rarement cueilli les plaisirs, et qu'enfin leurs péchés ne sont pas des foiblesses, mais des forfaits.

(1) Pourquoi donc les jésuites s'élevèrent-ils alors avec tant de fureur contre moi? pourquoi alloient-ils dans toutes les grandes maisons déclamer contre l'*Esprit*, en défendre la lecture, et répéter sans cesse, comme le père Canaye au maréchal d'Hocquincourt, *point d'esprit, messeigneurs, point d'esprit*? c'est qu'uniquement jaloux de commander, le jésuite desira toujours l'aveuglement des peuples. En effet, les hommes sont-ils éclairés sur le principe qui les meut; savent-ils que, toujours dirigés dans leur conduite par un intérêt vil ou noble, ils obéissent toujours à cet intérêt; que c'est à leurs loix, et non à leurs dogmes qu'ils doivent leur génie et leur vertu; qu'avec la forme du gouvernement de Rome et de Sparte, l'on créeroit encore des Romains et des Spartiates; et qu'enfin, par une sage distribution des peines et des récompenses, de la gloire et de l'infamie, l'on peut toujours lier l'intérêt particulier à l'intérêt public, et nécessiter les citoyens à la vertu? Alors quel moyen de cacher aux peuples l'inutilité et même le danger du sacerdoce? ignoreroient-ils long-tems que la chose vraiment importante à leur bonheur, n'est point la création des prêtres, mais des loix sages et des magistrats instruits. Plus les jésuites ont été frappés de la vérité de ce principe, plus ils ont craint pour leur autorité, plus ils ont été soigneux d'obscurcir l'évidence d'un tel principe.

L'Eglise catholique elle-même en est convenue, lorsque dans la dispute de Bossuet et Fénélon, elle décida qu'on n'aimoit point Dieu (1) pour lui-même, c'est-à-dire, indépendamment des peines et des récompenses dont il est le dispensateur. L'on a donc toujours été convaincu que l'homme, mu par le sentiment de l'amour de soi, n'obéit jamais qu'à la loi de son intérêt (2).

Que prouve sur ce sujet la diversité d'opinions? Rien, sinon qu'on ne s'entend point. L'on ne s'entend guère mieux lorsqu'on parle de vertu.

VERTU.

Ce mot rappelle souvent des idées très-diffé-

(1) Cette décision de l'église fait sentir le ridicule d'une critique qui m'a été faite. Comment, disoit-on, ai-je pu soutenir que l'amitié étoit fondée sur un besoin et un intérêt réciproque? Mais si l'église et les jésuites eux-mêmes conviennent que Dieu, quelque bon et puissant qu'il soit, n'est point aimé pour lui-même, ce n'est donc point sans cause que j'aime mon ami. Or, de quelle nature peut être cette cause? ce n'est pas de l'espèce de celles qui produisent la haine, c'est-à-dire, un sentiment de mal-aise et de douleur: c'est, au contraire, de l'espèce de celles qui produisent l'amour, c'est-à-dire, un sentiment de plaisir. Les critiques qui m'ont été faites à ce sujet, sont si absurdes, que ce n'est pas sans honte que j'y réponds.

(2) Le guerrier veut-il s'avancer? il desire la guerre. Mais qu'est-ce que le souhait de la guerre dans l'officier subalterne? c'est le souhait d'une augmentation de six ou sept cent francs d'appointemens, le souhait de la dévastation des empires, de la mort des amis, des connoissances avec lesquelles il vit, et qui lui sont supérieurs en grade.

rentes, selon l'état et la position où l'on se trouve; la société où l'on vit, le pays et le siècle où l'on naît. Que, dans la coutume de Normandie, un cadet profitât, comme Jacob, de la faim ou de la soif de son frère pour lui ravir son droit d'aînesse, ce seroit un fripon, déclaré tel dans tous les tribunaux. Qu'un homme, à l'exemple de David, fît périr le mari de sa maîtresse, on ne le citeroit point au nombre des vertueux, mais des scélérats. On auroit beau dire qu'il a fait une bonne fin : les assassins en font quelquefois une pareille, et ne sont point donnés pour des modèles de vertu.

Jusqu'à ce qu'on ait attaché des idées nettes à ce mot, on dira donc toujours de la vertu ce que les Pirroniens disoient de la vérité : *Elle est comme l'Orient, différente selon le point de vue d'où l'on la considère.*

Dans les premiers siècles de l'Eglise, les chrétiens étoient en horreur aux nations; ils craignoient de n'être point tolérés : que prêchoient-ils alors ? L'indulgence et l'amour du prochain. Le mot *vertu* rappeloit alors à leur mémoire l'idée d'humanité et de douceur. La conduite de leur maître les confirmoit dans cette idée. Jésus, doux avec les Esséniens, les juifs, et les païens, ne portoit point de haîne aux Romains. Il pardonnoit aux juifs leurs injures, à Pilate ses injustices : il recommandoit par-tout la charité. En est-il de même aujourd'hui ?

Non : la haîne du prochain, la barbarie, sous les noms de *zèle* et de *police*, sont en France, en Espagne, et en Portugal, maintenant comprises dans l'idée de vertu.

L'Eglise naissante, quelle que fût la religion d'un homme, honoroit en lui la probité, et s'occupoit peu de sa croyance. « Celui-là, dit Saint-» Justin, est chrétien qui est vertueux, fût-il » d'ailleurs athée ». *Et quicumque secundùm rationem et verbum vixère, christiani sunt quamvis athei.*

Jésus préféroit (1), dans ses paraboles, l'incrédule Samaritain au dévot Pharisien. Saint-Paul n'étoit guère plus difficile que Jesus et Saint Justin. Cornélius, chap. X, v. 2 des Actes des Apôtres, est cité comme un homme religieux, parce qu'il étoit honnête (2); néanmoins il n'étoit pas encore

(1) Jésus se déclare par-tout ennemi des prêtres juifs. Il leur reproche par-tout leur avarice et leur cruauté. Jésus fut puni de sa véracité. O prêtres catholiques, vous êtes-vous montrés moins barbares que les prêtres juifs? et le sincère adorateur de Jésus vous doit-il moins de haîne?

(2) La primitive église ne chicanoit pas les gens sur leur croyance. Synésius en est un exemple. Il vivoit dans le cinquième siècle. Il étoit philosophe platonicien. Théophile, alors évêque d'Alexandrie, voulant se faire honneur de cette conversion, pria Synésius de se laisser baptiser. Ce philosophe y consentit, à condition qu'il conserveroit ses opinions. Peu de tems après, les habitans de Ptolémaïde demandent Synésius pour leur évêque. Synésius refuse l'épiscopat; et tels sont les motifs que, dans sa cent cinquième lettre, il donne à son frère de son refus : « Plus » je m'examine, dit-il, moins je me sens propre à l'épiscopat;

chrétien. Il est dit pareillement d'une certaine Lidie, chap. XVI, v. 14 des mêmes Actes, qu'elle servoit Dieu : elle n'avoit cependant pas encore entendu Saint Paul, et ne s'étoit point convertie.

Du tems de Jésus, l'ambition et la vanité n'étoient point comptées parmi les vertus. Le royaume de Dieu n'étoit pas de ce monde. Jésus n'avoit

---

» j'ai, jusqu'ici, partagé ma vie entre l'étude de la philosophie » et l'amusement. Au sortir de mon cabinet, je me livre au » plaisir. Or, il ne faut pas, dit-on, qu'un évêque se réjouisse ; » c'est un homme divin. Je suis d'ailleurs incapable de toute » application aux affaires civiles et domestiques. J'ai une femme » que j'aime : il me seroit également impossible de la quitter » ou de ne la voir qu'en secret. Théophile en est instruit : mais » ce n'est pas tout. L'esprit n'abandonne pas les vérités qu'il s'est » démontrées. Or, les dogmes de la philosophie sont contra- » dictoires à ceux qu'un évêque doit enseigner. Comment prê- » cher la création de l'ame après le corps, la fin du monde, » la résurrection, et enfin tout ce que je ne crois pas ? Je ne » puis me résoudre à la fausseté. Un philosophe, dira-t-on, » peut se prêter à la foiblesse du vulgaire, lui cacher des véri- » tés qu'il ne peut pas porter. Oui : mais il faut alors que la » dissimulation soit absolument nécessaire. Je serai évêque, si » je puis conserver mes opinions, en parler avec mes amis, et » si, pour entretenir le peuple dans l'erreur, l'on ne me force » point à lui débiter des fables : mais s'il faut qu'un évêque » prêche contre ce qu'il pense, et pense comme le peuple, je » refuserai l'épiscopat. Je ne sais s'il est des vérités qu'on doive » cacher au vulgaire : mais je sais qu'un évêque ne doit pas » prêcher le contraire de ce qu'il croit. Il faut respecter la vé- » rité comme Dieu, et je proteste devant Dieu que je ne tra- » hirai jamais mes sentimens dans mes prédications ». Synésius, malgré sa répugnance, fut ordonné évêque, et tint parole. Les hymnes qu'il composa, ne sont que l'exposition des systêmes de Pythagore, de Platon et des Stoïciens, ajustés aux dogmes et au culte des chrétiens.

désiré ni richesses, ni titres, ni crédit en Judée. Il ordonnoit à ses disciples d'abandonner leurs biens pour le suivre. Quelles idées a-t-on maintenant de la vertu ? Point de prélat catholique qui ne brigue des titres, des honneurs; point d'ordre religieux qui ne s'intrigue dans les cours, qui ne fasse le commerce, qui ne s'enrichisse par la banque. Jésus et ses apôtres n'avoient pas cette idée de l'honnêteté.

Du tems de ces derniers, la persécution ne portoit point encore le nom de *charité*. Les apôtres n'excitoient point Tibère à emprisonner le gentil ou l'incrédule. Celui qui, dans ce siècle, eût voulu s'asservir les opinions d'autrui, régner par la terreur, élever le tribunal de l'inquisition, brûler ses semblables, et s'en approprier les richesses, eût été déclaré infame. L'on n'eût point lu sans horreur les sentences dictées par l'orgueil, l'avarice, et la cruauté sacerdotale. Aujourd'hui l'orgueil, l'avarice, et la cruauté sont, dans les pays d'inquisition, mis au rang des vertus.

Jésus haïssoit le mensonge. Il n'eût donc point, comme l'Eglise, obligé Galilée de venir, la torche au poing, rétracter aux autels du Dieu de vérité celles qu'il avoit découvertes. L'Église n'est plus ennemie du mensonge: elle canonise les fraudes pieuses (1).

(1) La pieuse calomnie est encore une vertu de nouvelle création. Rousseau et moi en avons été les victimes. Que de fau

Jésus, fils de Dieu, étoit humble (1), et son orgueilleux vicaire prétend commander aux Souverains, légitimer à son gré le crime, rendre les assassinats méritoires. Il a béatifié Clément. Sa vertu n'est donc pas celle de Jésus.

L'amitié, honorée comme vertu chez les Scythes, n'est plus regardée comme telle dans les monastères. La règle l'y rend même criminelle (2). Le vieillard, malade et languissant dans sa cellule, y est délaissé par l'amitié et l'humanité. Eût-on fait aux moines un précepte de la haîne mu-

passages de nos ouvrages cités dans les mandemens de saints évêques ! il est donc maintenant de saints calomniateurs.

(1) Le clergé, qui se dit humble, ressemble à Diogène dont on voyoit l'orgueil à travers les trous de son manteau.

(2) Qu'on lise, à ce sujet, les derniers chapitres de la règle de S. Benoît, l'on y verra que si les moines sont impitoyables et méchans, c'est qu'ils doivent l'être.

En général, des hommes assurés de leur subsistance et sans inquiétude à cet égard, sont durs : ils ne plaignent point dans les autres des maux qu'ils ne peuvent éprouver. D'ailleurs, le bonheur ou le malheur des moines retirés dans un cloître, est entièrement indépendant de celui de leurs parens et de leurs concitoyens. Les moines doivent donc voir l'homme des villes avec l'indifférence d'un voyageur pour l'animal qu'il rencontre dans les forêts. Ce sont les loix monastiques qui condamnent les religieux à l'inhumanité. En effet, qui produit dans les hommes le sentiment de la bienveillance ? le secours éloigné ou prochain qu'ils peuvent se prêter les uns aux autres. C'est ce principe qui rassembla les hommes en société. Les loix isolent-elles mon intérêt de l'intérêt public ? dès-lors je deviens méchant. De-là la dureté des gouvernemens arbitraires, et la raison pour laquelle les moines et les despotes ont, en général, toujours été les plus inhumains des hommes.

tuelle, il ne seroit pas plus fidèlement observé dans le cloître.

Jésus vouloit qu'on rendît à César ce qui appartient à César; il défendoit de s'emparer, par ruse ou par force, du bien d'autrui. Mais le mot de *vertu*, qui rappeloit alors à la mémoire l'idée de justice, ne la rappeloit plus du tems de Saint-Bernard, lorsqu'à la tête des croisés, il ordonnoit aux nations de déserter l'Europe pour ravager l'Asie, pour détrôner les Sultans, et briser des couronnes sur lesquelles ces nations n'avoient aucun droit.

Lorsque, pour enrichir son ordre, ce Saint promettoit cent arpens dans le ciel à qui lui en donneroit dix sur la terre; lorsque, par cette promesse ridicule et frauduleuse, il s'approprioit le patrimoine d'un grand nombre d'héritiers légitimes, il falloit que l'idée de vol et d'injustice fût alors comprise dans la notion de vertu (1).

Quelle autre idée pouvoient s'en former les Es-

(1) L'on croyoit autrefois que Dieu, selon les tems divers, pouvoit avoir des idées différentes de la vertu; et l'Eglise s'en est clairement expliquée dans le concile de Bâle, tenu à l'occasion des Hussites. Ceux-ci ayant protesté n'admettre d'autre doctrine que celle contenue dans les écritures, les Pères de ce concile leur répondirent par la bouche du cardinal de Casan: « Que les écritures n'étoient point absolument nécessaires pour la » conservation de l'Eglise, mais seulement pour la mieux con- » server : qu'il falloit toujours interpréter l'écriture, selon le » courant de l'Eglise actuelle, qui, changeant de sentiment, » nous oblige de croire que Dieu en change aussi ».

pagnols, lorsque l'Eglise leur permettoit d'attaquer Montézuma et les Incas, de les dépouiller de leurs richesses, et de s'asseoir sur les trônes du Mexique et du Pérou? Les moines, maîtres alors de l'Espagne, eussent pu la forcer de restituer aux Mexiquains et aux Péruviens (1) leur or, leur liberté, leur pays, et leur prince: ils pouvoient du moins hautement condamner la conduite des Espagnols. Que firent alors les théologiens? Ils se turent. Ont-ils, en d'autres tems, montré plus de justice? Non. Le P. Hennepin, récollet, répète sans cesse qu'il n'est qu'un seul moyen de convertir les sauvages, c'est de les réduire à l'esclavage (2). Un moyen aussi injuste, aussi barbare se fût-il présenté au récollet Hennepin, si les théologiens actuels avoient de la vertu les mêmes idées que Jésus? Saint-Paul dit expressément que la persuasion est la seule arme que l'on puisse employer à la conversion des gentils. Quel homme recourroit à la violence pour prouver les vérités géométriques? Quel homme ne sait pas que la vertu se recommande d'elle-même? Quel est donc le cas où l'on peut faire usage des prisons, des tortures, et des bûchers, lorsqu'on prêche le crime, l'erreur, et l'absurdité?

---

(1) On vante beaucoup les restitutions que fait faire la religion. J'ai vu quelquefois restituer le cuivre, et jamais l'or. Les moines n'ont point encore restitué d'héritage, ni les princes catholiques les royaumes envahis en Amérique.

(2) Voyez *Description des mœurs des sauvages de la Louysiane*, page 105.

C'est le fer en main que Mahomet prouvoit la vérité de ses dogmes. Une religion, disoient alors les chrétiens, qui permet à l'homme de forcer la croyance de l'homme, est une religion fausse. Ils condamnoient Mahomet dans leurs discours, et le justifioient par leur conduite. Ce qu'ils appeloient vice en lui, ils l'appeloient vertu en eux. Croiroit-on que le Musulman, si dur dans ses principes, fût, dans ses mœurs, plus doux que le catholique? Faut-il que le Turc soit tolérant envers le chrétien (1), l'incrédule, le juif, le gentil, et que le moine, à qui sa religion fait un devoir de l'humanité, brûle, en Espagne, ses semblables, et précipite en France dans les cachots le janséniste et le déiste?

Le chrétien commettroit-il autant d'abominations, s'il avoit de la vertu les mêmes idées que le fils de Dieu, et si le prêtre, docile aux seuls conseils de son ambition, n'étoit sourd à ceux de l'Evangile? Si l'on attachoit une idée nette, précise, et invariable au mot *vertu* (2), les hommes n'en

---

(1) C'est une justice de s'armer d'intolérance contre l'intolérant, comme un devoir au prince d'opposer une armée à une armée ennemie.

(2) En ouvrant l'Encyclopédie, art. *Vertu*, quelle surprise d'y trouver, non une définition de la vertu, mais une déclamation sur ce sujet. *O homme!* s'écrie le compositeur de cet art., *veux-tu savoir ce que c'est que vertu? rentre en toi-même. Sa définition est au fond de ton cœur.* Mais pourquoi ne seroit-elle pas également au fond du cœur de l'auteur, et supposé qu'elle y fût, pourquoi ne l'eût-il pas donnée? peu d'hom-

auroient pas toujours des idées si différentes et si disparates.

---

mes, je l'avoue, ont une si bonne opinion de leurs lecteurs, et si peu d'eux-mêmes. Si cet écrivain eût plus long-tems médité le mot *vertu*, il eût senti qu'elle consiste dans la connoissance de ce que les hommes se doivent les uns aux autres, et qu'elle suppose par conséquent la formation des sociétés. Avant cette formation, quel bien ou quel mal faire à une société non encore existante? l'homme des forêts, l'homme nu et sans langage, peut bien acquérir une idée claire et nette de la force ou de la foiblesse, mais non de la justice et de l'équité.

Né dans une isle déserte, abandonné à moi-même, j'y vis sans vice et sans vertu. Je n'y puis manifester, ni l'un, ni l'autre. Que faut-il donc entendre par ces mots *vertueuses* et *vicieuses?* les actions utiles ou nuisibles à la société. Cette idée simple et claire est, à mon sens, préférable à toute déclamation obscure et ampoulée sur la vertu.

Un prédicateur qui ne définit rien dans ses sermons sur la vertu; un moraliste qui soutient tous les hommes bons et ne croit pas aux injustes, est quelquefois un sot, mais plus souvent un fripon qui veut être cru honnête, simplement parce qu'il est homme.

Pour oser donner le portrait fidèle de l'humanité, peut-être faut-il être vertueux, et jusqu'à un certain point irréprochable. Ce que je sais, c'est que les plus honnêtes ne sont pas ceux qui reconnoissent dans l'homme le plus de vertu. Si je voulois m'assurer de la mienne, je me supposerois citoyen de Rome ou de la Grèce, et me demanderois si dans la position d'un Codrus, d'un Regulus, d'un Brutus et d'un Léonidas, j'eusse fait les mêmes actions. La moindre hésitation à cet égard, m'apprendroit que je suis foiblement vertueux. En tous les genres, les forts sont rares et les tièdes communs.

CHAPITRE XVII.

La vertu ne rappelle au clergé que l'idée de sa propre utilité.

Si presque tous les corps religieux, dit l'illustre et malheureux procureur général du parlement de Bretagne (de la Chalotais), sont, par leur institution, animés d'un intérêt contraire au bien public, comment se formeroient-ils des idées saines de la vertu? Parmi les prélats, il est peu de Fénélon (1): peu d'entre eux ont ses vertus, son humanité, et son désintéressement. Parmi les moines, on compte peut-être beaucoup de saints, mais peu d'honnêtes gens. Tout corps religieux est avide de richesses et de pouvoir: nulle borne à son ambition (2). Cent bulles ridicules rendues

(1) L'humanité de Fénélon est célèbre. Un jour qu'un curé se vantoit devant lui d'avoir, les dimanches, proscrit les danses de son village: M. le curé, dit l'archevêque, soyons moins sévères pour les autres; abstenons-nous de danser; mais que les paysans dansent. Pourquoi ne leur pas laisser quelques instans oublier leur malheur? Fénélon vrai et toujours vertueux, vécut une partie de sa vie dans la disgrace. Bossuet, son rival en génie, étoit moins honnête: il fut toujours en crédit.

(2) L'humble clergé se déclare le premier corps de l'état: cependant (comme l'observe un homme de beaucoup d'esprit) il n'est que trois corps absolument essentiels à l'administration: le premier est le corps de la magistrature. Il est chargé de défendre ma propriété contre l'usurpation de mon voisin. Le se-

par les papes en faveur des jésuites, en sont la preuve. Mais si le jésuite est ambitieux, l'Eglise l'est-elle moins? Qu'on ouvre l'Histoire, c'est-à-dire, celle des erreurs et des disputes des Pères, des entreprises du clergé et des crimes des papes; par tout l'on voit la puissance spirituelle ennemie de la temporelle (1); oublier que son royaume

cond est le corps de l'armée, pareillement chargé de défendre ma propriété contre l'invasion de l'ennemi. Le troisième est le corps des citoyens, qui, nommés à la perception des impôts, doivent fournir à l'entretien des deux premiers. Que sert l'ordre du clergé, plus coûteux à l'état que les trois autres ensemble? à maintenir les mœurs. On a des mœurs en Pensilvanie, et point de clergé.

(1) L'église, en se déclarant seule juge de ce qui est péché ou non péché, crut à ce titre, pouvoir s'attribuer la souveraine puissance et la suprême juridiction. En effet, si nul n'a droit de punir une bonne action et d'en récompenser une mauvaise, le juge de leur bonté ou de leur méchanceté est le seul juge légitime d'une nation, les magistrats et les princes ne sont plus que les exécuteurs de ses sentences: leur fonction se réduit à celle de bourreau. Ce projet étoit grand; il étoit couvert du voile de la religion. Il n'alarma pas d'abord les magistrats. L'église soumise, en apparence, à leur autorité, attendoit, pour les en dépouiller, qu'universellement reconnue pour seule juge du mérite des actions humaines, cette reconnoissance légitimât ses prétentions. Quel pouvoir les rois eussent-ils opposé à celui de l'église? nul autre que la force des armées. Alors esclave de deux puissances dont les volontés et les loix eussent été souvent contradictoires, le peuple incertain eût attendu que la force décidât entr'elles à laquelle seroit due son obéissance.

Ce projet du clergé n'a point eu, j'en conviens, sa pleine exécution. Mais toujours est-il vrai, malgré la distinction insignifiante du temporel et du spirituel, qu'en tout état catholique, il est réellement deux royaumes et deux maîtres absolus de chaque citoyen.

n'est pas de ce monde ; tenter, par des efforts toujours nouveaux, de s'emparer des richeses et du pouvoir de la terre ; vouloir non seulement enlever à César ce qui est à César, mais vouloir frapper impunément César. S'il étoit possible que des catholiques superstitieux conservassent quelque idée du juste et de l'injuste, ces catholiques, révoltés à la lecture d'une pareille histoire, auroient le sacerdoce en horreur.

Un prince a-t-il promis telle année la suppression de tel impôt ? l'année révolue, manque-t-il hautement à sa parole ? Pourquoi l'Eglise ne lui reproche-t-elle pas publiquement la violation de cette parole ? C'est qu'indifférente au bonheur public, à la justice, à l'humanité, elle ne s'occupe uniquement que de son intérêt. Que le prince soit tyran, elle l'absout. Mais qu'il soit ce qu'elle appelle *hérétique*, elle l'anathématise, elle le dépose, elle l'assassine. Qu'est-ce cependant que le crime d'hérésie ? Ce mot *hérésie*, prononcé par un homme sage et sans passion, ne signifie autre chose qu'*opinion particulière*. Ce n'est point d'une telle Eglise qu'il faut attendre des idées nettes de l'équité. Le clergé n'accordera jamais le nom de *vertueuses* qu'aux actions tendantes à l'agrandissement de son pouvoir et de ses richesses. A quelle cause, si ce n'est à l'intérêt du prêtre, attribuer les décisions contradictoires (1) de la Sorbonne ? Sans cet in-

(1) Ce seroit un recueil piquant, que celui des condamnations

térêt eût elle soutenu dans un tems, et toléré dans tous la doctrine régicide des jésuites ? Se fût-elle caché l'odieux de cette doctrine ? Eût-elle attendu que le magistrat la lui indiquât !

Mais en recevant cette doctrine, ses docteurs ont montré plus de sottise que de méchanceté. Qu'ils soient sots, j'y consens : mais peut-on les supposer honnêtes, lorsqu'on considère la fureur avec laquelle ils se sont élevés contre les livres des philosophes, et le silence qu'ils ont gardé sur ceux des jésuites. En approuvant dans leur assemblée (1) la morale de ces religieux, ou les docteurs la jugeoient saine (2) sans l'avoir examinée ; (en ce cas, quelle opinion avoir de juges si étourdis ?) ou ils la jugeoient saine après l'avoir exa-

---

contradictoires portées par la Sorbonne, avant et depuis Descartes, contre presque tout ouvrage de génie.

(1) Il est, parmi les docteurs, des hommes éclairés et honnêtes ; mais ils se rendent rarement à de pareilles assemblées ; elles ne sont, dit Voltaire, communément composées que de cuistres de college.

(2) La morale des jésuites & celle de Jésus n'avoient rien de commun : l'une étoit destructive de l'autre. Ce fait est prouvé par les extraits qu'en ont donné les parlemens. Mais pourquoi le clergé a-t-il toujours répété qu'on avoit, du même coup, détruit les jésuites et la religion ? c'est que, dans la langue ecclésiastique, religion est synonyme de superstition. Or, la superstition ou la puissance papale a peut-être réellement souffert de la retraite de ces religieux. Qu'au reste, les jésuites ne se flattent point de leur rappel en France et en Espagne. On sait de quelles proscriptions leur retour y seroit suivi, à quel excès se porte la cruauté d'un jésuite offensé.

minée et reconnu telle ; (en ce cas, quelle opinion avoir de juges aussi ignorans ?) où ces docteurs enfin, après l'avoir examinée et l'avoir trouvé mauvaise, l'approuvoient par crainte (1), intérêt ou ambition : (en ce dernier cas, quelle opinion avoir de juges aussi fripons ?)

Dans un journal intitulé, *Chrétien* ou *Religion vengée*, si le théologien Gauchat, déclamateur gagé contre les philosophes et les écrivains les plus estimés de l'Europe, s'est toujours tu sur le compte des jésuites, c'est qu'il en attendoit protection et bénéfice.

L'intérêt dicta toujours les jugemens des théologiens : on le sait. Ce n'est donc plus aux sorbonistes à prétendre au titre de moralistes : ils en ignorent jusqu'aux principes. L'inscription de quelques cadrans solaires, *quod ignoro, doceo*, ce que j'enseigne je l'ignore, devroit être la devise de la Sorbonne. Prendroit-on pour ses guides, au ciel et à la vertu, les approbateurs de la morale

(1) La crainte qu'inspiroient les jésuites, sembloit les mettre au-dessus de toute attaque. Pour braver leur haîne et leurs intrigues, il falloit des Chauvelin, des ames nobles, des citoyens généreux et amis du bien public. Pour détruire un tel ordre, le courage seul eût-il suffi ? non : il falloit encore du génie : il falloit pouvoir montrer aux citoyens le poignard régicide enveloppé dans le voile du respect et du dévouement : faire reconnoître l'hypocrisie des jésuites, à travers le nuage d'encens qu'ils répandoient autour du trône et des autels ; il falloit enfin, pour enhardir la prudence timide des parlemens, leur faire nettement distinguer l'*extraordinaire* de l'*impossible*.

jésuitique? Que les docteurs exaltent encore l'excellence des vertus théologales; ces vertus sont locales: la vraie vertu est réputée telle dans tous les siècles et les pays (1). L'on ne doit le nom de vertueuses qu'aux actions utiles au public, et conformes à l'intérêt général. La Théologie a-t-elle toujours éloigné des peuples la connoissance de cette espèce de vertu? En a-t-elle toujours obscurci en eux les idées? C'est un effet de son intérêt: c'est conséquemment à cet intérêt que le prêtre a partout sollicité le privilège exclusif de l'instruction publique. Des comédiens françois élèvent un théâtre à Séville: le chapitre et le curé le font abattre; ici, leur dit un des chanoines, notre troupe n'en souffre point d'autre.

O homme! s'écrioit autrefois un Sage, qui saura jamais jusqu'où tu portes la folie et la sottise? Le théologien le sait, en rit, et en tire bon parti.

Sous le nom de religion, ce fut toujours l'accroissement de ses richesses (2) et de son auto-

(1) Il en est de l'esprit comme de la vertu. L'esprit appliqué aux vraies sciences de la géométrie, de la physique, &c. est esprit dans tous les pays. L'esprit appliqué aux fausses sciences de la magie, de la théologie, &c. est local. Le premier de ces esprits est à l'autre ce que la monnoie africaine, nommée la coquille *Coris*, est à la monnoie d'or et d'argent: l'une a cours chez quelques nations nègres, l'autre dans tout l'univers.

(2) Pourquoi tout moine qui défend, avec un emportement ridicule, les faux miracles de son fondateur, se moque-t-il de

rité,

rité que le théologien poursuivit. Qu'on ne s'étonne donc point si ces maximes changent selon sa position ; s'il n'a plus maintenant de la vertu les idées qu'il en avoit autrefois, et si la morale de Jésus n'est plus celle de ses ministres.

Ce n'est point uniquement la secte catholique, mais toutes les sectes et tous les peuples qui, faute d'idées nettes de la probité, en ont eu, selon les siècles et les pays divers, des notions très-différentes (1).

---

l'existence attestée des vampires ? c'est qu'il est sans intérêt pour la croire. Otez l'intérêt, reste la raison, et la raison n'est pas crédule.

(1) Sur quoi doit-on établir les principes d'une bonne morale ? sur un grand nombre de faits et d'observations. C'est donc à la formation trop prématurée de certains principes, qu'on doit peut-être attribuer leur obscurité et leur fausseté. En morale comme en toute autre science, avant d'édifier un système, que faire ? ramasser les matériaux nécessaires pour le construire. On ne peut plus maintenant ignorer qu'une morale expérimentale, et fondée sur l'étude de l'homme et des choses, ne l'emporte autant sur une morale spéculative et théologique, que la physique expérimentale sur une théorie vague et incertaine. C'est parce que la morale religieuse n'eut jamais l'expérience pour base, que l'empire théologique fut toujours réputé le royaume des ténèbres.

CHAPITRE XVIII.

Des idées différentes que les divers peuples se sont formées de la vertu.

En Orient, et sur-tout en Perse, le célibat est un crime. Rien, disent les Persans, de plus contraire aux vues de la Nature et du Créateur que le célibat (1). L'amour est un besoin physique, une sécrétion nécessaire. Doit-on, par le vœu d'une continence perpétuelle, s'opposer au vœu de la nature? Le Dieu qui créa en nous des organes, ne fit rien d'inutile : il voulut qu'on en fît usage.

Le sage législateur d'Athènes, Solon, faisoit peu de cas de la chasteté monacale (2). Si, dans ses loix, dit Plutarque, il défendit expressément aux esclaves de se parfumer et d'aimer les jeunes

(1) En Perse, au moment que les enfans atteignent l'âge de puberté, on leur donne une concubine.

(2) Les moines eux-mêmes n'ont pas toujours fait le même cas de la pudeur. Quelques-uns, sous le nom de mamillaires, ont cru qu'on pouvoit, sans péché, prendre la gorge d'une religieuse. Il n'est point d'acte d'impudicité dont la superstition n'ait pas fait quelque part un acte de vertu. Au Japon, les Bonzes peuvent aimer les hommes, et non les femmes. Dans certains cantons du Pérou, les actes de l'amour grec étoient des actes de piété; c'étoit un hommage aux Dieux, et qu'on leur rendoit publiquement dans leurs temples.

gens, ce n'est pas, ajoute cet historien, que, même dans l'amour grec, Solon apperçût rien de déshonnête. Mais ces fiers républicains, qui se livroient sans honte à toutes sortes d'amours, ne se fussent point abaissés au vil métier d'espion et de délateur, ils n'eussent point trahi l'intérêt de la patrie, ni attenté à la propriété des biens et de la liberté de leurs concitoyens. Un Grec ou un Romain n'eût point, sans rougir, reçu les fers de l'esclavage. Le vrai Romain ne supportoit pas même sans horreur la vue du despote d'Asie.

Du tems de Caton le censeur, Eumènes vint à Rome. A son arrivée, toute la jeunesse s'empresse autour de lui : le seul Caton l'évite (1). Pourquoi, lui demande-t-on, Caton fuit-il un souverain qui le recherche, un roi si bon, si ami des Romains? *Si bon qu'il vous plaira*, répond Caton, *tout prince despote est un mangeur de chair humaine* (2), *que tout vertueux doit fuir.*

---

(1) Madame Makaley, illustre auteur d'une histoire d'Angleterre, est le Caton de Londres. « Jamais, dit-elle, la vue » d'un despote ou d'un prince n'a souillé la pureté de mes re- » gards. »

(2) Une absurdité commune à tous les peuples, c'est d'attendre de leur despote, humanité, lumières. Vouloir former de bons écoliers, sans punir les paresseux et récompenser les diligens, c'est folie. Abolir la loi qui punit le vol et l'assassinat, et vouloir qu'on ne vole, ni n'assassine, c'est une volonté contradictoire. Vouloir qu'un prince s'occupe des affaires de l'état, et qu'il n'ait point intérêt de s'en occuper, c'est-à-dire, qu'il

En vain essayeroit on de nombrer les différentes idées qu'ont eues de la vertu les peuples (1) et les particuliers divers (2). Ce qu'on sait, c'est que le catholique, qui se sent plus de vénération pour le fondateur d'un ordre de fainéant, que pour un Minos, un Mercure, un Licurgue, &c., n'a sûrement pas d'idées justes de la vertu. Or, tant qu'on n'en attachera pas de nettes à ce mot, il faut, selon le hasard de son éducation, que tout homme s'en forme des idées différentes.

Une jeune fille est élevée par une mère stupide et dévote : cette fille n'entend appliquer ce mot *vertu* qu'à l'exactitude avec laquelle les religieuses

---

ne puisse être puni, s'il les néglige; vouloir enfin qu'un homme au-dessus de la loi, c'est-à-dire, un homme sans loi, soit toujours humain et vertueux, c'est vouloir un effet sans cause. Transporte-t-on des hommes liés et garottés dans la caverne de l'ogre, il les dévore. Le despote est l'ogre.

(1) Les Calmouks épousent tant de femmes qu'ils veulent; ils ont, en outre, autant de concubines qu'ils en peuvent nourrir. L'inceste chez eux n'est point un crime. Ils ne voient dans un homme et une femme qu'un mâle et une femelle. Un père épouse sa fille sans scrupule; aucune loi ne le lui défend.

(2) Chacun se dit, j'ai les plus saines idées de la vertu; qui ne pense pas comme moi, a tort. Chacun se moque de son voisin. Tout le monde se montre au doigt, et ne rit jamais de soi que sous le nom d'autrui. Le même inquisiteur qui condamnoit Galilée, méprisoit certainement la scélératesse et la stupidité des juges de Socrate; il ne pensoit pas qu'un jour il seroit comme eux le mépris de son siècle et de la postérité. La Sorbonne se croit-elle imbécille pour avoir condamné Rousseau, Marmontel, Moi, &c.? non: c'est l'étranger qui le croit pour elle.

se fessent, jeûnes, et récitent leur rosaire. Le mot *vertu* ne réveillera donc en elle que l'idée de discipline, de haire, et de patenôtres.

Une autre fille au contraire est-elle élevée par des parens instruits et patriotes ? n'ont-ils jamais cité devant elle, comme vertueuses, que les actions utiles à la patrie ? n'ont-ils loué que les Aries, les Porcies, &c. ? cette fille aura nécessairement de la vertu des idées différentes de la première. L'une admirera dans Arie, et la force de la vertu, et l'exemple de l'amour conjugal : l'autre ne verra, dans cette même Arie qu'une païenne, une femme mondaine, suicide, et damnée, qu'il faut fuir et détester.

Qu'on répète sur deux jeunes gens l'expérience faite sur deux filles ; que l'un d'eux, lecteur assidu de la vie des saints, et témoin, pour ainsi dire, des tourmens que leur fait éprouver le démon de la chair, les voie toujours se fouetter, se rouler dans les épines, se pétrir des femmes de neige, &c., il aura de la vertu des idées différentes de celui qui, livré à des études plus honnêtes et plus instructives, aura pris pour modèles les Socrate, les Scipion, les Aristide, les Timoléon, et, pour me rapprocher de mon siècle, les Miron, les Harlay, les Pibrac, les Barrillon (1). « Ce fu-

(1) Barillon fut exilé à Amboise ; et Richelieu, qui l'y relégua, fut le premier des ministres, dit le cardinal de Retz, qui

» rent ces magistrats respectables, ces illustres » victimes de leur amour pour la patrie, qui, » par leurs bonnes et sages maximes, dissipèrent » dit le cardinal de Retz, plus de factions que n'en » put allumer tout l'or de l'Espagne et de l'An- » gleterre ». Il est donc impossible que ce mot *vertu* ne réveille en nous des idées diverses (1),

osa punir, dans les magistrats, *la noble fermeté avec laquelle ils représentoient au Roi des vérités, pour la défense desquelles leur serment les obligeoit d'exposer leur vie.*

(1) S'il est vrai que la vertu soit utile aux états, il est donc utile d'en présenter des idées nettes, et de les graver, dès la plus tendre enfance, dans la mémoire des hommes. La définition que j'en ai donnée dans le livre de l'*Esprit*, discours 3, chap. 13, m'a paru la seule vraie. « La vertu, ai-je dit, n'est autre » chose que le desir du bonheur public. Le bien général est » l'objet de la vertu, et les actions qu'elle commande, sont » les moyens dont elle se sert pour remplir cet objet. L'idée » de la vertu, ai-je ajouté, peut donc être par-tout la même ».

Si, dans les siècles et les pays divers, les hommes ont paru s'en former des idées différentes; si des philosophes ont, en conséquence, cité l'idée de la vertu comme « arbitraire, c'est » qu'ils ont pris pour la vertu même les divers moyens dont elle » se sert pour remplir son objet, c'est-à-dire, les diverses ac- » tions qu'elle commande. Ces actions ont, sans contredit, été » quelquefois très-différentes, parce que l'intérêt des nations » change selon les siècles et leur position, et qu'enfin le bien » public peut, jusqu'à un certain point, s'opérer par des moyens » différens ».

L'entrée d'une marchandise étrangère aujourd'hui permise en Allemagne comme avantageuse à son commerce, & conforme au bien de l'état, peut être demain défendue. On peut demain en déclarer l'achat criminel, si, par quelques circonstances, cet achat devient préjudiciable à l'intérêt national. « Les mêmes » actions peuvent donc successivement devenir utiles et nuisibles » à un peuple, et mériter tour-à-tour le nom de vertueuses ou

selon qu'on lit Plutarque, ou la Légende dorée. Aussi, dit Hume, a-t-on, dans tous les siècles

» de vicieuses, sans que l'idée de la vertu change et cesse d'être » la même ».

Rien de plus d'accord avec la loi naturelle que cette idée. Imagineroit-on que des principes aussi sains, aussi conformes au bien général, eussent été condamnés? Imagineroit-on qu'on eût poursuivi un homme qui définissant la vraie probité, « l'habitude des actions utiles à la patrie, regarde comme vicieuse » toute action nuisible à la société »? n'étoit-il pas évident qu'un tel écrivain ne pouvoit avancer de maximes contraires au bien public, sans être en contradiction avec lui-même? Cependant tel fut le pouvoir de l'envie et de l'hypocrisie, que je fus persécuté par le même clergé, qui, sans réclamation, avoit souffert qu'on élevât au cardinalat l'audacieux Bellarmin, pour avoir soutenu *que si le Pape défendoit l'exercice de la vertu et commandoit le vice, l'église romaine, sous peine de péché, seroit obligée d'abandonner la vertu pour le vice, « nisi vellet contra conscientiam peccare »*. Le Pape, selon ce jésuite, avoit donc le droit de détruire la loi naturelle, d'étouffer dans l'homme toute idée du juste et de l'injuste, et de replonger enfin la morale dans le chaos d'où les philosophes ont tant de peine à la tirer. L'église devoit-elle approuver ces principes? pourquoi le Pape en permit-il la publication? c'est qu'ils flattoient son orgueil.

L'ambition papale, toujours avide de commander, n'est jamais scrupuleuse sur le choix des moyens. En quel pays la maxime la plus abominable, la plus contraire au bien public, n'est-elle pas tolérée du puissant auquel elle est favorable? en quel pays a-t-on constamment puni l'homme vil et bas qui répète sans cesse au prince: « Ton pouvoir sur tes sujets est sans » bornes; tu peux, à ton gré, les dépouiller de leurs biens, » les jeter dans les fers, et les livrer au plus cruel supplice »: c'est toujours impunément que le renard répète au lion:

« Vous leur fites, Seigneur,
» En les croquant, beaucoup d'honneur ».

Les seules phrases qu'on ne répète point, sans danger, sont

et les pays, élevé des autels à des hommes d'un caractère tout-à fait différent.

Chez les païens, c'étoit aux Hercule, aux Castors, aux Cérès, aux Bacchus, aux Romulus qu'on rendoit les honneurs divins : et chez les musulmans, comme chez les catholiques, c'est à d'obscurs dervis, à des moines vils, enfin à un Dominique, à un Antoine qu'on décerne ces mêmes honneurs.

C'étoit après avoir dompté les monstres et puni les tyrans; c'étoit par leur courage, leurs talens, leur bienfaisance, et leur humanité que les anciens héros s'ouvroient les portes de l'Olympe : c'est aujourd'hui par le jeûne, la discipline, la poltronnerie, l'aveugle soumission et la plus vile obéissance que le moine s'ouvre celles du ciel.

Cette révolution, dans les esprits, frappa sans doute Machiavel. Aussi, dit il, discours IV : « Toute » religion qui fait un devoir des souffrances et de » l'humilité, n'inspire aux citoyens qu'un courage » passif : elle énerve leur esprit, l'avilit, le pré» pare à l'esclavage ». L'effet sans doute eût suivi de près cette prédiction, si, comme l'observe Hume, les mœurs et les loix des sociétés ne modifioient le caractère et le génie des religions.

On a vu, dans ces deux chapitres, les idées peu nettes jusqu'à présent attachées aux mots

---

Princes, sont celles où l'on fixe les bornes que la justice, le bien public et la loi naturelle mettent à leur autorité.

bon, *intérêt*, *vertu*. J'ai fait sentir que ces mots, toujours arbitrairement employés, rappellent et doivent rappeler des idées différentes, selon la société dans laquelle on vit, et l'application qu'on en entend faire. Qui veut examiner une question de cette espèce, doit donc convenir d'abord de la signification des mots. Sans cette convention préliminaire, toute dispute de ce genre devient interminable. Aussi les hommes, sur presque toutes les questions morales, politiques, et métaphysiques, s'entendent ils d'autant moins, qu'ils en raisonnent plus.

Les mots une fois définis, une question est résolue presqu'aussi-tôt que proposée : preuve que tous les esprits sont justes, que tous apperçoivent les mêmes rapports entre les objets; preuve qu'en Morale, Politique, et Métaphysique (1), la diversité

(1) Par métaphysique, je n'entends pas ce jargon inintelligible qui, transmis des prêtres égyptiens à Pythagore, de Pythagore à Platon, de Platon à nous, est encore enseigné dans quelques écoles. Par ce mot, j'entends, comme Bacon, la science des premiers principes de quelque art ou science que ce soit. La poésie, la musique, la peinture ont leurs principes fondés sur une observation constante et générale; elles ont donc aussi leur métaphysique.

Quant à la métaphysique scholastique, est-ce une science ? non : mais, comme je viens de le dire, un jargon : elle n'est goûtée que de l'esprit faux qui s'accommode d'expressions vuides de sens; que de l'ignorant qui prend les mots pour des choses, et que du fripon qui veut faire des dupes. L'homme sensé la méprise.

Toute métaphysique, non fondée sur l'observation, ne con-

d'opinions est uniquement l'effet de la signification incertaine des mots, de l'abus qu'on en fait, et peut-être de l'imperfection des langues. Mais quel remède à ce mal?

CHAPITRE XIX.

Il est un seul moyen de fixer la signification incertaine des mots, et une seule nation qui puisse en faire usage.

POUR déterminer la signification incertaine des mots, il faudroit composer un dictionnaire, dans lequel on attacheroit des idées nettes aux différentes expressions (1). Cet ouvrage est difficile, et ne

siste que dans l'art d'abuser des mots. C'est cette métaphysique qui, dans le pays des chimères, court sans cesse après des boules de savon, dont elle n'exprima jamais que du vent. Maintenant reléguée dans les écoles théologiques, elle les divise encore par ses subtilités; elle peut encore rallumer le fanatisme et faire de nouveau ruisseler le sang humain.

Je compare ces deux sortes de métaphysiques aux deux philosophies différentes de Démocrite et de Platon. C'est de la terre que le premier s'élève par degrés jusqu'au ciel; et c'est du ciel que le second s'abaisse par degrés jusqu'à la terre. Le système de Platon est fondé sur les nues, et le souffle de la raison a déjà, en partie, dissipé les nuages et le système.

(1) Les hommes ont toujours été gouvernés par les mots. Diminue-t-on de moitié le poids de l'écu d'argent; si l'on lui conserve la même valeur numéraire, le soldat croit avoir à-peu-près la même paie. Le magistrat, en droit de juger définitivement jusqu'à la concurrence de certaine somme, c'est-à-dire,

peut s'exécuter que chez un peuple libre. L'Angleterre est peut être, en Europe, la seule contrée dont l'univers puisse attendre et tenir ce bienfait. Mais l'ignorance y est-elle sans protecteur ? Nul pays où quelques particuliers n'aient intérêt d'entre-mêler les ténèbres du mensonge aux lumières de la vérité. Le desir des aveugles, c'est que l'aveuglement soit universel. Le desir des fripons, c'est que la stupidité s'étende, et que les dupes se multiplient. En Angleterre, comme en Portugal, il est des grands injustes. Mais que peuvent-ils à Londres contre un écrivain ? Point d'Anglois qui, derrière le rempart de ses loix, ne puisse braver leur pouvoir, insulter à l'ignorance, à la superstition et à la sottise. L'Anglois est né libre : qu'il profite donc de cette liberté pour éclairer le monde : qu'il contemple, dans les hommages rendus encore aujourd'hui aux peuples ingénieux de la Grèce, ceux que lui rendra la postérité, et que ce spectacle l'encourage.

---

de tel poids en argent, n'ose juger jusqu'à la concurrence de la moitié de cette somme. Voilà comme les hommes sont dupes des mots et de leur signification incertaine. Les écrivains parleront-ils toujours de *bonnes mœurs*, sans attacher à ce mot d'idées nettes et précises ? ignoreront-ils toujours que *bonnes mœurs* est une de ces expressions vagues, dont chaque nation se forme des idées différentes ? que s'il est de *bonnes mœurs universelles*, il en est aussi de *locales*, et qu'en conséquence je puis, sans blesser les *bonnes mœurs*, avoir un sérail à Constantinople, et non à Vienne.

Ce siècle est, dit-on, le siècle de la Philosophie. Toutes les nations de l'Europe ont, en ce genre, produit des hommes de génie. Toutes semblent aujourd'hui s'occuper de la recherche de la vérité. Mais dans quel pays peut-on impunément la publier? Il n'en est qu'un; c'est l'Angleterre.

Anglois (1), usez de cette liberté, de ce don par lequel l'homme est distingué de l'esclave vil et de l'animal domestique, pour dispenser la lumière aux nations! Un tel bienfait vous assure leur éternelle reconnoissance. Quels éloges refuser à un peuple assez vertueux pour laisser ses écrivains fixer, dans un dictionnaire, la signification précise de chaque mot, et dissiper, par ce moyen, l'obscurité mystérieuse qui enveloppe encore la Morale, la Politique, la Métaphysique, la Théologie (2), &c.! C'est aux auteurs d'un tel dictionnaire qu'il est réservé de terminer tant de

(1) Tout gouvernement, disent les Anglois, qui défend de penser et d'écrire sur les objets de l'administration, est à coup sûr, un gouvernement dont on ne peut rien dire de bon.

(2) Les disputes théologiques ne sont et ne peuvent jamais être que des disputes de mots. Si ces disputes ont souvent occasionné de grands mouvemens sur la terre, c'est que les princes, dit de la Chalotais, séduits par quelque théologien, ont pris parti dans ces querelles. Que les gouvernemens les méprisent; les théologiens, après s'être injuriés et s'être réciproquement accusés d'hérésie, etc., se lasseront de parler sans s'entendre et sans être entendus. La crainte du ridicule leur imposera silence.

disputes qu'éternise l'abus (1) des mots. Eux seuls peuvent réduire la science des hommes à ce qu'ils savent réellement.

---

(1) C'est à des disputes de mots qu'il faut pareillement rapporter presque toutes ces accusations d'athéisme. Il n'est point d'homme éclairé qui ne reconnoisse une force dans la nature. Il n'est donc point d'athée.

Celui-là n'est point athée, qui dit, le mouvement est Dieu; parce qu'en effet le mouvement est incompréhensible, parce qu'on n'en a pas d'idées nettes, parce qu'il ne se manifeste que par ses effets, et qu'enfin c'est par lui que tout s'opère dans l'univers.

Celui-là n'est pas athée, qui dit au contraire, le mouvement n'est pas Dieu; parce que le mouvement n'est pas un être, mais une manière d'être.

Ceux-là ne sont pas athées, qui soutiennent le mouvement essentiel à la matière, qui le regardent comme la force invisible et motrice qui se répand dans toutes ses parties. Voit-on les astres changer continuellement de lieu, se rouler perpétuellement sur leur centre; voit-on tous les corps se détruire et se reproduire sans cesse sous des formes différentes; voit-on enfin la nature dans une fermentation et une dissolution éternelle; qui peut nier que le mouvement ne soit comme l'étendue, inhérent aux corps, et que le mouvement ne soit cause de ce qui est? en effet, diroit Hume, si l'on donne toujours le nom de cause et d'effet à la concomitance de deux faits, et que par-tout où il y a des corps, il y ait du mouvement, on doit donc regarder le mouvement comme l'ame universelle de la matière et de la divinité qui seule en pénètre la substance. Mais les philosophes qui sont de cette dernière opinion, sont-ils athées? non: ils reconnoissent également une force inconnue dans l'univers. Ceux mêmes qui n'ont point d'idées de Dieu, sont-ils athées? non; parce que tous les hommes le seroient, parce qu'aucun n'a d'idées nettes de la divinité; parce qu'en ce genre, toute idée obscure est égale à zéro, et qu'enfin avouer l'incompréhensibilité de Dieu, c'est, comme le prouve Robinet, dire sous un tour de phrase différent, qu'on n'en a point d'idée.

Ce dictionnaire, traduit dans toutes les langues, seroit le recueil général de presque toutes les idées des hommes. Qu'on attache à chaque expression des idées précises, et le scholastique, qui, par la magie des mots, a tant de fois bouleversé le monde, ne sera qu'un magicien sans puissance. Le talisman, dans la possession duquel consistoit son pouvoir, sera brisé. Alors tous ces fous, qui, sous le nom de métaphysiciens, errent depuis si long-tems dans le pays des chimères, et qui, sur des outres pleines de vent, traversent, en tous sens. les profondeurs de l'infini, ne diront plus qu'ils y voient ce qu'ils n'y voient pas, qu'ils savent ce qu'ils ne savent pas. Ils n'en imposeront plus aux nations. Alors les propositions morales, politiques, et métaphysiques, devenues aussi susceptibles de démonstration que les propositions de Géométrie, les hommes auront de ces sciences les mêmes idées, parce que tous (comme je l'ai montré) apperçoivent nécessairement les mêmes rapports entre les mêmes objets.

Une nouvelle preuve de cette vérité, c'est qu'en combinant à peu près les mêmes faits, soit dans le monde physique, comme le démontre la Géométrie, soit dans le monde intellectuel, comme le prouve la scholastique, tous les hommes sont, en tous les tems, à peu près parvenus au même résultat.

CHAPITRE XX.

Les excursions des hommes et leurs découvertes dans les royaumes intellectuels, ont toujours été à peu près les mêmes.

ENTRE les pays imaginaires que parcourt l'esprit humain, celui des fées, des génies, des enchanteurs, est le premier où je m'arrête. On aime les contes : chacun les lit, les écoute, et s'en fait. Un desir confus du bonheur nous promène avec complaisance dans le pays des prodiges et des chimères.

Quant aux chimères, elles sont toutes de la même espèce. Tous les hommes desirent des richesses sans nombre, un pouvoir sans bornes, des voluptés sans fin : et ce desir vole toujours au-delà de la possession.

Quel bonheur seroit le nôtre, disent la plupart des hommes, si nos souhaits étoient remplis aussitôt que formés ! O insensés ! ignorerez-vous toujours que c'est dans le desir même que consiste une partie de votre félicité ? Il en est du bonheur comme de l'oiseau doré envoyé par les fées à une jeune princesse. L'oiseau s'abat à trente pas d'elle. Elle veut le prendre, s'avance doucement : elle est prête à le saisir ; l'oiseau vole trente pas plus loin ; elle s'avance encore, passe plusieurs mois

à sa poursuite ; elle est heureuse. Si l'oiseau se fût d'abord laissé prendre, la princesse l'eût mis en cage, et, huit jours après, s'en fût dégoûtée. C'est l'oiseau du bonheur que poursuivent sans cesse l'avare et la coquette. Ils ne l'attrapent point, et sont heureux dans leurs poursuites, parce qu'ils sont à l'abri de l'ennui. Si nos souhaits étoient à chaque instant réalisés, l'ame languiroit dans l'inaction, et croupiroit dans l'ennui. Il faut des desirs à l'homme; il faut, pour son bonheur, qu'un desir nouveau et facile à remplir succède toujours au desir satisfait (1). Peu d'hommes reconnoissent en eux ce besoin. Cependant c'est à la succession de leurs desirs qu'ils doivent leur félicité.

Toujours impatiens de les satisfaire, les hommes bâtissent sans cesse des châteaux en Espagne : ils voudroient intéresser la nature entière à leur bonheur. N'est-elle pas assez puissante pour l'opérer ? C'est à des êtres imaginaires, à des fées, à des génies qu'ils s'adressent. S'ils en desirent l'existence,

(1) Il faut des desirs à l'homme pour être heureux, des desirs qui l'occupent, mais dont son travail ou ses talens puissent lui procurer l'objet. Entre les desirs de cette espèce, le plus propre à l'arracher à l'ennui, est le desir de la gloire. S'allume-t-il également en tous les pays ? il en est où la recherche de la gloire expose l'homme à trop de dangers. Quel motif raisonnable l'exciteroit à cette poursuite dans un royaume où l'on a si maltraité les Voltaire, les Montesquieu, &c. ? Si la France, d'sent les Anglois, est réputée un pays délicieux, c'est pour le riche qui ne pense point.

c'est

c'est dans l'espoir confus que, favoris d'un enchanteur, ils pourront, par son secours, devenir, comme dans les Mille et une Nuits, possesseurs de la lampe merveilleuse, et qu'alors rien ne manqueroit à leur félicité.

C'est donc l'amour du bonheur productif de l'avide curiosité et de l'amour du merveilleux, qui, chez les divers peuples, créa ces êtres surnaturels, qui, sous les noms de fées, de génies, de dives, de péries, d'enchanteurs, de sylphes, d'ondins, &c., n'ont toujours été que les mêmes êtres auxquels on a fait par-tout opérer à peu près les mêmes prodiges. Preuve qu'en ce genre les découvertes ont été à peu près les mêmes.

CONTES PHILOSOPHIQUES.

Les contes de cette espèce, plus graves, plus imposans, mais quelquefois aussi frivoles et moins amusans que les premiers, ont à peu près conservé entre eux la même ressemblance. Au nombre de ces contes, à la fois si ingénieux et si ennuyeux, je place le beau moral (1), la bonté naturelle de l'homme, enfin les divers systêmes du monde physique. L'expérience seule devroit en être l'architecte : le philosophe ne la consulte-t-il pas, n'a-

(1) Le beau moral ne se trouve que dans le paradis des fous, où Milton fait pirouetter sans cesse les agnus, les scapulaires, les chapelets, les indulgences.

t-il pas le courage de s'arrêter où l'observation lui manque ? Il croit faire un système, et ne fait qu'un conte.

Ce philosophe est forcé de substituer des suppositions au vuide des expériences, et de remplir, par des conjectures, l'intervalle immense que l'ignorance actuelle, et plus encore l'ignorance passée, laissent entre toutes les parties de son système. Quant aux suppositions, elles sont presque toutes de la même espèce. Qui lit les philosophes anciens, voit que tous adoptent à peu près le même plan, et que s'ils diffèrent, c'est dans le choix des matériaux employés à la construction de l'univers.

Dans la nature entière, Thalès ne vit qu'un seul élément; c'étoit le fluide aqueux. Protée, ce dieu marin, qui se métamorphose en feu, en arbre, en eau, en animal, étoit l'emblême de son système. Héraclite reconnoissoit ce même Protée dans l'élément de la lumière. Il ne voyoit dans la terre qu'un globe de feu réduit à l'état de fixité. Anaxamène faisoit de l'air un agent indéfini; c'étoit le père commun de tous les élémens. L'air condensé formoit les eaux : l'air, encore plus dense, formoit la terre. C'étoit aux différens degrés de densité des airs que tous les êtres devoient leur existence. Ceux qui, d'après ces premiers philosophes, se firent, comme eux, les architectes du palais du monde, et travaillèrent

à sa construction, tombèrent dans les mêmes erreurs. Descartes en est la preuve. C'est, de faits en faits, qu'on parvient aux grandes découvertes. Il faut s'avancer à la suite de l'expérience, et jamais ne la précéder.

L'impatience naturelle à l'esprit humain, et surtout aux hommes de génie, ne s'accommode pas d'une marche si lente (1), mais toujours si sûre. Ils veulent deviner ce que l'expérience seule peut leur révéler ; ils oublient que c'est à la connoissance d'un premier fait, dont pourroient se déduire tous ceux de la nature, qu'est attachée la découverte du système du monde, et que c'est uniquement du hasard de l'analyse et de l'observation qu'on peut tenir ce premier fait ou principe général.

Avant d'entreprendre d'édifier le palais de l'uni-

(1) Loin de condamner l'esprit de systême, je l'admire dans les grands hommes. C'est aux efforts faits pour défendre ou détruire ces systêmes, qu'on doit sans doute une infinité de découvertes.

Qu'on tente donc d'expliquer, s'il est possible, par un seul principe, tous les phénomènes physiques de la nature ; mais toujours en garde contre ces principes, qu'on les regarde simplement comme une des clefs différentes qu'on peut successivement essayer, dans l'espoir de trouver enfin celle qui doit ouvrir le sanctuaire de la nature. Que sur-tout l'on ne confonde point ensemble les contes et les systêmes : ces derniers veulent être appuyés sur un grand nombre de faits. Ce sont les seuls qu'on puisse enseigner dans les écoles publiques, pourvu néanmoins qu'on n'en soutienne point encore la vérité cent ans après que l'expérience en a démontré la fausseté.

vers, que de matériaux il faut encore tirer des carrières de l'expérience ! Il est tems enfin que, tout entiers à ce travail, et trop heureux de bâtir, de loin en loin, quelques parties de l'édifice projeté, les philosophes, disciples plus assidus de l'expérience, sentent que, sans elle, on erre dans le pays des chimères, où les hommes, dans tous les siècles, ont apperçu à peu près les mêmes fantômes, et toujours embrassé des erreurs, dont la ressemblance prouve à la fois, et la manière uniforme dont les hommes de tous les climats combinent les mêmes objets, et l'égale aptitude qu'ils ont à l'esprit.

CONTES RELIGIEUX.

Ces sortes de contes, moins amusans que les premiers, moins ingénieux que les seconds, et cependant plus respectés, ont armé les nations les unes contre les autres, ont fait ruisseler le sang humain, et porté la désolation dans l'univers. Sous ce nom de *contes religieux*, je comprends généralement toutes les religions. Elles ont toujours conservé entre elles la plus grande ressemblance.

Entre les diverses causes auxquelles on peut en rapporter l'invention (1), je citerai le desir

(1) Pourquoi, demandoit-on à un certain cardinal, fut-il en tous les tems des prêtres, des religions et des sorciers ? C'est répondit-il, qu'en tous les tems il fut des abeilles et des

de l'immortalité pour la première. La preuve, si l'on en croit Warburton et quelques autres savans, que Dieu est l'auteur de la loi des juifs, c'est, disent-ils, qu'il n'est question dans la loi mosaïque ni des peines, ni des récompenses de l'autre vie, ni par conséquent de l'immortalité de l'ame. Or, ajoutent-ils, si la religion juive étoit d'institution humaine, les hommes eussent fait de l'ame un être immortel : un intérêt vif et puissant les eut portés à la croire telle (1) ; cet intérêt, c'est leur horreur pour la mort et l'anéantissement. Cette horreur eût suffi sans le secours de la révélation, pour leur faire inventer ce dogme. L'homme veut être immortel, et se croiroit tel, si la dissolution de tous les corps qui l'environnent ne lui annonçoit à chaque instant la vérité contraire. Forcé de céder à cette vérité, il n'en desire pas moins l'immortalité. La chaudière du rajeunissement d'Eson prouve l'ancienneté de ce desir. Pour le perpétuer, il falloit du moins le fonder sur quelque vraisemblance. A cet effet, l'on composa l'ame d'une matière extrêmement déliée ; on

frêlons, des laborieux et des paresseux, des dupes et des fripons.

(1) Sans examiner s'il est de l'intérêt public d'admettre le dogme de l'immortalité de l'ame, j'observerai qu'au moins ce dogme n'a pas toujours été regardé politiquement comme utile. Il prit naissance dans les écoles de Platon ; et Ptolomée Philadelphe, roi d'Egypte, le crut si dangereux, qu'il défendit, sous peine de mort, de l'enseigner dans ses états.

en fit un atôme indestructible, survivant à la dissolution des autres parties, enfin un principe de vie.

Cet être, sous le nom d'*ame* (1), devoit conserver après la mort tous les goûts dont il avoit été susceptible lors de son union avec le corps. Ce systême imaginé, l'on douta d'autant moins de l'immortalité de son ame, que ni l'expérience, ni l'observation ne pouvoient contredire cette croyance: l'une et l'autre n'avoient point de prise sur un atôme imperceptible. Son existence, à la vérité, n'étoit pas démontrée: mais qu'a-t-on besoin de preuve pour croire ce qu'on desire? Et quelle démonstration est jamais assez claire pour prouver la fausseté d'une opinion qui nous est chère? Il est vrai qu'on ne rencontroit point d'ames en son chemin: et c'est pour rendre raison de ce fait que les hommes, après la création des ames, crurent devoir créer le pays de leur habitation. Chaque nation, et même chaque individu, selon ses goûts et la nature particulière de ses besoins, en donna un plan particulier. Tantôt les peuples sauvages transportèrent cette habitation dans une forêt vaste, giboyeuse, arrosée de rivières poissonneuses: tantôt ils la placèrent dans un pays découvert, plat, abondant en pâturages, au milieu duquel s'élevoit

(1) Les sauvages ne refusent l'ame à quoi que ce soit. Ils en donnent à leurs fusils, à leurs chaudières et à leurs briquets. V. le P. Hennepin, voyage de la Louysiane, p. 94.

une fraise grosse comme une montagne, dont on détachoit des quartiers pour sa nourriture et celle de sa famille.

Les peuples, moins exposés aux besoins de la faim, et d'ailleurs plus nombreux et plus instruits, y rassemblèrent tout ce que la nature a d'agréable, et lui donnèrent le nom d'*Elysée*. Les peuples avares le modelèrent sur le jardin des Hespérides, et y cultivèrent des plans, dont la tige d'or portoit des fruits de diamant. Les nations plus voluptueuses y firent croître des arbres de sucre, et couler des fleuves de lait; ils le peuplèrent enfin de houris. Chaque peuple fournit ainsi le pays des ames de ce qui faisoit sur la terre l'objet de ses desirs. L'imagination, dirigée par des besoins et des goûts divers, opéra par-tout de la même manière, et fut en conséquence peu variée dans l'invention des religions.

Si l'on en croit le président de Brosse, dans son excellente histoire du fétichisme, ou du culte rendu aux objets terrestres, le fétichisme fut non seulement la première des religions, mais son culte, conservé encore aujourd'hui dans presque toute l'Afrique, et sur-tout en Nigritie, fut jadis le culte universel (1). On sait, ajoute-t il, que, dans les *Pierres Bétyl*, c'étoit *Vénus Uranie*; que,

(1) Si catholique veut dire universel, c'est à tort que le papisme en prend le titre. La religion du fétichisme et celle des païens ont été les seules vraiment catholiques.

dans la forêt de Dodone, c'étoient les chênes que la Grèce adoroit. On sait que les dieux chiens, chats, crocodiles, serpens, éléphans, lions, aigles, mouches, singes, &c., avoient des autels, non seulement en Egypte, mais encore en Syrie, en Phénicie, et dans presque toute l'Asie. On sait enfin que les lacs, les arbres, la mer, et les rochers informes étoient pareillement l'objet de l'adoration des peuples de l'Europe et de l'Amérique. Or, une semblable uniformité dans les premières religions, en prouve une d'autant plus grande dans les esprits, qu'on retrouve encore cette même uniformité dans des religions ou plus modernes, ou moins grossières. Telle étoit la religion celtique. Le Mitras des Perses se trouve dans le dieu Thor; l'Ariman, dans le loup; Feuris, l'Apollon des Grecs, dans le Balder; la Vénus, dans la Fréïa; et les Parques, dans les trois sœurs, Urda, Verandi, Skulda. Ces trois sœurs sont assises à la source d'une fontaine dont les eaux arrosent une des racines du frêne fameux, nommé *Ydrasil.* Son feuillage ombrage la terre, et sa cime, élevée au-dessus des cieux, en forme le dais.

Les religions ont donc presque par-tout été les mêmes. D'où naît cette uniformité? De ce que les hommes, à peu près animés du même intérêt, ayant à peu près les mêmes objets à comparer entre eux, et le même instrument, c'est-à-dire, le même esprit pour les combiner, ont dû

nécessairement arriver aux mêmes résultats. C'est parce qu'en général tous sont orgueilleux ; que, sans aucune révélation particulière, par conséquent sans preuve, tous regardent l'homme comme l'unique favori du ciel, et comme l'objet principal de ses soins. Ne pourroit-on pas, d'après un certain moine, se répéter quelquefois :

Qu'est-ce qu'un capucin devant une planète ?

Faut-il, pour fonder sur des faits l'orgueilleuse prétention de l'homme, supposer, comme dans certaines religions, qu'abandonnant le ciel pour la terre, la divinité, sous la forme d'un poisson, d'un serpent, d'un homme, y venoit jadis, en bonne fortune, converser avec les mortels ? Faut-il, pour preuve de l'intérêt que le ciel prend aux habitans de la terre, publier des livres, où, selon quelques imposteurs, sont renfermés tous les préceptes et les devoirs que Dieu prescrit à l'homme ?

Un tel livre, si l'on en croit les Musulmans, composé dans le ciel, fut apporté sur la terre par l'ange Gabriel, et remis par cet ange à Mahomet. Son nom est le *Koran*. Ouvre-t on ce livre ? il est susceptible de mille interprétations ; il est obscur, inintelligible : et tel est l'aveuglement humain, qu'on regarde encore comme divin, un ouvrage où Dieu est peint sous la forme d'un

tyran; où ce Dieu est sans cesse occupé à punir ses esclaves, pour n'avoir pas compris l'incompréhensible ; où ce Dieu enfin, auteur de phrases inintelligibles, sans le commentaire d'un Iman, n'est proprement qu'un législateur stupide, dont les loix ont toujours besoin d'interprétations. Jusqu'à quand les Musulmans conserveront-ils tant de respect pour un ouvrage si rempli de sottises et de blasphèmes ?

Au reste, si la métaphysique des religions, si l'excursion des esprits dans le pays des ames, et les découvertes des religions intellectuelles ont par-tout été les mêmes, sachons encore si les impostures (1) du corps sacerdotal pour le soutien de ces religions, n'auroient pas, en tous les pays, conservé entre elles les mêmes ressemblances.

CHAPITRE XXI.

Impostures des ministres des religions.

EN tout pays, et les mêmes motifs d'intérêt, et les mêmes faits à combiner ont fourni au corps

(1) On sait que les anciens Druides étoient animés du même esprit que le prêtre papiste ; qu'ils avoient avant lui inventé l'excommunication ; qu'ils vouloient, comme lui, commander aux peuples et aux rois ; et qu'ils prétendoient avoir, comme les inquisiteurs, droit de vie et de mort chez tous les peuples où ils s'établissoient.

sacerdotal les mêmes moyens d'en imposer aux peuples : en tout pays, les prêtres en ont fait usage (1).

Un particulier peut être modéré dans ses desirs, être content de ce qu'il possède : un corps est toujours ambitieux. C'est plus ou moins rapidement, mais c'est constamment qu'il tend à l'accroissement de son pouvoir et de ses richesses. Le desir du clergé fut, en tous les tems, d'être puissant et riche. Par quel moyen parvint-il à le satisfaire ? Par la vente de la crainte et de l'espérance. Les prêtres, négocians en gros de cette espèce de denrée, sentirent que le débit en étoit sûr et lucratif, et que s'il nourrit le colporteur qui vend dans les rues l'espoir du gros lot, et le charlatan qui vend sur des trétaux l'espoir de la guérison et de la santé, il pourroit pareillement nourrir le Bonze et le Talapoin qui vendroient, dans leurs temples, la crainte de l'enfer et l'espoir du paradis ; que si le charlatan fait fortune en ne débitant qu'une de ces deux espèces de denrées, c'est-à-dire, l'espérance, les prêtres en feroient une plus grande, en débitant encore la crainte. L'homme, se sont-ils dit, est timide : ce sera par

(1) Aux Indes, les prêtres attachent certaines vertus et certaines indulgences à des tisons brûlés, et les vendent fort cher. A Rome, le P. Péepe, jésuite, vendoit pareillement de petites prières à la Vierge ; il les faisoit avaler aux poules, et assuroit qu'elles en pondoient mieux.

conséquent sur cette dernière marchandise qu'il y aura le plus à gagner. Mais à qui vendre la crainte? Aux pécheurs. A qui vendre l'espoir? Aux pénitens. Convaincu de cette vérité, le sacerdoce comprit qu'un grand nombre d'acheteurs supposoit un grand nombre de pécheurs : et que si les présens des malades enrichissent le médecin, ce seroient les offrandes et les expiations qui désormais enrichiroient les prêtres ; qu'il falloit des malades aux uns et des pécheurs aux autres. Le pécheur devient toujours l'esclave du prêtre. C'est la multiplication des péchés qui favorise le commerce des indulgences, des messes, &c., accroît le pouvoir et la richesse du clergé. Mais, parmi les péchés, si les prêtres n'eussent compté que les actions vraiment nuisibles à la société, la puissance sacerdotale eût été peu considérable. Elle ne se fût étendue que sur un certain nombre de scélérats et de fripons. Or, le clergé vouloit même l'exercer sur les hommes vertueux. Pour cet effet, il falloit créer des péchés que les honnêtes gens pussent commettre. Les prêtres voulurent donc que les moindres libertés entre filles et garçons, que le desir seul du plaisir fût un péché. De plus, ils instituèrent un grand nombre de rits et de cérémonies superstitieuses ; ils voulurent que tous les citoyens y fussent assujettis ; que l'inobservation de ces rits fût réputée le plus grand des crimes, et que la violation de la loi rituelle, s'il

étoit possible, fût, comme chez les juifs, plus sévèrement punie que les forfaits les plus abominables.

Ces rits et ces cérémonies, plus ou moins nombreux chez les diverses nations, furent par-tout à peu près les mêmes : par-tout ils furent sacrés, et assurèrent au sacerdoce la plus grande autorité sur les divers ordres de l'état (1).

---

(1) J'assistois un jour aux représentations que le clergé d'une cour d'Allemagne faisoit à son prince. J'étois porteur de l'anneau merveilleux qui fait dire et écrire aux hommes, non ce qu'ils veulent que les autres entendent et lisent, mais ce qu'ils pensent réellement. Sans la vertu de mon anneau, je n'aurois jamais, sans doute, entendu, ni lu le discours suivant.

Lorsque le clergé croyoit assurer le Prince que la religion étoit perdue dans ses états ; que la débauche et l'impiété y marchoient le front levé ; que les saints jours y étoient profanés par le travail ; que la liberté de la presse ébranloit les fondemens du trône et des autels, et qu'en conséquence les évêques enjoignoient au Souverain d'armer les loix contre la liberté de penser, de protéger l'église, et d'en détruire les ennemis ; telles sont les paroles que je crus entendre dans cette adresse.

« Prince, votre clergé est riche et puissant, et voudroit l'être » encore davantage. Ce n'est point la perte des mœurs et de la » religion, c'est celle de son crédit qu'il déplore. Il desire le » plus grand, et vos peuples sont sans respect pour le sacerdoce. » Nous les déclarons donc impies : nous vous sommons de ranimer leur piété, et de donner, à cet effet, à votre clergé » plus d'autorité sur eux. Le moment choisi pour se porter accusateur de vos peuples, et vous irriter contre eux, n'est peut-» être pas le plus favorable ; jamais vos soldats n'ont été si » braves, vos artisans plus industrieux, vos citoyens plus amis » du bien public, et par conséquent plus vertueux. On vous » dira, sans doute, que les peuples les plus immédiatement » soumis au clergé, que les Romains modernes n'ont, ni la

Cependant parmi les prêtres des différentes nations, il en fut qui, plus adroits que les autres,

---

» même valeur, ni le même amour pour la patrie ni par con-
» séquent la même vertu. On ajoutera peut-être que l'Espagne
» et le Portugal, où le clergé commande si impérieusement,
» sont ruinés et dévastés par l'ignorance, la paresse et la su-
» perstition; et qu'enfin, entre tous les peuples, ceux qui sont
» généralement honorés et respectés, sont ces mêmes peuples
» éclairés auxquels l'église catholique donnera toujours le nom
» d'*impies*.

» Que votre oreille, ô Prince, soit toujours fermée à de pa-
» reilles représentations; que de concert avec son clergé, elle
» répande les ténèbres dans son empire, et sache qu'un peuple
» instruit, riche et sans superstition, est, aux yeux du prêtre,
» un peuple sans mœurs. Sont-ce, en effet, des citoyens aisés
» et industrieux qui, par exemple, auront pour la vertu de la
» continence tout le respect qu'elle mérite?

» Il en est, dira-t-on, à cet égard, du siècle présent, comme
» des siècles passés. Charlemagne, créé saint pour sa libéralité
» envers le sacerdoce, aimoit les femmes comme François Ier
» et Henri VIII. Henri III, roi de France, avoit un goût moins
» décent. Henri IV, Elisabeth, Louis XIV, la reine Anne ca-
» ressoient leurs maîtresses ou leurs amans de la même main
» dont ils terrassoient leurs ennemis. On ajoutera que les moi-
» nes eux-mêmes ont presque toujours cueilli en secret les plai-
» sirs défendus; et qu'enfin, sans changer la constitution phy-
» sique des citoyens, il est très-difficile de les arracher au pen-
» chant damnable qui les porte vers les femmes. Il est cepen-
» dant un moyen de les y soustraire. C'est de les appauvrir. Ce
» n'est point des corps sains et bien nourris qu'on peut chasser
» le démon de la chair: l'on n'y parvient que par la prière
» et le jeune.

» Qu'à l'exemple de quelques-uns de ses voisins, votre ma-
» jesté nous permette donc de dépouiller ses sujets de toute
» superfluité, de dîmer leurs terres, de piller leurs biens et de
» les tenir au plus étroit nécessaire. Si, touchée de ces pieuses
» remontrances, elle se rend à nos prières que de bénédic-

exigèrent du citoyen, non seulement l'observation de certains rits, mais encore la croyance de cer-

---

» tions accumulées sur elle ! tout éloge seroit au-dessus d'une » action si méritoire. Mais dans un siècle où la corruption in- » fecte tous les esprits, où l'impiété endurcit tous les cœurs, » peut-on espérer que votre majesté et ses ministres adoptent » un conseil si salutaire, un moyen si facile d'assurer la con- » tinence de ses sujets ?

» Quant à la profanation des saints jours, nos remontrances à » cet égard paroîtront encore absurdes. L'homme qui travaille » fêtes et dimanches, ne s'enivre point; il sert son pays; il » accroît l'aisance de sa famille; il augmente le commerce de » sa nation.

» De deux peuples également puissans et nombreux, que l'un » fête comme en Espagne, cent trente jours de l'année, et » quelquefois le lendemain, que l'autre au contraire n'en fête » aucun, le dernier de ces peuples aura quatre-vingt ou qua- » tre-vingt-dix jours de travail plus que le premier. Il pourra » donc fournir à plus bas prix les marchandises de ses manu- » factures; ses terres seront mieux cultivées, ses moissons plus » abondantes. Il aura mis la balance du commerce en faveur de » son pays. Ce dernier peuple, plus riche, et plus puissant que » le premier, pourra donc un jour lui donner la loi. Rien de » commun entre l'intérêt national et l'intérêt du clergé. Unique- » ment jaloux de commander, que veut le prêtre ? rétrécir l'es- » prit des souverains, éteindre en eux jusqu'aux lumières natu- » relles. Un peuple est-il gouverné par de tels princes ? il est » tôt ou tard la proie d'un voisin plus riche, plus éclairé et » moins superstitieux. Aussi la grandeur du clergé catholique » est-elle toujours destructive de la grandeur d'un état. Les » prêtres déclament-ils contre la profanation des fêtes ? qu'on » ne s'y trompe pas, ce n'est point l'amour de Dieu, c'est » l'amour de leur autorité qui les anime. Ce que leur apprend » à ce sujet l'expérience, c'est que moins un homme fréquente » les temples, moins il a de respect pour leurs ministres, et » moins ces ministres ont de crédit sur lui. Or, si la puissance » est la première passion du prêtre, peu lui importe que la

tains dogmes. Le nombre de ces dogmes, insensiblement multiplié par eux, accrut celui des in-

» jour de fête soit pour l'artisan un jour de débauche, qu'au
» sortir du temple il coure les filles et les cabarets, et qu'enfin
» les après-vêpres soient si scandaleux. Plus de péchés, plus
» d'expiations, plus d'offrandes, plus le sacerdoce acquiert de
» richesses et de pouvoir. Quel est l'intérêt de l'église? de
» multiplier les vices. Que demande-t-elle aux hommes? d'être
» stupides et pécheurs. Voilà, SIRE, ce que nous reprochent
» les impies. Quant à la liberté de la presse, si votre clergé
» s'élève si violemment contr'elle, s'il vous redit sans cesse
» qu'elle sape les fondemens de la foi et rend la religion ridi-
» cule, ne l'en croyez pas.

» Ce n'est pas que le clergé ne sente, comme le solide et
» l'ingénieux auteur de l'*investigator Anglois*, que la vérité est
» à l'épreuve du ridicule, que le ridicule ne mord point sur
» elle, et qu'il en est la pierre de touche. Un ridicule jetté
» sur une démonstration, est de la boue jettée sur du marbre;
» elle le tache un instant, se sèche: il pleut, et la tache a
» disparu. Convenir qu'une religion ne peut supporter le ridi-
» cule, ce seroit en avouer la fausseté. L'église catholique ne
» répète-t-elle pas sans cesse que les portes de l'enfer ne pré-
» vaudront jamais contre elle? oui: mais les prêtres ne sont pas
» la religion. Le ridicule peut affoiblir leur autorité, peut en-
» chaîner leur ambition. Ils crieront donc toujours contre la
» liberté de la presse, exigeront que votre majesté interdise
» à ses sujets le droit d'écrire et de penser; qu'elle les dé-
» pouille à cet égard des privilèges de l'homme, et ferme enfin
» la bouche à quiconque pourroit l'instruire.

» Si tant de demandes vous paroissent indiscrètes, et que,
» jaloux du bonheur de vos peuples, vous vouliez, SIRE, ne
» commander qu'à des citoyens éclairés, sachez que la même
» conduite qui vous rendra cher à vos sujets et respectable à
» l'étranger, vous sera imputée à crime par votre clergé. Re-
» doutez la vengeance d'un corps puissant; et pour la préve-
» nir, remettez-lui votre épée; c'est alors qu'assuré de la piété
» de vos peuples, le sacerdoce pourra recouvrer sur eux son

crédules

crédules et des hérétiques (1). Que prétendit ensuite le clergé ? Que l'hérésie fût punie par la confiscation des biens : et cette loi augmenta les richesses de l'Eglise ; elle voulut de plus que la mort fût la peine des incrédules, et cette loi augmenta son pouvoir. Du moment où les prêtres eurent

» ancienne autorité, l'étendre de jour en jour ; et lorsque cette » autorité sera affermie, s'en servir pour vous y soumettre vous-» même.

» Nous désirons d'autant plus vivement que votre majesté ait » égard à cette supplique et nous octroie notre demande, qu'elle » nous délivrera d'une inquiétude sourde, et qui n'est pas sans » fondement. Il peut s'établir des quakers dans ses états ; ils » peuvent se proposer de donner gratis aux villes, bourgs, » villages et hameaux, toute l'instruction morale et religieuse » qui leur est nécessaire. Il peut d'ailleurs se former quelque » compagnie de finance qui prenne au rabais l'entreprise de » cette même instruction, et la fournisse meilleure et à meil-» leur compte. Qui sait s'il ne prendroit point alors envie aux » magistrats de s'emparer de nos richesses, d'acquitter, avec » nos biens, une partie de la dette nationale, et par ce moyen » de faire peut-être de votre nation la plus redoutable de l'Eu-» rope ? Or, il nous importe peu, SIRE, que vos peuples soient » heureux et redoutés, mais beaucoup, que le sacerdoce soit riche » et puissant ».

Voilà ce que me parurent contenir les représentations du clergé. Je ne me lassois point de considérer l'adresse, l'habileté avec laquelle les prêtres avoient, en tous pays, toujours demandé, au nom du ciel, la puissance et les richesses de la terre ; j'admirois la confiance qu'ils avoient toujours eue dans la sottise des peuples, et sur-tout des puissans. Mais ce qui m'étonnoit encore plus, c'étoit (en me rappelant les siècles d'ignorance) de voir, qu'à cet égard, la plupart des Souverains avoient toujours été au-delà de l'attente du clergé.

(1) On peut dire en Europe, Dieu est au ciel ; le dire en Bulgarie, est une hérésie et une impiété.

condamné Socrate, le génie, la vertu, et les rois eux-mêmes tremblèrent devant le sacerdoce. Son trône eut pour soutien l'effroi et la terreur panique. L'un et l'autre, étendant sur les esprits les ténèbres de l'ignorance, devinrent d'inébranlables appuis du pouvoir pontifical. Lorsque l'homme est forcé d'éteindre en lui les lumières de la raison, alors, sans connoissance du juste ou de l'injuste, c'est le prêtre qu'il consulte, c'est à ses conseils qu'il s'abandonne.

Mais pourquoi l'homme ne consulteroit-il pas de préférence la loi naturelle ? Les religions sont elles-mêmes fondées sur cette base commune. J'en conviens : mais la loi naturelle n'est autre chose que la raison même (1). Or, comment croire à sa

(1) Quelques-uns veulent qu'au moment de notre naissance, Dieu grave en nos cœurs les préceptes de la loi naturelle. Le contraire est prouvé par l'expérience. Si Dieu doit être regardé comme l'auteur de la loi naturelle, c'est en tant qu'il est l'auteur de la sensibilité physique, et qu'elle est mère de la raison humaine. Cette espèce de sensibilité, lors de la réunion des hommes en société, les força, comme je l'ai déjà dit, de faire entre eux des conventions et des loix, dont la collection compose ce qu'on appelle la *loi naturelle*. Mais cette loi fut-elle la même chez les divers peuples ? non : sa plus ou moins grande perfection fut toujours proportionnée aux progrès de l'esprit humain ; à la connoissance plus ou moins étendue que les sociétés acquirent, de ce qui leur étoit utile ou nuisible, et cette connoissance fut, chez toutes les nations, le produit du tems, de l'expérience et de la raison.

Pour nous faire voir en Dieu l'auteur immédiat de la loi naturelle, et par conséquent de toute justice, les théologiens

raison, lorsqu'on s'en est défendu l'usage ? Qui peut d'ailleurs appercevoir les préceptes de la loi naturelle à travers le nuage mystérieux dont le corps sacerdotal les enveloppe ? Cette loi, dit-on, est le canevas de toutes les religions. Soit : mais le prêtre a, sur ce canevas, brodé tant de mystères, que la broderie en a entièrement couvert le fond. Qui lit l'Histoire y voit la vertu des peuples diminuer en proportion que leur superstition s'augmente (1). Quel moyen d'instruire un superstitieux de ses devoirs ? Est-ce dans la nuit de l'erreur et de l'ignorance qu'il reconnoîtra le sentier de la justice ? Un pays où l'on ne trouve d'hommes ins-

---

doivent-ils admettre en lui des passions telles que l'amour ou la vengeance ? doivent-ils le peindre comme un être susceptible de prédilection, enfin comme un assemblage de qualités incohérentes ? est-ce dans un tel dieu qu'on peut reconnoître l'auteur de la justice ? falloit-il ainsi vouloir concilier les inconciliables, et confondre l'erreur avec la vérité, sans s'appercevoir de l'impossibilité d'un tel alliage ? il est tems que l'homme, sourd aux contradictions théologiques, n'écoute que les seuls enseignemens de la sagesse ; sortons, dit saint Paul, de notre assoupissement, la nuit de l'ignorance est passée, le jour de la science est venu. Couvrons-nous des armes de la lumière pour détruire les fantômes des ténèbres ; et pour cet effet, rendons aux humains leur liberté naturelle et le libre exercice de leur raison.

(1) La superstition est encore aujourd'hui la religion des peuples les plus sages. L'Anglois ne se confesse, ni ne fête les saints. Sa dévotion consiste à ne point travailler, à ne point chanter le dimanche. L'homme qui, ce jour-là, joueroit du violon, seroit un impie. Mais il est bon chrétien, s'il passe ce même jour au cabaret avec des filles.

truits que dans l'ordre sacerdotal, est un pays où l'on ne se formera jamais d'idées nettes et vraies de la vertu.

L'intérêt des prêtres n'est pas que le citoyen agisse bien, mais qu'il ne pense point. *Il faut*, disent ils, *que le fils de l'homme sache peu et croie beaucoup* (1).

J'ai montré les moyens uniformes par lesquels les prêtres acquièrent leur puissance : examinons si les moyens par lesquels ils la conservent ne seroient pas encore les mêmes.

CHAPITRE XXII.

De l'uniformité des moyens par lesquels les ministres des religions conservent leur autorité.

DANS toute religion, le premier objet que se proposent les prêtres, est d'engourdir la curiosité de l'homme, et d'éloigner de l'œil de l'examen tout dogme dont l'absurdité trop palpable ne lui pourroit échapper.

Pour y parvenir, il falloit flatter les passions humaines; il falloit, pour perpétuer l'aveuglement des hommes, qu'ils desirassent d'être aveugles,

(1) Les prêtres ne veulent pas que Dieu rende à chacun selon ses œuvres, mais selon sa croyance.

et eussent intérêt de l'être. Rien de plus facile au bonze. La pratique des vertus est plus pénible que l'observance des superstitions. Il est moins difficile à l'homme de s'agenouiller au pied des autels, d'y offrir un sacrifice, de se baigner dans le Gange (1), et de manger maigre un vendredi, que de pardonner, comme Camille, à des citoyens ingrats, que de fouler aux pieds les richesses, comme Papirius, que d'instruire l'univers, comme Socrate. Flattons donc, a dit le bonze, les vices humains; que ces vices soient mes protecteurs : substituons les offrandes et les expiations aux vertus, et persuadons aux hommes qu'on peut, par certaines

(1) Se peut-il qu'on ait, chez presque tous les peuples, attaché l'idée de sainteté à l'observation d'une cérémonie rituelle, d'une ablution, etc.? peut-on ignorer encore que les seuls citoyens constamment vertueux et humains, sont les hommes heureux par leur caractère? en effet, quels sont, parmi les dévots, les hommes les plus estimables? ceux qui, pleins de confiance en Dieu, oublient qu'il est un enfer. Quels sont, au contraire, parmi ces mêmes dévots, les hommes les plus odieux et les plus barbares? ceux qui, timides, inquiets et malheureux, voient toujours l'enfer ouvert sous leurs pas. Pourquoi les dévotes sont-elles, en général, le tourment de leur maison, crient-elles sans cesse après leurs valets, en sont-elles si haïes? c'est que toujours en transe du diable, elles le voient toujours prêt à les emporter, et que la crainte et le malheur rendent cruel. Si la jeunesse est, en général, plus vertueuse et plus humaine que la vieillesse, c'est qu'elle a plus de desirs, plus de santé, qu'elle est plus heureuse. La nature fut sage, dit un Anglois, de borner la vie de l'homme à quatre-vingt ou cent ans. Si le ciel eût prolongé sa vieillesse, l'homme eut été trop méchant.

cérémonies superstitieuses, blanchir l'ame noircie des plus grands crimes. Une telle doctrine devoit accroître les richesses et le crédit des bonzes. Ils en sentirent toute l'importance; ils l'annoncèrent, et on la reçut avec joie, parce que les prêtres furent toujours d'autant plus relâchés dans leur morale, et d'autant plus indulgens aux crimes, qu'ils étoient plus sévères dans leur discipline, et plus exacts à punir la violation des rits (1).

Tous les temples devinrent alors l'asile des forfaits : la seule incrédulité n'y trouva point de refuge. Or, s'il est, en tous pays, peu d'incrédules et beaucoup de méchants, l'intérêt du plus grand nombre fut donc d'accord avec celui des prêtres.

Entre les tropiques, dit un navigateur, sont deux îles en face l'une de l'autre. Dans la première, on n'est point honnête, si l'on ne croit un certain nombre d'absurdités, et si l'on ne peut, sans se toucher, soutenir la plus cuisante demangeaison : c'est à la patience avec laquelle on la supporte qu'est principalement attaché le nom de vertueux. Dans l'autre île, on n'impose nulle croyance aux habitans; l'on peut se gratter où cela démange, et même se chatouiller pour se faire rire; mais l'on n'est point réputé vertueux, si l'on n'a fait des actions utiles à la société.

---

(1) Si les catholiques sont, en général, sans mœurs, c'est qu'à la pratique des vraies vertus, les prêtres ont, dans la religion papiste, toujours substitué celle des cérémonies superstitieuses.

L'absurdité de la morale religieuse n'en devroit-elle pas désabuser les peuples? Un prêtre, répondrai-je, s'enveloppe-t-il d'un vêtement lugubre? affecte-t-il un maintien austère, un langage obscur? ne parle-t-il qu'au nom de Dieu et des mœurs? il séduit le peuple par les yeux et les oreilles. Que d'ailleurs les mots de *mœurs* et de *vertu* soient dans sa bouche des mots vuides de sens, peu importe. Ces mêmes mots, prononcés d'un ton mortifié et par un homme vêtu de l'habit de la pénitence, en imposeront toujours à l'imbécillité humaine.

Tels furent les prestiges, et, si je l'ose dire, la simarre brillante sous laquelle les prêtres cachèrent leur ambition et leur intérêt personnel. Leur doctrine fut d'ailleurs sévère, à certains égards, et sa sévérité contribua encore à tromper le vulgaire. C'étoit la boîte de Pandore: son dehors éblouissoit; mais elle renfermoit au dedans le fanatisme, l'ignorance, la superstition, et tous les maux qui successivement ont ravagé la terre. Or, je demande, lorsqu'on voit, en tous les tems, les ministres des religions employer les mêmes moyens pour accroître, et leurs richesses, et leur crédit (1),

(1) Si les prêtres se font par-tout les dépositaires et les distributeurs des aumônes, c'est qu'ils s'approprient une partie de ces aumônes; c'est que la distribution du reste soutient leur crédit et soudoie les pauvres. Tout moyen d'acquérir argent et crédit paroît légitime aux prêtres. C'est sans honte

pour conserver leur autorité et multiplier le nombre de leurs esclaves; lorsqu'on retrouve en tous les pays même absurdité dans les religions, mêmes impostures dans leurs ministres, et même crédulité dans tous les peuples (1), s'il est possible d'ima-

---

que le clergé catholique charge des réparations des églises, les peuples mêmes dont il épuise le trésor. Les églises sont les fermes du clergé; et tout au contraire des riches propriétaires, il a trouvé le moyen de les faire entretenir aux dépens des autres.

(1) En Tartarie, sous le nom de Dalaï Lama, si le grand pontife est immortel; en Italie, sous le nom de Pape, le même pontife est infaillible; dans le pays des Mongales, si le vicaire du grand Lama reçoit le titre de *Kutuchta*, c'est-à-dire, vicaire du Dieu vivant, en Europe, le pape porte le même nom; à Bagdad, en Tartarie, au Japon, si, dans le dessein d'avilir et de soumettre les rois, les pontifes, sous les noms de Califes, de Lama Daïro, ont fait baiser leurs pieds aux Empereurs; si ces Pontifes ont exigé que, montés sur leur mule, les Empereurs en tinssent la bride et les promenassent ainsi par les rues, le Pape n'a-t-il pas exigé les mêmes complaisances des Empereurs et des monarques d'Occident? Les Pontifes en tout pays ont donc eu les mêmes prétentions, et les Princes la même soumission.

Si les disputes pour le califat ont fait, en Orient, ruisseler le sang humain, les disputes pour la papauté l'ont pareillement fait couler en Occident. Six Papes assassinèrent leurs prédécesseurs, et se mirent en leur place. Les Papes, dit Baronius, n'étoient point alors des hommes, mais des monstres.

N'a-t-on pas vu par-tout le nom d'*orthodoxie* donné à la religion du plus fort, et celui d'*hérésie* à celle du foible? partout le pouvoir sacerdotal fut producteur du fanatisme, et le fanatisme du meurtre. Par-tout les hommes se firent brûler pour des sottises théologiques, et donnèrent, en ce genre, les mêmes preuves d'opiniâtreté et de courage.

Mais ce n'est pas uniquement dans les affaires de religion,

giner qu'il y ait essentiellement entre les hommes l'inégalité d'esprit qu'on y suppose.

---

que les peuples se sont par-tout montrés les mêmes, ils n'ont pas moins conservé de ressemblance entr'eux, lorsqu'il s'est agi de quelque changement dans leurs usages et leurs coutumes. Les Tartares Mantchoux, vainqueurs des Chinois, veulent leur couper les cheveux : ces derniers brisent leurs fers, attaquent, défont ces redoutables Mantchoux, et triomphent de leurs vainqueurs. Le Czar veut faire raser les Russes ; ils se révoltent. Le roi d'Angleterre veut donner des culottes aux montagnards Ecossois ; ils s'arment. De l'Orient à l'Occident, les peuples sont donc par-tout les mêmes, et par-tout les mêmes causes élèvent et détruisent les empires.

Lors de la conquête de la Chine, quel prince en occupoit le trône ? un imbécille, une idole qu'on n'osoit instruire du mauvais état de ses affaires, et qui, toujours encensé par ses favoris, n'avoit autour de lui que des intrigans sans esprits, sans lumières et sans courage. Qui commandoit aux empires d'Orient et d'Occident, lorsque Rome et Constantinople furent prises et saccagées par Alaric et Mahomet second ? des princes de la même espèce. Tel étoit peut-être l'état de la France sous la vieillesse de Louis XIV, lorsqu'elle étoit battue de toutes parts.

La preuve que les hommes sont par-tout les mêmes, c'est l'avilissement et l'ignorance où tombent successivement tous les peuples, selon l'intérêt que le gouvernement croit avoir de les abrutir. Un ministre est-il inepte ? craint-il, si les peuples ouvrent les yeux, d'être reconnu pour tel, il les leur tient fermés ; et la stupidité d'un peuple n'est point alors l'effet d'une cause physique, mais morale.

Une cause de la même espèce n'anime-t-elle pas du même esprit ceux que le hasard élève aux mêmes emplois ? Quel est en Espagne, en Allemagne, en Angleterre même le premier soin de l'homme en place ? celui de s'enrichir. L'affaire publique ne marche qu'après la sienne.

Dans les charges inférieures de la judicature, si presque tous les hommes ont la même morgue et la même incapacité pour

Je veux que l'esprit et les talens soient l'effet d'une cause particulière, comment alors se per-

les affaires d'administration, à quoi l'attribuer? au défaut de leur organisation? non : mais à celui de leur instruction. Tout homme exercé aux finesses de la chicane, accoutumé à ne juger que d'après l'autorité, remonte difficilement jusqu'aux premiers principes des loix; il agrandit sa mémoire et rétrécit son jugement.

Dans l'esprit comme dans le corps, il n'est de parties fortes que les parties exercées. Les jambes des porteurs de chaises et les bras des bouchers en sont la preuve. Si les muscles de la raison sont, dans les gens de loix, communément assez foibles, c'est qu'ils en font peu d'usage.

Des faits sans nombre prouvent que par-tout les hommes sont essentiellement les mêmes; que la différence des climats n'a point d'influence sensible sur les esprits, et même très-peu sur leurs goûts. L'Ilinois comme l'Islandois s'assied près de sa barrique d'eau-de-vie jusqu'à ce qu'il l'ait bue. En presque tous les pays, les femmes ont, comme en France, le même desir de plaire, le même goût pour la parure, le même soin de leur beauté, la même aversion pour la campagne, enfin le même amour pour la capitale, où toujours environnées d'un plus ou moins grand nombre d'adorateurs, elles se sentent réellement plus puissantes.

Qu'on promène ses regards sur l'univers entier, si l'on reconnoît même ambition dans tous les cœurs, même crédulité dans tous les esprits, même fourberie dans tous les prêtres, même coquetterie dans toutes les femmes, même desir de s'enrichir dans tous les citoyens, comment ne pas convenir que les hommes, tous semblables les uns aux autres, ne diffèrent que par la diversité de leur instruction; qu'en tous les pays leurs organes sont à-peu-près les mêmes; qu'ils en font à-peu-près le même usage, et qu'enfin les mains indiennes et chinoises sont, par cette raison, aussi adroites dans la fabrique des étoffes, que les mains européennes? Rien n'indique donc, comme on le répète sans cesse, que ce soit à la différence des latitudes qu'on doive attribuer l'inégalité des esprits.

suader que de grands hommes, que des hommes, par conséquent doués de cette singulière organisation, aient cru les fables du paganisme, aient adopté la croyance du vulgaire, et se soient faits quelquefois martyrs des erreurs les plus grossières? Un tel fait inexplicable, tant qu'on considère l'esprit comme le produit d'une organisation plus ou moins parfaite, devient simple et clair, lorsqu'on regarde l'esprit comme une acquisition. On ne s'étonne plus alors que des hommes de génie, en certains genres, ne conservent aucune supériorité sur les autres, lorsqu'il s'agit de sciences ou de questions dont ils ne se sont point occupés, et qu'ils ont peu méditées. On sait que, dans cette position, le seul avantage de l'homme d'esprit sur les autres (avantage sans doute considérable), c'est l'habitude qu'il a de l'attention; c'est la connoissance des meilleures méthodes à suivre dans l'examen d'une question : avantage nul, lorsqu'on ne s'occupe point de la recherche de la vérité.

L'uniformite des ruses (1) employées par les

(1) Les ruses des prêtres sont les mêmes par-tout. Par-tout les prêtres sont jaloux de s'approprier l'argent des laïcs. L'église romaine à cet effet vend la permission d'épouser sa parente. Elle s'engage pourtant de messes, c'est-à-dire, pour tant de pièces de douze sols, à délivrer tous les ans tant d'ames du purgatoire, par conséquent à leur faire remettre tant de péchés. A la pagode de Tinagogo, comme à Rome, les prêtres pour

ministres des religions ; la ressemblance des fantômes apperçus par eux dans les régions intellec-

---

les mêmes sommes, vendent à-peu-près les mêmes espérances.
« A Tinagogo, (dit l'auteur de l'Histoire générale des Voyages, *tom. IX, pag.* 462) le troisième jour d'après un sacrifice, qui se fait à la nouvelle lune de décembre, on place » dans six longues et belles rues, une infinité de balances suspendues par une verge de bronze. Là, chaque dévot, pour » obtenir la rémission de ses péchés, monte dans l'un des plateaux de ces balances, et selon l'espèce différente de ses » fautes, met pour contrepoids dans l'autre plateau différentes » espèces de denrées ou de monnoies. Se reproche-t-il la gourmandise, la violation du jeûne ? il se pèse contre du miel, » du sucre, des œufs et du beurre. S'est-il livré aux plaisirs » sensuels? il se pèse contre du coton, de la plume, du drap, » des parfums et du vin. A-t-il été dur envers les pauvres ? il » se pèse contre des pieces de monnoie. Est-il paresseux ? contre » du bois, du riz, du charbon, des bestiaux et des fruits. » Est-il enfin orgueilleux ? il se pèse contre du poisson sec, des » balais, de la fiente de vache, etc. Tout ce qui sert de contrepoids aux pêcheurs appartient aux prêtres. Toutes ces espèces » de dons forment des piles d'une grande hauteur. Les pauvres » mêmes qui n'ont rien à donner, ne sont point exempts de ces » aumônes. Ils offrent leurs cheveux. Plus de cent prêtres sont » assis, les ciseaux en main, pour les leur couper. Ces cheveux forment aussi de grands monceaux. Plus de mille prêtres » rangés en ordre, en font des cordons, des tresses, des bagues, des bracelets, etc., que des dévots achetent et emportent » comme de précieux gages de la faveur du ciel. Pour se faire une » idée de la somme à laquelle on peut évaluer ces aumônes » pour la seule pagode de Tinagogo, il suffira, dit Pinto, » auteur de cette relation, de rapporter que l'ambassadeur ayant » demandé aux prêtres à quelle somme ils estimoient ces aumônes, ils lui répondirent, sans hésiter, que des seuls cheveux des pauvres, ils en tiroient chaque année, plus de cent » mille pardins, qui font quatre-vingt-dix mille ducats portugais ».

tuelles (1); l'égale crédulité des peuples, prouvent donc que la nature n'a pas mis entre les hommes l'inégalité d'esprit qu'on y suppose : et qu'en Morale, Politique, et Métaphysique, s'ils portent sur les mêmes objets des jugemens très-différens, c'est un effet, et de leurs préjugés, et de la signification indéterminée qu'ils attachent aux mêmes expressions.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire; c'est que si l'esprit se réduit à la science ou à la connoissance des vrais rapports qu'ont entre eux les objets divers, et si, quelle que soit l'organisation des individus, cette organisation, comme le démontre la Géométrie, ne change rien à la proportion constante dans laquelle les objets les frappent, il faut que la perfection plus ou moins grande des organes des sens n'ait aucune influence sur nos idées, et que tous les hommes, organisés comme le commun d'entre eux, aient par conséquent une égale aptitude à l'esprit.

L'unique moyen de rendre encore, s'il est possible, cette vérité plus évidente, c'est d'en forti-

(1) Quelques philosophes ont défini l'homme, *un singe qui rit*; d'autres, *un animal raisonnable*; quelques-uns enfin *un animal crédule*. Cet animal, ajoutent-ils, est monté sur deux jambes, a les doigts flexibles, des mains adroites : il a beaucoup de besoins, en conséquence beaucoup d'industrie. D'ailleurs, aussi vain et aussi orgueilleux que crédule, il pense que tous les mondes sont faits pour la terre, et que la terre est faite pour lui. Cette définition ou description de l'homme ne seroit-elle pas la plus vraie ?

fier les preuves, en les accumulant. Tâchons d'y parvenir par un autre enchaînement de propositions.

CHAPITRE XXIII.

Point de vérité qui ne soit réductible à un fait.

De l'aveu de presque tous les philosophes, les plus sublimes vérités une fois simplifiées et réduites à leurs moindres termes, se convertissent en faits, et dès-lors ne présentent plus à l'esprit que cette proposition, *le blanc est blanc, le noir est noir* (1).

(1) Chacun demande, qu'est-ce que vérité ou évidence? la racine des mots indique l'idée qu'on y doit attacher. Evidence est un dérivé de *videre, video*, je vois.

Qu'est-ce qu'une proposition évidente pour moi? c'est un fait de l'existence duquel je puis m'assurer par le témoignage de mes sens, jamais trompeurs, si je les interroge avec la précaution et l'attention requise.

Qu'est-ce qu'une proposition évidente pour le général des hommes? c'est pareillement un fait dont tous peuvent s'assurer par le témoignage de leurs sens, et dont ils peuvent de plus vérifier à chaque instant l'existence. Tels sont ces deux faits, *deux et deux font quatre : le tout est plus grand que sa partie.*

Si je prétends, par exemple, que dans les mers du Nord il est un polype monstrueux, nommé Kraken, et que ce polype est grand comme une petite isle; ce fait, évident pour moi, si je l'ai vu, si j'ai porté à son examen toute l'attention nécessaire pour m'assurer de sa réalité, n'est pas même probable pour qui ne l'a pas vu. Il est plus raisonnable de douter de ma véracité, que de croire à l'existence d'un animal si extraordinaire.

Mais si, d'après les voyageurs, je décris la véritable forme

L'obscurité apparente de certaines vérités, n'est donc point dans les vérités mêmes, mais dans la manière peu nette de les présenter, et l'impropriété des mots pour les exprimer. Les réduit-on à un fait simple; si tout fait peut être également apperçu de tous les hommes (1) organisés comme le commun d'entr'eux, il n'est point de vérités qu'ils

---

des édifices de Pékin, cette description évidente pour ceux qui l'habitent, n'est que plus ou moins probable pour les autres. Aussi le vrai n'est-il pas toujours évident, et le probable est-il souvent vrai. Mais en quoi l'évidence diffère-t-elle de la probabilité? je l'ai déjà dit: « évidence est un fait qui tombe sous » nos sens, et dont tous les hommes peuvent, à chaque instant, » vérifier l'existence. Quant à la probabilité, elle est fondée sur » des conjectures, sur le témoignage des hommes, et sur cent » preuves de cette espèce. Evidence est un point unique. Il n'est » point divers degrés d'évidence: il est au contraire divers de- » grés de ptobabilité selon la différence, 1°. des gens qui attes- » tent; 2°. du fait attesté ». Cinq hommes me disent avoir vu un ours dans les forêts de la Pologne. Ce fait, que rien ne contredit, est pour moi très-probable. Mais que non-seulement ces cinq hommes, mais encore cinq cent autres, m'attestent avoir rencontré dans ces mêmes forêts des spectres, des ogres, des vampires, leur témoignage réuni, n'a pour moi rien de probable, parce qu'il est, en pareil cas, encore plus commun de rassembler cinq cent menteurs, que de voir de tels prodiges.

(1) Met-on sous nos yeux tous les faits, de la comparaison desquels doit résulter une vérité nouvelle? attache-t-on des idées nettes aux mots dont on se sert pour la démontrer? rien alors ne la dérobe à nos regards; et cette vérité, bientôt réduite à un fait simple, sera, par tout homme attentif, conçue presqu'aussi-tôt que proposée. A quoi donc attribuer le peu de progrès d'un jeune homme dans les sciences? à deux causes;

L'une, au défaut de méthode dans les maîtres;

L'autre, au défaut d'ardeur et d'attention dans l'élève.

ne puissent saisir. Or, pouvoir s'élever aux mêmes vérités, c'est avoir essentiellement une égale aptitude à l'esprit.

Mais est-il bien vrai que toute vérité soit réductible aux propositions claires ci-dessus énoncées? je n'ajouterai qu'une preuve à celles qu'en ont déjà données les philosophes. Je la tire de la perfectibilité de l'esprit humain : l'esprit en est susceptible : l'expérience le démontre. Or, que suppose cette perfectibilité? deux choses :

L'une, que toute vérité est essentiellement à la portée de tous les esprits.

L'autre, que toute vérité peut être clairement présentée.

La puissance que tous les hommes ont d'apprendre un métier, en est la preuve. Si les plus sublimes découvertes des anciens mathématiciens, aujourd'hui comprises dans les élémens de géométrie, sont sues des géometres les moins célèbres, c'est que ces découvertes sont réduites à des faits.

Les vérités une fois portées à ce point de simplicité, si parmi elles il en étoit quelques-unes auxquelles les hommes ordinaires ne pussent atteindre, c'est alors, qu'appuyé sur l'expérience, on pourroit dire, que, semblable à l'aigle, le seul d'entre les oiseaux qui plane au-dessus des nues et fixe le soleil, le génie seul peut s'élever aux royaumes intellectuels, et y soutenir l'éclat d'une vérité nouvelle. Or, rien de plus contraire à l'expérience. Le génie a-t-il aperçu

perçu une telle vérité? La présente-t-il clairement? A l'instant même, tous les esprits ordinaires la saisissent et se l'approprient. Le génie est un chef hardi; il se fait jour aux régions des découvertes: il y ouvre un chemin, et les esprits communs se précipitent en foule après lui. Ils ont donc en eux la force nécessaire pour le suivre. Sans cette force, le génie y pénétreroit seul. Or, jusqu'à ce jour, son unique privilège fut d'en frayer le premier la route.

Mais s'il est un instant où les plus hautes vérités deviennent à la portée des esprits les plus communs, quel est cet instant? Celui où dégagées de l'obscurité des mots, et réduites à des propositions plus ou moins simples, elles ont passé de l'empire du génie dans celui des sciences. Jusque-là, semblables à ces ames errantes, dit-on, dans les demeures célestes, attendant l'instant qu'elles doivent animer un corps et paroître à la lumière, les vérités encore inconnues errent dans les régions des découvertes attendant que le génie les y saisisse et les transporte au séjour terrestre. Une fois descendues sur la terre et déjà apperçues des excellens esprits, elles deviennent un bien commun.

Dans ce siècle, dit Voltaire, si l'on écrit communément mieux en prose que dans le siècle passé, à quoi les modernes doivent-ils cet avantage? aux modèles exposés devant eux. Les modernes ne se vanteroient pas de cette supériorité, si le génie du

dernier siècle, déjà converti en science (1), ne fût, si je l'ose dire, entré dans la circulation. Lorsque les découvertes du génie se sont métamorphosées en sciences, chaque découverte, déposée dans leur temple, y devient un bien commun; le temple s'ouvre à tous. Qui veut savoir, sait, et est à peu-près sûr de faire tant de toises de science par jour. Le tems fixé pour les apprentissages en est la preuve. Si la plupart des arts, au degré de perfection où maintenant ils sont portés, peuvent être regardés comme le produit des découvertes de cent hommes de génie mises bout-à-bout, il faut donc, pur exercer ces arts, que l'ouvrier réunisse en lui, et sache heureusement appliquer les idées de ces cent hommes de génie. Quelle plus forte preuve de la perfectibilité de l'esprit humain et de son aptitude à saisir toute espèce de vérité!

Si des arts je passe aux sciences, on reconnoît également que les vérités dont l'appercevance eût

(1) Cette métamorphose perpétuelle du génie en science, m'a souvent fait soupçonner que tout dans la nature se prépare et s'amène de lui-même. Peut-être la perfection des arts et des sciences est-elle moins l'œuvre du génie que du tems et de la nécessité. Le progrès uniforme des sciences dans tous les pays, confirmeroit cette opinion. En effet, si, dans toutes les nations, comme l'observe Hume, *ce n'est qu'après avoir bien écrit en vers, qu'on parvient à bien écrire en prose*, une marche si constante de la raison humaine, me paroîtroit l'effet d'une cause générale et sourde. Elle supposeroit, du moins, une égale aptitude à l'esprit dans tous les hommes de tous les siècles et de tous les pays.

autrefois déifié leur inventeur, sont aujourd'hui très communes. Le systême de Newton est par-tout enseigné.

Il en est de l'auteur d'une vérité nouvelle, comme d'un astronome que le desir de la gloire ou la curiosité fait monter à son observatoire. Il pointe sa lunette vers les cieux. A-t-il apperçu dans leur profondeur quelqu'astre ou quelque satellite nouveau? Il appelle ses amis : ils montent, regardent à travers la lunette; ils apperçoivent le même astre, parce qu'avec des organes à peu près semblables, les hommes doivent découvrir les mêmes objets.

S'il étoit des idées auxquelles les hommes ordinaires ne pussent s'élever, il seroit des vérités qui, dans l'étendue des siècles, n'auroient été saisies que de deux ou trois hommes de la terre également bien organisés. Le reste des habitans seroit à cet égard dans une ignorance invincible. La découverte du quarré de l'hypoténuse égal au quarré des deux autres côtés du triangle, ne seroit connu que d'un nouveau Pythagore : l'esprit humain ne seroit point susceptible de perfectibilité : il y auroit enfin des vérités réservées à certains hommes en particulier. L'expérience au contraire nous apprend que les découvertes les plus sublimes clairement présentées, sont conçues de tous : de-là ce sentiment d'étonnement et de honte toujours éprouvé, lorsqu'on se dit : *rien de plus simple que cette vérité; comment ne l'aurois-je pas toujours apperçue?* ce langage a

sans doute quelquefois été celui de l'envie. Christophe Colomb en est une preuve. Lors de son départ pour l'Amérique, *rien*, disoient les courtisans, *de plus fou que cette entreprise.* A son retour, *rien*, disoient-ils, *de plus facile que cette découverte.* Ce langage, souvent celui de l'envie, n'est-il jamais celui de la bonne-foi ? N'est-ce pas de la meilleure foi du monde que, tout-à-coup frappé de l'évidence d'une idée nouvelle, et bientôt accoutumé à la regarder comme triviale, on croit l'avoir toujours sçue.

A-t-on une idée nette de l'expression d'une vérité ; a-t-on non-seulement dans sa mémoire, mais encore habituellement présentes à son souvenir, toutes les idées de la comparaison desquelles cette vérité résulte ; n'est-on enfin aveuglé par aucun intérêt, par aucune superstition ? Cette vérité bientôt réduite à ses moindres termes, c'est-à dire, à cette proposition simple, *le blanc est blanc*, *le noir est noir*, sera conçue presqu'aussitôt que proposée.

En effet, si les systêmes des Locke et des Newton, sans être encore portés au dernier degré de clarté, sont néanmoins généralement enseignés et connus, les hommes organisés comme le commun d'entr'eux, peuvent donc s'élever aux idées de ces grands génies. Or, concevoir leurs idées (1), c'est avoir la

(1) Puisque les hommes conversent et disputent entre eux, il faut donc qu'ils se sentent intérieurement doués de la faculté

même aptitude à l'esprit. Mais de ce que les hommes atteignent à ces vérités, et de ce que leur science est en général toujours proportionnée au desir qu'ils ont d'apprendre, peut-on en conclure que tous puissent également s'élever aux vérités encore inconnues ? cette objection mérite un examen.

---

d'appercevoir les mêmes vérités, et par conséquent d'une égale aptitude à l'esprit. Sans cette conviction, quoi de plus absurde que les disputes des politiques et des philosophes ? que serviroit de se parler, si l'on ne pouvoit s'entendre ? si l'on le peut, il est donc évident que l'obscurité d'une proposition n'est jamais dans les choses, mais dans les mots.

Aussi, dit, à ce sujet, un des plus illustres écrivains de l'Angleterre, que les hommes conviennent de la signification des mots, ils appercevront bientôt les mêmes vérités, ils adopteront tous les mêmes opinions. *Voyez* Hume, sec. 8, of liberty an necessity.

Ce fait, prouvé par l'expérience, donne la solution du problême proposé, il y a cinq ou six ans, par l'académie de Berlin : savoir, *si les vérités métaphysiques en général, si les premiers principes de la théologie naturelle et de la morale sont susceptibles de la même évidence des vérités géométriques.* Attache-t-on une idée nette au mot *probité ?* la regarde-t-on avec moi comme *l'habitude des actions utiles à la patrie ?* que faire pour déterminer démonstrativement quelles sont les actions vertueuses ou vicieuses ? nommer celles qui sont utiles ou nuisibles à la société. Or, en général, rien de plus facile. Il est donc certain, si le bien public est l'objet de la morale, que ses préceptes, fondés sur des principes aussi sûrs que ceux de la géométrie, sont, comme les propositions de cette dernière science, susceptibles de démonstrations les plus rigoureuses. Il en est de même de la métaphysique. C'est une science vraie, lorsque distinguée de la scholastique, on la resserre dans les bornes que lui assigne la définition de l'illustre Bacon.

CHAPITRE XXIV.

L'esprit nécessaire pour saisir les vérités déjà connues, suffit pour s'élever aux inconnues.

Une vérité est toujours le résultat de comparaisons justes sur les ressemblances et les différences, les convenances ou les disconvenances apperçues entre des objets divers. Un maître veut-il expliquer à ses élèves les principes d'une science et leur démontrer les vérités déjà connues ? Que fait-il ? Il met sous les yeux les objets de la comparaison desquels ces mêmes vérités doivent être déduites.

Mais lorsqu'il s'agit de la recherche d'une vérité nouvelle, il faut que l'inventeur ait pareillement sous les yeux les objets de la comparaison desquels doit résulter cette vérité. Mais, qui les lui présente ? Le hasard. C'est le maître commun de tous les inventeurs. Il paroît donc que l'esprit de l'homme, soit qu'il suive la démonstration d'une vérité, soit qu'il la découvre, a, dans l'un et dans l'autre cas, les mêmes objets à comparer, les mêmes rapports à observer enfin les mêmes opérations à faire (1).

(1) Je pourrois même ajouter qu'il faut encore plus d'attention, pour suivre la démonstration d'une vérité déjà connue, que pour en découvrir une nouvelle. S'agit-il, par exemple, d'une proposition mathématique ? l'inventeur, en ce genre sait déjà la géométrie ; il en a les figures habituellement présentes

L'esprit nécessaire pour atteindre aux vérités déjà connues, suffit donc pour parvenir aux inconnues. Peu d'hommes, à la vérité, s'y élèvent, mais cette différence entr'eux est l'effet, 1°. des différentes positions où ils se trouvent, et de cet enchaînement de circonstances auquel on donne le nom de *hasard;* 2°. du desir plus ou moins vif qu'ils ont de s'illustrer, par conséquent, de la passion plus ou moins forte qu'ils ont pour la gloire.

Les passions peuvent tout. Il n'est point de fille idiote que l'amour ne rende spirituelle. Que de moyens ne lui fournit-il pas, pour tromper la vigilance de ses parens, pour voir et entretenir son amant? La plus sotte est souvent alors la plus inventive.

L'homme sans passions, est incapable du degré d'application auquel est attachée la supériorité d'esprit; supériorité, dis-je, qui peut-être est moins en nous l'effet d'un effort extraordinaire d'attention, que d'une attention habituelle.

Mais, si tous les hommes ont une égale aptitude à l'esprit, qui peut donc produire entr'eux tant de différence?

à la mémoire, il se les rappelle, pour ainsi dire, involontairement : son attention enfin peut se porter toute entière sur l'observation de leurs rapports. Quant à l'élève, ces mêmes figures n'étant pas aussi habituellement présentes à sa mémoire, son attention est donc nécessairement partagée entre la peine qu'exigent, et le rappel de ces figures à son souvenir, et l'observation de leurs rapports.

SECTION III.

Des causes générales de l'inégalité des esprits.

CHAPITRE PREMIER.

Quelles sont ces causes?

Elles se réduisent à deux.

L'une est l'enchaînement différent des événemens, des circonstances et des positions où se trouvent les divers hommes. (Enchaînement auquel je donne le nom de *hasard*).

L'autre est le desir plus ou moins vif qu'ils ont de s'instruire.

Le hasard n'est pas précisément aussi favorable à tous; et cependant il a plus de part qu'on n'imagine aux découvertes dont on fait honneur au génie. Pour connoître toute l'influence du hasard, qu'on consulte l'expérience; elle nous apprendra, que dans les arts, c'est à lui que nous devons presque toutes nos découvertes.

En chymie, c'est au travail du grand œuvre que les adeptes (1) doivent la plupart de leurs secrets.

(1) Quelques adeptes cherchent dans la Genèse la pierre philosophale. Les seuls ecclésiastiques l'y ont trouvée.

Ces secrets n'étoient pas l'objet de leur recherche, ils ne doivent donc pas être regardés comme le produit du génie. Qu'on applique aux différens genres de sciences ce que je dis de la chymie, on verra qu'en chacune d'elles, le hasard a tout découvert. Notre mémoire est le creuset des souffleurs. C'est du mêlange de certaines matières jettées sans dessein dans un creuset, que résultent quelquefois les effets les plus inattendus et les plus étonnans; et c'est pareillement du mêlange de certains faits placés, sans dessein, dans notre souvenir, que résultent nos idées les plus neuves et les plus sublimes. Toutes les sciences sont également soumises à l'empire du hasard. Son influence est la même sur toutes, mais ne se manifeste point d'une manière aussi frappante.

CHAPITRE II.

Toute idée neuve est un don du hasard.

UNE vérité entièrement inconnue ne peut être l'objet de ma méditation; lorsque je l'entrevois, elle est déjà découverte. Le premier soupçon est, en ce genre, le trait du génie. A qui dois-je ce premier soupçon? Est-ce à mon esprit? Non : il ne pouvoit s'occuper de la recherche d'une vérité dont il ne supposoit pas même l'existence. Ce soup-

çon est donc l'effet d'un mot, d'une lecture, d'une conversation (1), d'un accident, enfin d'un rien auquel je donne le nom de *hasard*. Or, si nous lui sommes redevables de ces premiers soupçons, et par conséquent, de ces découvertes, peut-on assurer que nous ne lui devions pas encore le moyen de les étendre et de les perfectionner?

La Syrène de Comus est l'exemple le plus propre à développer mes idées. Si l'on a long-tems montré cette Syrène à la foire, sans que personne en devinât le méchanisme, c'est que le hasard ne mettoit sous les yeux de personne les objets de la comparaison desquels devoit résulter cette découverte. Il avoit été plus favorable à Comus. Mais pourquoi n'est-il pas en France compté parmi les grands esprits? C'est que son méchanisme est plus curieux que vraiment utile. S'il eût été d'un avantage très-général et très-étendu, nul doute que la reconnoissance publique n'eût mis Comus au rang des hommes les plus illustres. Il eût dû sa découverte au hasard, et le titre d'homme de génie à l'importance de cette découverte.

Que résulte-t-il de cet exemple?

(1) C'est à la chaleur de la conversation et de la dispute qu'on doit souvent ses idées les plus heureuses. Si ces idées une fois échappées de la mémoire, ne s'y représentent plus et sont perdues sans retour, c'est qu'il est presqu'impossible de se trouver deux fois précisément dans le concours de circonstances qui les avoit fait naître. On doit donc regarder de telles idées comme des dons du hasard.

1°. Que toute idée neuve est un don du hasard ;

2°. Que s'il est des méthodes sûres pour former des savans et même des gens d'esprit, il n'en est point pour former des génies et des inventeurs. Mais, soit qu'on regarde le génie comme un don de la nature ou du hasard, n'est-il pas, dans l'une ou l'autre supposition, également l'effet d'une cause indépendante de nous? En ce cas, pourquoi mettre tant d'importance à la perfection plus ou moins grande de l'éducation?

La raison en est simple. Si le génie dépend de la finesse plus ou moins grande des sens, l'instruction ne pouvant changer le physique de l'homme, rendre l'ouie aux sourds et la parole aux muets, l'éducation est absolument inutile. Au contraire, si le génie est en partie un don du hasard, les hommes, après s'être assurés par des observations répétées, des moyens employés par le hasard pour former de grands talens, peuvent, en se servant à peu près des mêmes moyens, opérer à peu près les mêmes effets, et multiplier infiniment ces grands talens.

Supposons que, pour produire un homme de génie, le hasard doive se combiner en lui avec l'amour de la gloire. Supposons encore qu'un homme naisse dans un gouvernement où loin d'honorer, on avilisse les talens : dans cet empire, il est évident que l'homme de génie sera entièrement l'œuvre du hasard.

En effet, ou cet homme aura vécu dans le monde, et devra son amour pour la gloire à l'estime qu'aura conservée pour les talens la société particulière où il s'est trouvé (1); ou il aura vécu dans la retraite, et devra alors ce même amour pour la gloire, à l'étude de l'histoire, au souvenir des honneurs anciennement décernés à la vertu et au talent, enfin à l'ignorance du mépris que ses concitoyens ont pour l'une ou l'autre.

Supposons au contraire que cet homme naisse dans un siècle et sous une forme de gouvernement où le mérite soit honoré. Dans cette hypothèse, il est évident que son amour pour la gloire et son génie ne sera point en lui l'œuvre du hasard, mais de la constitution même de l'état, par conséquent de son éducation, sur laquelle la forme des gouvernemens a toujours la plus grande influence.

Considere-t-on l'esprit et le génie moins comme l'effet de l'organisation que du hasard (2)? il est

(1) Il est de telles sociétés chez tous les peuples, et même chez les plus stupides, s'ils sont policés.

(2) J'ai connu la sottise et la méchanceté des théologiens. Tout est à craindre de leur part. Je suis donc forcé de renouveler de tems en tems la même profession de foi, de répéter que je ne regarde point le hasard comme un être; que je n'en fais point un Dieu, et que, par ce mot, je n'entends que « l'enchaînement des effets dont nous n'appercevons pas les » causes ». C'est en ce sens qu'on dit du hasard, *il conduit le dé;* cependant tout le monde sait que la manière de remuer le cornet et de jetter ce dé, est la raison suffisante qui fait amener plutôt terne que sonnet.

certain, comme je l'ai déjà dit, qu'en observant les moyens employés par le hasard pour former de grands hommes, on peut, d'après cette observation, modeler un plan d'éducation, qui, les multipliant dans une nation, y rétrécisse infiniment l'empire de ce même hasard, et diminue la part immense qu'il a maintenant à notre instruction.

Cependant si c'est à des causes, à des accidens imprévus qu'on doit toujours le premier soupçon, par conséquent la découverte de toute idée neuve, le hasard conservera donc toujours une certaine influence sur les esprits; j'en conviens : mais cette influence a aussi des bornes.

CHAPITRE III.

Des limites à poser au pouvoir du hasard.

SI presque tous les objets, considérés avec attention, ne renfermoient point en eux la semence de quelque découverte; si le hasard ne partageoit pas à-peu-près également ses dons et n'offroit point à tous les objets de la comparaison desquels il pût résulter des idées grandes et neuves, l'esprit seroit presqu'en entier le don du hasard.

Ce seroit à son éducation qu'on devroit sa science, au hasard qu'on devroit son esprit; et chacun en auroit plus ou moins, selon que le hasard lui auroit été plus ou moins favorable. Or,

que nous apprend, à ce sujet, l'expérience? C'est que l'inégalité des esprits est moins en nous l'effet du partage trop inégal des dons du hasard, que de l'indifférence avec laquelle on les reçoit.

L'inégalité des esprits doit donc être principalement regardée comme l'effet du degré différent d'attention portée à l'observation des ressemblances et des différences, des convenances et des disconvenances qu'ont entr'eux les objets divers. Or, cette inégale attention est en nous le produit nécessaire de la force inégale de nos passions.

Il n'est point d'homme animé du desir ardent de la gloire, qui ne se distingue toujours plus ou moins dans l'art ou la science qu'il cultive. Il est vrai, qu'entre deux hommes également jaloux de s'illustrer, c'est le hasard qui présentant à l'un d'eux des objets de la comparaison desquels il résulte des idées plus fécondes et des découvertes plus importantes, décide sa supériorité. Le hasard, par l'influence qu'il aura toujours sur le choix des objets qui s'offrent à nous, conservera donc toujours quelqu'influence sur les esprits. Contient-on sa puissance dans ces étroites limites, on a fait tout le possible. On ne doit pas s'attendre, à quelque degré de perfection qu'on porte la science de l'éducation, qu'elle forme jamais des gens de génie de tous les habitans d'un empire. Ce qu'elle peut, c'est de les y multiplier; c'est de faire du plus grand nombre des citoyens des hommes de sens et d'esprit. Voilà jus-

qu'où s'étend son pouvoir. C'en est assez pour réveiller l'attention des citoyens, et les encourager à la culture d'une science dont la perfection procureroit en général tant de bonheur à l'humanité, et en particulier tant d'avantages aux nations qui s'en occuperoient.

Un peuple où l'éducation publique donneroit du génie à un certain nombre de citoyens, et du sens à presque tous, seroit, sans contredit, le premier peuple de l'univers. Le seul et sûr moyen d'opérer cet effet, est d'habituer de bonne heure les enfans à la fatigue de l'attention.

Les semences des découvertes présentées à tous par le hasard, sont stériles, si l'attention ne les féconde. La rareté de l'attention produit celle des génies. Mais que faire pour forcer les hommes à l'application ? Allumer en eux les passions de l'émulation, de la gloire et de la vérité. C'est la force inégale de ces passions, qu'on doit regarder en eux comme la cause de la grande inégalité de leurs esprits.

CHAPITRE IV.

De la seconde cause de l'inégalité des esprits.

PRESQUE tous les hommes sont sans passions, sans amour pour la gloire (1). Loin d'en exciter

(1) Permis aux insensés de déclamer sans cesse contre les pas-

en eux le desir, la plupart des gouvernemens, par une petite et fausse politique (1), cherchent au con-

---

sions. Ce que l'expérience nous apprend à ce sujet, c'est que sans elles, il n'est, ni grand artiste, ni grand général, ni grand ministre, ni grand poète, ni grand philosophe; c'est que la philosophie, comme le prouve l'étymologie de ce mot, consiste dans l'amour et la recherche de la sagesse et de la vérité. Or, tout amour est passion. Ce sont donc les passions qui, dans leurs travaux, ont toujours soutenu les Newton, les Locke, les Baile, etc. Leurs découvertes furent le prix de leurs méditations. Ces découvertes ont supposé une poursuite vive, constante, assidue de la vérité, et cette poursuite une passion.

On n'est point philosophe, lorsqu'indifférent au mensonge ou à la vérité, on se livre à cette apathie et à ce repos prétendu philosophique qui retient l'ame dans l'engourdissement, et retarde sa marche vers la vérité. Que cet état soit doux, qu'on s'y trouve à l'abri de l'envie et de la fureur des bigots, et qu'en conséquence, *le paresseux se dise prudent*; soit : *mais qu'il ne se dise pas philosophe*. Quelle est la société la plus dangereuse pour la jeunesse? celle de ces hommes prudens, discrets, et d'autant plus sûrs d'étouffer dans l'adolescent tout genre d'émulation, qu'ils lui montrent dans l'ignorance un abri contre la persécution, par conséquent le bonheur dans l'inaction.

Parmi les apôtres de l'oisiveté, il est quelquefois des gens de beaucoup d'esprit. Ce sont ceux qui ne doivent leur paresse qu'aux dégoûts et aux chagrins éprouvés dans la recherche de la vérité. La plupart des autres sont des hommes médiocres; ce qu'ils desirent, c'est que tous le soient. C'est l'envie qui leur fait prêcher la paresse.

Que faire pour échapper à la séduction de leurs discours? en suspecter la sincérité : se rappeler qu'un intérêt noble ou vil fait toujours parler les hommes; que toute supériorité d'esprit importune celui qui dédaigne la gloire, et s'enveloppe d'une paresse réputée philosophique; qu'un tel homme a toujours intérêt d'étouffer dans les cœurs les germes d'une émulation qui lui donneroit trop de supérieurs.

(1) Le projet de la plupart des despotes est de régner sur des esclaves, de changer chaque homme en automate. Ces despotes,

traire

traire à l'éteindre. Alors, indifférens à la gloire, les citoyens font peu de cas de l'estime publique, et peu d'efforts pour la mériter.

Je ne vois dans la plupart des hommes que des commerçans avides. S'ils arment, ce n'est point dans l'espérance de donner leur nom à quelque contrée nouvelle. Uniquement sensibles à l'espoir du gain, ce qu'ils craignent, c'est que leur vaisseau ne s'écarte des routes fréquentées. Or, ces routes ne sont pas celles des découvertes. Que le navire soit, par le hasard ou la tempête, porté sur des isles inconnues, le pilote, forcé d'y relâcher, n'en reconnoît ni les terres, ni les habitans. Il y fait de l'eau, remet à la voile, et court de nouveau les côtes pour y échanger ses marchandises. Rentré enfin dans le port, il désarme, et remplit le magasin du propriétaire des richesses et des denrées du retour, et ne lui rapporte aucune découverte.

Il est peu de Colomb; et sur les mers de ce monde, uniquement jaloux d'honneur, de places, de crédit et de richesses, peu d'hommes s'embarquent pour la découverte de vérités nouvelles. Pourquoi donc s'étonner si ces découvertes sont rares ?

Les vérités sont, par la main du ciel, semées

---

séduits par l'intérêt du moment, oublient que l'imbécillité des sujets annonce la chûte des Rois, qu'elle est destructive de leur empire, et qu'enfin il est, à la longue, plus facile de régir un peuple éclairé qu'un peuple stupide.

çà et là dans une forêt obscure et sans i[illegible]n chemin borde cette forêt ; il est fréquente[illegible]ne infinité de voyageurs. Parmi eux il est des [illegible]eux à qui l'épaisseur et l'obscurité même du bo[illegible]pirent le desir d'y pénétrer. Ils y entrent ; mais embarrassés dans les ronces, déchirés par les épines et rebutés dès les premiers pas, ils abandonnent l'entreprise et regagnent le chemin. D'autres, mais en petit nombre, animés, non par une curiosité vague, mais par un desir vif et constant de gloire, s'enfoncent dans la forêt, en traversent les fondrieres, et ne cessent de la parcourir jusqu'à ce que le hasard leur ait enfin découvert quelque vérité plus ou moins importante. Cette découverte faite, ils reviennent sur leurs pas, percent une route de cette vérité jusqu'au grand chemin, et tout voyageur alors la regarde en passant, parce que tous ont des yeux pour l'appercevoir, et qu'il ne leur manquoit, pour la découvrir, que le desir vif de la chercher et la patience nécessaire pour la trouver.

Un homme jaloux d'un grand nom se met-il à la poursuite d'une vérité importante ? Il doit s'armer de la patience du chasseur. Il en est du philosophe comme du sauvage : le moindre mouvement du dernier écarte de lui le gibier ; et la moindre distraction du premier éloigne de lui la vérité. Or, rien de plus pénible que de tenir long-tems son corps et son esprit dans le même état d'immobilité ou d'attention ; c'est le produit d'une grande passion.

Dans le sauvage, c'est le besoin de manger; dans le philosophe, c'est celui de la gloire qui opère cet effet.

Mais qu'est-ce que ce besoin de la gloire? Le besoin même du plaisir. Aussi dans tout pays où la gloire cesse d'en être representative, le citoyen est indifférent à la gloire; le pays est stérile en génies et en découvertes. Il n'en est cependant point qui de tems en tems ne produise des hommes illustres; parce qu'il n'en est aucun où il ne naisse de loin en loin quelque citoyen, qui, frappé, comme je l'ai dit, des éloges prodigués dans l'histoire aux talens, ne desire d'en mériter de pareils, et ne se mette, à cet effet, en quête de quelque vérité nouvelle. S'obstine-t-il à sa recherche? Parvient-il à sa découverte? Est-il énorgueilli de sa conquête? La porte-t-il en triomphe dans sa patrie? Quelle est sa surprise, lorsque l'indifférence avec laquelle on la reçoit, lui apprend enfin le peu de cas qu'on en fait.

Alors convaincu qu'en échange des peines et des fatigues qu'exige la recherche de la vérité, il n'aura chez lui que peu de célébrité et beaucoup de persécution, il perd courage, il se rebute, ne tente plus de nouvelles découvertes, se livre à la paresse, et s'arrête à moitié de sa carrière.

Notre attention est fugitive: il faut des passions fortes pour la fixer. Je veux qu'en s'amusant l'on calcule une page de chiffres, on n'en calcule point

un volume, qu'on n'y soit forcé par l'intérêt puissant de sa gloire ou de sa fortune. Ce sont les passions qui mettent en action l'égale aptitude que les hommes ont à l'esprit. Sans elles, cette aptitude n'est en eux qu'une puissance morte.

Qu'est-ce, encore une fois, que l'esprit? La connoissance des vrais rapports qu'un certain nombre d'objets ont entr'eux et avec nous. A quoi doit-on cette connoissance? A la méditation, à la comparaison des objets. Mais que suppose cette comparaison? Un intérêt plus ou moins vif de les comparer. L'esprit est donc en nous le produit de cet intérêt, et non de la finesse plus ou moins grande de nos sens.

Mais, dira-t-on, si la force de notre constitution déterminoit celle de nos desirs; si l'homme devoit son génie à ses passions, et ses passions à son tempérament, dans cette supposition, le génie seroit encore en nous l'effet de l'organisation, et par conséquent un don de la nature.

C'est à la discussion de ce point que se réduit maintenant cette importante question; c'est de l'examen de ce fait que dépend son exacte solution.

SECTION IV.

Les hommes communément bien organisés, sont tous susceptibles du même degré de passion : leur force inégale est toujours en eux l'effet de la différence des positions où le hasard les place. Le caractère original de chaque homme (comme l'observe Pascal) n'est que le produit de ses premières habitudes.

CHAPITRE PREMIER.

Du peu d'influence de l'organisation et du tempérament sur les passions et le caractère des hommes.

Au moment où l'enfant se détache des flancs de la mère et s'ouvre les portes de la vie, il y entre sans idées, sans passions. L'unique besoin qu'il éprouve est celui de la faim. Ce n'est donc point au berceau que se font sentir les passions de l'orgueil, de l'avarice, de l'envie, de l'ambition, du desir de l'estime et de la gloire. Ces

passions factices (1), nées au sein des bourgs et des cités, supposent des conventions et des loix déjà établies entre les hommes, par conséquent leur réunion en société. De telles passions seroient donc inconnues, et de celui qui, porté au moment de sa naissance par la tempête et les eaux sur une côte déserte, y auroit été, comme Romulus, allaité par une louve, et de celui qui la nuit enlevé de son berceau par une fée ou un génie, seroit déposé dans quelqu'un de ces châteaux enchantés et solitaires où se promenoient jadis tant de princesses et de chevaliers. Or si l'on naît sans passions, l'on naît aussi sans caractère. Celui que produit en nous l'amour de la gloire est une acquisition, par conséquent un effet de l'instruction. Mais la nature ne nous doueroit-elle point, dès la plus tendre enfance, de l'espèce d'organisation propre à former en nous un tel caractère ? Sur quoi fonder cette conjecture ? A-t-on remarqué qu'une certaine disposition dans les nerfs, les fluides, ou les muscles, donnât constamment la même manière de

(1) En Europe, l'on peut compter encore au nombre des passions factices la jalousie. L'on y est jaloux, parce qu'on y est vain. La vanité entre dans la composition de presque tous les grands amours européens. Il n'en est pas de même en Asie. La jalousie y peut être un pur effet de l'amour des plaisirs physiques : on sait, par expérience, que, plus les desirs des Sultanes sont contraints, plus ils sont vifs, plus elles donnent et reçoivent de plaisir. La jalousie, fille de la luxure des Sultans et des visirs, y peut construire des sérails et y renfermer les femmes.

penser; que la nature retranchât certaines fibres du cerveau des uns pour les ajouter à celui des autres; qu'en conséquence elle inspirât toujours à ceux-ci un desir vif de la gloire? Dans la supposition où les caractères seroient l'effet de l'organisation, que pourroit l'éducation? Le moral change-t-il le physique? La maxime la plus vraie rend-elle l'ouie aux sourds? Les plus sages leçons d'un précepteur applatissent-elles le dos d'un bossu? Allongent-elles la jambe d'un boiteux? Elèvent-elles la taille d'un pygmée? Ce que la nature fait, elle seule peut le défaire. L'unique sentiment qu'elle ait dès l'enfance gravé dans nos cœurs, est l'amour de nous-mêmes. Cet amour, fondé sur la sensibilité physique, est commun à tous les hommes. Aussi quelque différente que soit leur éducation, ce sentiment est-il toujours le même en eux : aussi dans tous les tems et les pays, s'est-on aimé, s'aime-t on et s'aimera-t-on toujours de préférence aux autres. Si l'homme varie dans tous ses autres sentimens, c'est que tout autre est en lui l'effet des causes morales. Or, si ces causes sont variables, leurs effets doivent l'être. Pour constater cette vérité par des expériences en grand, je consulterai d'abord l'histoire des nations.

CHAPITRE II.

Des changemens survenus dans le caractère des nations, et des causes qui les ont produits.

CHAQUE nation a sa manière particulière de voir et de sentir qui forme son caractère; et chez tous les peuples, ce caractère ou change tout-à-coup, ou s'altère peu à peu, selon les changemens subits ou insensibles survenus dans la forme de leur gouvernement, par conséquent dans l'éducation publique (1).

Celui des François, depuis long-tems regardé comme gai, ne fut pas toujours tel. L'empereur Julien dit des Parisiens, *je les aime, parce que leur caractère. comme le mien, est austère* (2) *et sérieux.*

Le caractère des peuples change donc. Mais dans quel moment ce changement se fait-il le plus sensiblement appercevoir? Dans les momens

(1) La forme du gouvernement où l'on vit, fait toujours partie de notre éducation.

(2) Quelques-uns ont à la guerre regardé l'impétuosité de l'attaque comme le caractère distinctif des François : mais cette impétuosité n'est point un caractère : elle leur est commune avec les Turcs, et généralement avec toutes les nations noit accoutumées à une discipline sévère. Les François, d'ailleurs, en sont susceptibles. Le roi de Prusse en a dans ses armées, tous y font exe rcice à la prussienne.

de révolution, où les peuples passent tout-à-coup de l'état de liberté à celui de l'esclavage. Alors de fier et d'audacieux qu'étoit un peuple, il devient foible et pusillanime; il n'ose lever ses regards sur l'homme en place; il est gouverné, et peu lui importe qui le gouverne. Ce peuple enfin découragé se dit, comme l'âne de la fable : *quel que soit mon maître, je n'en porterai pas un plus lourd fardeau.* Autant un citoyen libre est passionné pour la gloire de sa nation, autant un esclave est indifférent au bien public. Son cœur est privé d'activité et d'énergie; il est sans vertus, sans esprit, sans talens, les facultés de son ame sont engourdies : il néglige les arts, le commerce, l'agriculture, &c. Ce n'est point à des mains serviles qu'il appartient, disent les Anglois, de travailler et de fertiliser la terre. Un Simonide aborde un empire despotique et n'y trouve point de traces d'hommes. Le peuple libre est courageux, franc, humain et loyal (1). Le peuple esclave est lâche, perfide, délateur, barbare : il pousse à l'excès sa cruauté. Si l'officier, trop sévère au moment du combat, a tout à redouter du soldat maltraité; si le jour de la bataille est pour ce dernier le jour

(1) Les mots *loyal* et *poli* ne sont point synonymes. Un peuple esclave peut être poli. L'habitude de la crainte doit le rendre révérencieux; un tel peuple est souvent plus civil et toujours moins loyal qu'un peuple libre. Les négocians de tous les pays attestent la loyauté des commerçans anglois. L'homme libre est en général l'homme honnête.

du ressentiment; celui de la sédition est pareillement, pour l'esclave opprimé, le jour long-tems attendu de la vengéance : elle est d'autant plus atroce, que la crainte en a plus long-tems concentré la fureur (1).

Quel tableau frappant d'un changement subit dans le caractère d'une nation, nous présente l'histoire romaine ? Quel peuple, avant l'élévation des Césars, montra plus de force, de vertu, plus d'amour pour la liberté, plus d'horreur pour l'esclavage, et quel peuple (le trône des Césars affermi) montra plus de foiblesse et de vileté (2)? Sa bassesse fatiguoit Tibère.

Indifférent à la liberté, Trajan la lui offre, il la refuse. Il dedaigne cette liberté que ses ancêtres eussent payée de tout leur sang. Tout change alors dans Rome, et l'on voit, à ce caractère opiniâtre et grave qui distinguoit ses premiers habitans, succéder ce caractère léger et frivole que Juvénal leur reproche dans sa dixième satyre.

Veut-on un exemple plus récent d'un pareil changement? Comparons les Anglois d'aujourd'hui aux Anglois du tems de Henri VIII, d'Edouard VI, de Marie et d'Elisabeth. Ce peuple, maintenant

---

(1) La déposition de Nabab-Jaffier-Ali-Kan, rapportée dans la gazette de Leyde, du 23 juin 1761, en est la preuve.

(2) Dans une nation avilie, on ne trouve pas même parmi ses meilleurs citoyens, des caractères d'une certaine élévation. Des ames nobles et fières y seroient trop discordantes avec les autres.

si humain, si tolérant, si éclairé, si libre, si industrieux, si ami des arts et de la philosophie, n'étoit alors qu'un peuple esclave, inhumain, superstitieux, sans arts et sans industrie.

Un prince usurpe-t-il sur ses peuples une autorité sans bornes? Il est sûr d'en changer le caractère, d'énerver leur ame, de la rendre craintive et basse (1). C'est de ce moment qu'indifférens à la gloire, ses sujets perdent ce caractère d'audace et de constance propre à supporter tous les travaux, à braver tous les dangers. Le poids du pouvoir arbitraire brise en eux le ressort de l'émulation.

Qu'impatient de la contradiction (2), le prince

(1) En Orient, quel est l'homme le plus loué? le plus tyran, le plus craint et le plus détestable. Mais ce tyran tant loué de son vivant peut donc toujours se croire l'idole et l'amour de ses peuples. Si l'histoire en trace enfin le portrait, c'est longtems après sa mort. Quel moyen reste-t-il donc au monarque d'Orient pour savoir s'il emporte réellement dans la tombe l'estime et les regrets de ses sujets? il n'en est qu'un : c'est de réfléchir sur lui-même, d'examiner s'il s'est toujours occupé du bonheur de ses peuples, et si dans toutes ses actions il n'a jamais consulté que l'intérêt national. Y fut-il toujours indifférent; il peut être sûr, quelqu'éloge qu'on lui donne, que son nom sera le mépris de la postérité. La mort est la lance d'Ituriel : elle détruit le charme du mensonge et de la flatterie.

Ce que la mort opère sur les sultans, la disgrace l'opère sur ses visirs. Sont-ils en place? point d'éloges qu'on ne leur prodigue, point de talens qu'on leur refuse. En sortent-ils? ils ne sont plus que ce qu'ils étoient avant d'y parvenir, souvent des hommes communs et sans génie.

(2) Le despote, toujours sans prévoyance contre les ennemis

donne le nom de factieux à l'homme vrai; il a substitué dans sa nation le caractère de la fausseté à celui de la franchise. Que, dans des momens critiques, ce prince, livré à ses flatteurs, ne trouve ensuite auprès de lui que des gens sans mérite, à qui s'en prendre? A lui seul; c'est lui-même qui les a rendus tels.

Qui croiroit, en considérant les maux de la servitude, qu'il fût encore des princes assez petits pour vouloir régner sur des esclaves, des princes assez stupides pour ignorer les changemens funestes que le despotisme opère dans le caractère de leurs sujets?

Qu'est-ce que le pouvoir arbitraire? Un germe de calamités, qui, déposé dans le sein d'un état, ne s'y développe que pour y porter le fruit de la misère et de la dévastation. Croyons-en le roi de

---

du dehors, pourroit-il se flatter que des peuples habitués à trembler sous le fouet du pouvoir, assez vils pour se laisser lâchement dépouiller de la propriété de leurs biens, de leur vie et de leur liberté, le défendront contre l'attaque d'un ennemi puissant? Un monarque doit savoir qu'en brisant la chaîne qui lie l'intérêt de chaque particulier à l'intérêt général, il anéantit toute vertu : que la vertu détruite dans un empire, le précipite à sa ruine; que les étaies du trône despotique doivent s'affaisser sous son poids; qu'uniquement fort de la force de son armée, cette armée défaite, ses sujets affranchis de toute crainte, cesseront de combattre pour lui; que deux ou trois batailles ont, en Orient, décidé du sort des plus grands états. Darius, Tigrane, Antiochus en sont la preuve. Les Romains combattirent quatre cents ans pour subjuguer la libre Italie; et pour se soumettre la servile Asie, ils ne firent que s'y présenter.

Prusse. « Rien de meilleur, dit-il dans un discours prononcé à l'académie de Berlin, » que le » gouvernement arbitraire, mais sous des princes » justes, humains, et vertueux : rien de pire sous » le commun des rois ». Or, que de rois de cette espèce ! Combien compte-t-on de Titus, de Trajan, et d'Antonin ? Voilà ce que pense un grand homme. Quelle élévation d'ame, quelles lumières un tel aveu ne suppose-t-il pas dans un monarque ! Qu'annonce en effet le pouvoir despotique ? Souvent la ruine du despote, et toujours celle de sa postérité (1). Le fondateur d'une telle puissance met son royaume à fonds perdu : ce n'est que l'intérêt viager et mal entendu de la royauté, c'est-à-dire, celui de l'orgueil, de la paresse, ou d'une passion semblable, qui fait préférer l'exercice d'un despotisme injuste et cruel sur des esclaves malheureux, à l'exercice d'une puissance légitime et bien aimée (2) sur un peuple libre et fortuné. Le pouvoir

(1) Pour l'intérêt de sa gloire et de sa sûreté, le despote devroit regarder comme amis, ces mêmes philosophes qu'il hait, et comme ennemis, ces mêmes courtisans qu'il chérit, et qui, vils flatteurs de tous ses vices, l'excitent aux crimes qui préparent sa chûte.

(2) A quel signe distingue-t-on le pouvoir arbitraire du pouvoir légitime ? tous deux font des loix, tous deux infligent le supplice de mort ou de moindres peines aux violateurs de ces loix ; tous deux emploient la force de la communauté, c'est-à-dire, celle de la nation, ou pour maintenir leurs édits, ou pour repousser l'attaque de l'ennemi. Oui : mais ils diffèrent, dit Locke, en ceci, c'est que le premier de ces pouvoirs em-

arbitraire est un enfant sans prévoyance, qui sacrifie sans cesse l'avenir au présent.

Le plus redoutable ennemi du bien public n'est point le trouble ni la sédition, mais le despotisme (1). Il change le caractère d'une nation, et toujours en mal : il n'y porte que des vices. Quelle que soit la puissance d'un Sultan des Indes, il n'y créera jamais de citoyens magnanimes ; il ne trouvera jamais dans ses esclaves les vertus des hommes libres. La Chimie ne tire d'un corps mixte qu'autant d'or qu'il en renferme, et le pouvoir le plus arbitraire ne tire jamais d'un esclave que la bassesse qu'il contient.

L'expériense prouve donc que le caractère et l'esprit des peuples changent avec la forme de leur gouvernement : qu'un gouvernement différent donne tour-à-tour, à la même nation, un caractère élevé ou bas, constant ou léger, courageux ou timide.

Les hommes apportent donc en naissant, ou

---

ploie la force publique pour satisfaire des fantaisies et s'asservir ses concitoyens ; et que le second s'en sert pour se rendre respectable à ses voisins, pour assurer aux citoyens la propriété de leurs biens, leur vie, leur liberté, pour accroître leur bonheur. Enfin l'usage de la force nationale pour tout autre objet que l'avantage général, est un crime. C'est donc à la différente manière d'employer la force nationale, qu'on peut distinguer le pouvoir arbitraire du pouvoir légitime.

(1) Tel parut le despotisme au vertueux Tullius, septième roi de Rome : il eut le courage de mettre lui-même des bornes à l'autorité royale.

nulle disposition, ou des dispositions à tous les vices et les vertus contraires. Ils ne sont donc que le produit de leur éducation. Si le Persan n'a nulle idée de la liberté, si le Sauvage n'a nulle idée de la servitude, c'est un effet de leur différente instruction.

Pourquoi, disent les étrangers, n'apperçoit-on d'abord dans tous les François qu'un même esprit et un même caractère, comme une même physionomie dans tous les nègres? C'est que les François ne jugent et ne pensent point d'après eux (1), mais d'après les gens en place. Leur manière de voir, par cette raison, doit être assez uniforme. Il en est des François comme de leurs femmes: ont elles mis leur rouge, sont-elles au spectacle? Toutes semblent porter le même visage. Je sais qu'avec de l'attention l'on découvre toujours quelque différence entre les caractères et les esprits des individus, mais il faut du tems pour l'appercevoir.

L'ignorance des François, l'inquisition de leur police, le crédit de leur clergé les rend, en géné-

---

(1) Entre les diverses causes du peu de succès de la France dans la dernière guerre, si l'on compte la jalousie, l'inexpérience des généraux, et leur indifférence pour le bien public, peut-être ne faut-il pas oublier la gangrène de l'imbécillité religieuse qui commença dès-lors à s'étendre sur tous les esprits. Maintenant le François n'ose plus penser par lui-même. De jour en jour, il pensera moins, et sera de jour en jour moins redoutable.

ral, plus semblables entre eux qu'on ne l'est par-tout ailleurs. Or, si telle est l'influence de la forme du gouvernement sur les mœurs et le caractère des peuples, quel changement dans les idées et le caractère des particuliers, ne doivent point produire les changemens arrivés dans leur fortune et leur position !

CHAPITRE III.

Des changemens survenus dans le caractère des particuliers.

CE qui s'opère en grand et d'une manière frappante dans les nations, s'opère en petit et d'une manière moins sensible dans les individus. Presque tout changement dans leurs positions en occasionne dans leurs caractères. Un homme est sévère, chagrin, impérieux; il gronde, il maltraite ses esclaves, ses enfans, et ses domestiques. Le hasard l'égare dans une forêt, il se retire la nuit dans un antre. Des lions y reposent. Cet homme y conserve-t-il son caractère dur et chagrin ? Non, il se tapit dans un coin de l'antre, et n'excite, par aucun geste, la fureur de ces animaux.

De l'antre du lion physique, qu'on transporte ce même homme dans la caverne du lion moral; qu'on l'attache au service d'un prince cruel et despote, doux et modéré en présence du maître, peut être

peut-être cet homme deviendra-t-il le plus vil et le plus rampant de ses esclaves. Mais, dira-t-on, son caractère contraint ne sera pas changé : c'est un arbre courbé avec effort, que son élasticité naturelle rendra bientôt à sa première forme. Eh quoi ! imagine-t-on que cet arbre, quelques années assujetti par des câbles à une certaine courbure, pût jamais se redresser ? Quiconque assure qu'on contraint et qu'on ne change point les caractères, ne dit rien autre chose, sinon qu'on ne détruit point en un instant des habitudes anciennement contractées.

L'homme d'humeur la conserve, parce qu'il a toujours quelqu'inférieur sur lequel il peut l'exercer. Mais qu'on le tienne long-tems en présence du lion ou du despote, nul doute qu'une contrainte longue, répétée, et transformée en habitude, n'adoucisse son caractère. En général, tant qu'on est jeune assez pour contracter des habitudes nouvelles, les seuls défauts et les seuls vices incurables sont ceux qu'on ne peut corriger sans employer des moyens dont les mœurs, les loix ou la coutume ne permettent point l'usage. Il n'est rien d'impossible à l'éducation : elle fait danser l'ours.

Qu'on médite ce sujet, l'on sentira que notre première nature, comme le prouve Pascal et l'expérience, n'est autre chose que notre première habitude (1).

(1) Si l'auteur de l'Emile a nié la vérité de cet axiome, c'est qu'il n'a pas saisi le sens de Pascal.

L'homme naît sans idées, sans passions; il naît imitateur; il est docile à l'exemple: c'est par conséquent à l'instruction qu'il doit ses habitudes et son caractère. Or, je demande pourquoi des habitudes, contractées pendant un certain tems, ne seroient pas, à la longue, détruites par des habitudes contraires. Que de gens ne voit on pas changer de caractère, selon le rang, selon la place différente qu'ils occupent à la cour et dans le ministère, enfin selon le changement arrivé dans leurs positions? Pourquoi le bandit, transporté d'Angleterre en Amérique, y devient-il souvent honnête? C'est qu'il devient propriétaire; c'est qu'il a des terres à cultiver, et qu'enfin sa position a changé.

Le militaire est, dans les camps, dur et impitoyable; l'officier, accoutumé à voir couler le sang, devient insensible à ce spectacle. Est il de retour à Londres, à Paris, à Berlin? il redevient humain et compatissant. Pourquoi regarde-t-on chaque caractère comme l'effet d'une organisation particulière, lorsqu'on ne peut déterminer quelle est cette organisation? Pourquoi chercher dans des qualités occultes la cause d'un phénomène moral, que le développement du sentiment de l'amour de soi peut si clairement et si facilement expliquer?

CHAPITRE IV.

De l'amour de soi.

L'HOMME est sensible au plaisir et à la douleur physique : en conséquence il fuit l'un et cherche l'autre : et c'est à cette fuite et à cette recherche constante qu'on donne le nom d'amour de soi.

Ce sentiment, effet immédiat de la sensibilité physique, et par conséquent commun à tous, est inséparable de l'homme. J'en donne pour preuve sa permanence, l'impossibilité de le changer, ou même de l'altérer. De tous les sentimens, c'est le seul de cette espèce : nous lui devons tous nos désirs, toutes nos passions ; elles ne peuvent être en nous que l'application du sentiment de l'amour de soi à tel ou tel objet.

C'est donc à ce sentiment diversement modifié, selon l'éducation qu'on reçoit, selon le gouvernement sous lequel on vit, et les positions différentes où l'on se trouve, qu'on doit attribuer l'étonnante diversité des passions et des caractères.

L'amour de nous-mêmes nous fait en entier ce que nous sommes. Par quelle raison est-on si avide d'honneurs et de dignités ? C'est qu'on s'aime, c'est qu'on desire son bonheur, et par conséquent le pouvoir de se le procurer. L'amour de la puis-

sance, et des moyens de l'acquérir, est donc nécessairement lié dans l'homme à l'amour de lui-même (1). Chacun veut commander, parce que chacun voudroit accroître sa félicité, et, pour cet effet, que tous ses concitoyens s'en occupassent. Or, entre tous les moyens de les y contraindre, le plus sûr est celui de la force et de la violence. L'amour du pouvoir, fondé sur celui du bonheur, est donc l'objet commun de tous nos desirs (2). Aussi les richesses, les honneurs, la gloire, l'envie, la considération, la justice, la vertu, l'intolérance, enfin toutes les passions factices (3), ne sont elles en nous que l'amour du pouvoir déguisé sous ces noms différens.

---

(1) L'amour de l'homme pour le pouvoir est tel, qu'en Angleterre même il n'est presque point de ministre qui ne voulût revêtir son Prince du pouvoir arbitraire. L'ivresse d'une grande place fait oublier au ministre qu'accablé lui-même sous le poids du pouvoir qu'il édifie, lui et sa postérité en seront peut-être les premières victimes.

Qui fait chercher les grands emplois? seroit-ce le desir d'y faire le bien? qui ne seroit animé que de ce motif, les regarderoit comme un fardeau. Si l'on les desire, c'est moins pour l'utilité publique que pour la sienne propre. Les hommes ne naissent donc pas aussi bons que quelques-uns le prétendent. Bonté suppose amour des autres, et c'est en nous seuls que se concentre tout notre amour.

(2) Le desir du pouvoir est général, et si, pour y parvenir, tous les hommes ne s'exposent point aux mêmes dangers, c'est que l'amour de la conservation est, dans la plupart d'entr'eux, en équilibre avec l'amour de la puissance.

(3) Tout en nous est passion factice, à l'exception des besoins, des douleurs et des plaisirs physiques.

Le pouvoir est l'objet unique de la recherche des hommes. Pour le prouver, je vais montrer que toutes les passions, ci-dessus citées, ne sont proprement en nous que l'amour du pouvoir : et j'en conclurai que cet amour étant commun à tous, tous sont susceptibles du desir de l'estime et de la gloire, par conséquent de l'espèce de passion propre à mettre en action l'égale aptitude qu'ont à l'esprit les hommes organisés comme le commun d'entre eux.

CHAPITRE V.

De l'amour des richesses et de la gloire.

A la tête des vertus cardinales, on place la force et le pouvoir : c'est la vertu la plus et peut-être la seule vraiment estimée. Le mépris est le partage de la foiblesse.

D'où naît notre dédain pour ces nations orientales, dont quelques-unes nous égalent en industrie, comme le prouve la fabrique de leurs étoffes, et dont plusieurs nous surpassent peut-être en vertus sociales? Méprisons-nous simplement en elles la bassesse avec laquelle elles supportent le joug d'un despotisme honteux et cruel? Un tel mépris seroit juste; mais non : nous les méprisons comme lâches, et non exercées aux armes. C'est donc la

force (1) qu'on respecte, et la foiblesse qu'on méprise. L'amour de la force et du pouvoir est commun à tous (2). Tous le desirent : mais tous, comme César ou Cromwel, n'aspirent point à un pouvoir suprême : peu d'hommes en conçoivent le projet, encore moins sont à portée de l'exécuter.

L'espèce de pouvoir qu'en général on souhaite, est celui qu'on peut facilement acquerir. Chacun peut devenir riche, et chacun desire les richesses. Par elle on satisfait à tous ses goûts ; on secourt les malheureux, on oblige une infinité d'hommes, et par conséquent on leur commande.

La gloire, comme les richesses, procure le pouvoir, et l'on en est pareillement avide. La gloire s'acquiert ou par les armes, ou par l'éloquence. On sait quelle estime on avoit à Rome et dans la Grèce pour l'éloquence ; elle y conduisoit aux grandeurs et à la puissance. *Magna vis et magnum nomen*, dit à ce sujet Cicéron, *sunt unum et idem*. Chez ces peuples, un grand nom donnoit un grand pouvoir. L'orateur célèbre commandoit à une multitude de cliens. Or, dans tout

(1) En presque tout pays l'on donne à la force la préférence sur la justice. En France, l'on met l'avocat à la taille ; l'on en exempte le lieutenant. Pourquoi ? c'est que l'un est jusqu'à un certain point représentatif de la justice, et l'autre de la force.

(2) L'homme sans desir, l'homme qui se croit parfaitement heureux, seroit, sans doute, insensible à l'amour du pouvoir. Est-il des hommes de cette espèce ? oui, mais en trop petit nombre pour y avoir égard.

état républicain, quiconque est suivi d'une foule de cliens, est toujours un citoyen puissant. L'Hercule Gaulois, de la bouche duquel sortoit une infinité de fils d'or, étoit l'emblême de la force morale et de l'éloquence. Mais pourquoi cette éloquence, jadis si respectée, n'est-elle plus maintenant honorée et cultivée qu'en Angleterre ? C'est que, par-tout ailleurs, elle n'ouvre plus la route des honneurs.

L'amour de la gloire, de l'estime, de la considération n'est donc proprement en nous que l'amour déguisé de la puissance.

La gloire, dit-on, est la maîtresse de presque tous les grands hommes : ils la poursuivent à travers les dangers ; ils bravent, pour l'obtenir, les travaux de la guerre, les ennuis de l'étude, et la haîne de mille rivaux (1). Mais dans quel pays ? Dans ceux où la gloire fait puissance. Par-tout où la gloire ne sera qu'un vain titre, où le mérite sera sans crédit réel, le citoyen, indifférent à l'estime publique, fera peu d'efforts pour l'obtenir. Pourquoi la gloire est-elle regardée comme une plante du sol républicain, qui, dégénérée dans les

(1) Quels sont les ennemis d'un homme célèbre ? ses rivaux et presque tous ses contemporains. Sa présence les humilie. De qui l'homme illustre est-il loué ? de l'étranger ; l'étranger est sans envie. C'est la postérité vivante. L'éloignement des lieux équivaut à celle des tems. L'estime de l'étranger est pour l'homme de lettres presque l'unique récompense qu'il puisse maintenant attendre de ses travaux.

pays despotiques, n'y pousse jamais avec une certaine vigueur ? C'est que, dans la gloire, on n'aime proprement que le pouvoir, et que, dans un gouvernement arbitraire, tout pouvoir disparoît devant celui du despote. L'homme qui passe la nuit sous les armes, ou dans ses bureaux, s'imagine aimer l'estime : il se trompe. L'estime n'est que le nom qu'il donne à l'objet de son amour, et le pouvoir est la chose même.

Sur quoi j'observerai que ce même éclat, que cette même puissance, dont quelquefois la gloire est environnée, et qui nous la rend si chère, doit souvent nous la rendre odieuse dans nos concitoyens : et de-là l'envie.

CHAPITRE VI.

De l'Envie.

Le mérite, dit Pope, produit l'envie, comme le corps produit l'ombre. L'envie annonce le mérite, comme la fumée l'incendie et la flamme. L'envie, acharnée contre le mérite, ne le respecte ni dans les grandes places, ni sur le trône. Elle poursuit également un Voltaire, un Catinat, un Frédéric. Si l'on se rappeloit souvent jusqu'où se porte sa fureur, peut-être qu'effrayé des malheurs semés sur les pas des grands talens, on seroit sans courage pour les acquérir.

L'homme de génie, qui se dit à la lueur de sa lampe : ce soir je finis mon ouvrage ; demain est le jour de la récompense ; demain le public reconnoissant s'acquitte envers moi ; demain enfin je reçois la couronne de l'immortalité ; cet homme oublie qu'il est des envieux. En effet, demain arrive : l'ouvrage est publié, il est excellent, et le public n'acquitte point sa dette. L'envie détourne loin de l'auteur le parfum suave des éloges (1) ; elle y substitue l'odeur empestée de la critique et de la calomnie. Le jour de la gloire ne luit presque jamais que sur la tombe des grands hommes. Qui mérite l'estime, rarement en jouit : et qui sème les lauriers se repose rarement sous son ombrage (2).

---

(1) De toutes les passions, l'envie est la plus détestable. Le portrait qu'en fait je ne sais quel poète, est effrayant.

La compassion, dit-il, s'attendrit sur l'infortune des hommes : l'envie s'en réjouit et trouve sa joie dans leurs peines.

Il n'est point de passion qui ne se propose quelque plaisir pour objet. Le malheur d'autrui est le seul que se propose l'envie.

Le mérite s'indigne de la prospérité du méchant et du stupide, et l'envie de celle du bon et du spirituel.

L'amour et la colère allumées dans une ame, y brûlent une heure, un jour, une année ; l'envie la ronge jusqu'au tombeau.

Sous la bannière de l'envie marchent la haîne, la calomnie, la trahison et la cabale.

Par-tout l'envie traîne à sa suite la maigreur de la famine, les venins de la peste et la rage de la guerre.

(2) Si les grands écrivains deviennent, après leur mort, les précepteurs du genre humain, il faut convenir que, de leur vivant, les précepteurs sont bien châtiés par leurs élèves.

Mais l'envie habite-t-elle tous les cœurs ? Il n'en est point du moins où elle ne pénètre. Que de grands hommes ne peuvent souffrir de concurrens, ne veulent entrer en partage d'estime avec aucun de leurs concitoyens, et oublient qu'au banquet de la gloire il faut, si je l'ose dire, que chacun ait sa portion !

Les ames, même les plus nobles, prêtent quelquefois l'oreille à l'envie ; elles résistent à ses conseils, mais non sans efforts. La nature a fait l'homme envieux. Vouloir le changer à cet égard, c'est vouloir qu'il cesse de s'aimer ; c'est vouloir l'impossible. Que le législateur ne se propose donc point d'imposer silence à la jalousie, mais d'en rendre la rage impuissante, et d'établir, comme en Angleterre, des loix propres à protéger le mérite contre l'humeur du ministre et le fanatisme du prêtre. C'est tout ce que la sagesse peut en faveur des talens. Prétendre plus, et se flatter d'anéantir l'envie, c'est folie. Tous les siècles ont déclamé contre ce vice. Qu'ont produit ces declamations ? Rien. L'envie existe encore, et n'a rien perdu de son activité, parce que rien ne change la nature de l'homme.

Cependant il est un moment où l'envie lui est inconnue : ce moment est celui de la première jeunesse. Peut-on encore se flatter de surpasser ou du moins d'égaler en mérite des hommes déjà honorés de l'estime publique ? Espère-t-on entrer

en partage de la considération qui leur est décernée ? Alors, pleins de respect pour eux, leur présence excite notre émulation ; on les loue avec transport, parce qu'on a intérêt de les louer, et d'accoutumer le public à respecter en eux nos talens futurs. La louange est donc un tribut que la jeunesse paye volontiers au mérite, et que l'âge mûr lui refusera toujours.

A trente ans, l'émulation de vingt s'est déjà transformée en envie. Perd-on l'espoir d'égaler ceux qu'on admire, l'admiration fait place à la haîne. La ressource de l'orgueil, c'est le mépris des talens. Le vœu de l'homme médiocre, c'est de n'avoir point de supérieur. Que d'envieux répètent tout bas, d'après je ne sais quel comique :

Je t'aime d'autant plus que je t'estime moins.

Ne peut-on étouffer la réputation d'un homme célèbre ? On exige du moins de lui la plus grande modestie. L'envieux a reproché à Diderot, jusqu'à ces mots du commencement de son interprétation de la nature : *jeune homme, prends, et lis.* L'on étoit jadis moins difficile. Le jurisconsulte Dumoulin dit de lui : *moi qui n'ai point d'égal, et qui suis supérieur à tout le monde.* Tant d'actes d'humilité exigés maintenant de la part des auteurs, supposent un singulier accroissement dans l'orgueil des lecteurs. Un tel orgueil annonce la haine du mérite, et cette haine est naturelle. En effet, si,

jaloux de leur bonheur, les hommes desirent le pouvoir et par conséquent la gloire et la considération qui le procurent, ils doivent détester dans un homme trop illustre celui qui les en prive. Pourquoi dit-on hautement tant de mal des gens d'esprit? C'est qu'on se sent intérieurement forcé d'en penser du bien. Lorsqu'on tire le gâteau des rois, l'on en conserve une part pour Dieu; et lorsqu'on détaille le mérite d'un homme supérieur, on lui trouve toujours quelque défaut : c'est la part de l'envie.

Ne s'élève t on point au-dessus de ses concitoyens, on veut les abaisser jusqu'à soi. Qui ne peut leur être supérieur, veut du moins vivre avec des égaux (1). Tel est et sera toujours l'homme.

---

(1) Est-on intérieurement contraint de reconnoître, dans un autre, plus d'esprit qu'en soi, on le hait, sa présence importune; l'on veut se venger, s'en défaire; et, pour cet effet, ou l'on le force à s'expatrier, comme Descartes, Baile, Maupertuis, etc. ou l'on le persécute comme Montesquieu, Diderot, etc.

Il n'est point, dit-on, de grand homme aux yeux de sa femme ou de son valet-de-chambre. Je le crois bien. Comment vivre habituellement avec un homme qu'on seroit trop souvent forcé d'admirer? on prend, dans ce cas, le parti ou de le quitter, ou de l'estimer peu.

Les grandeurs et les richesses peuvent, quelque tems, imposer silence à l'envie; mais elle s'en irrite en secret. On ne veut pas qu'un homme, déjà notre supérieur en naissance et en dignité, le soit encore en talens. Cet homme écrit-il comme Frédéric? on ridiculise en lui le talent d'écrire qu'on admire dans

Parmi les ames vertueuses et le plus au-dessus de la jalousie, peut-être n'en est-il aucune qui ne soit, en ce genre, souillée de quelque tache légère. Qui peut en effet se vanter d'avoir toujours loué courageusement le génie ; de n'avoir à cet égard jamais dissimulé son estime ; de n'avoir pas en présence du maître gardé un silence coupable, et dans les éloges donnés aux talens, de n'avoir point ajouté un de ces *mais* perfides, qui si souvent échappent à la jalousie (1).

Tout grand talent est, en général, un objet

César, Cicéron, etc. On le voit à regret constater son mérite par un bon ouvrage. Eh quoi ! sa seule conversation ne suffiroit-elle pas pour prouver son esprit ? non, dans la conversation, les idées se succèdent très-rapidement : on n'a le tems, ni de les considérer sous toutes les faces, ni d'en apprécier la justesse. D'ailleurs, le ton, le geste de celui qui parle, la disposition de celui qui écoute, tout peut en imposer. On est donc toujours en droit de nier un pareil mérite ; on en use, et l'on se console.

Peut-être, pour être aimé, faut-il mériter peu d'estime ; toute supériorité attire respect et inimitié. Pourquoi l'affabilité rend-elle le mérite supportable ? c'est qu'elle le rend un peu méprisable.

Le merite réservé donne à la fois une disposition au respect et à la haine ; et le mérite affable, une disposition à l'amour et au mépris. Qui veut être chéri de ce qui l'environne, doit se contenter de peu d'estime. L'oubli du mérite en est le pardon. Les grands talens font quelques admirateurs et peu d'amis. Le vœu secret et général du plus grand nombre, ce n'est pas que l'esprit s'exalte, c'est que la sottise s'étende.

(1) Que d'hommes donnent aux anciens la préférence sur les modernes, pour n'être pas forcés de reconnoître dans leur société un Locke, un Sénèque, un Virgile, etc.

de haine, et de-là l'empressement avec lequel on achète les feuilles où l'on le déchire cruellement. Quel autre motif les feroit lire ? Seroit-ce le desir de perfectionner son goût (1)? Mais les auteurs de ces feuilles ne sont, ni des Longin, ni des Despréaux : ils n'ont pas même la prétention d'éclairer le public. Qui peut composer de bons ouvrages, ne s'amuse point à critiquer ceux des autres.

L'impuissance de bien faire produit le critique. Sa profession est humble. Si les Desfontaines plaisent, c'est en qualité de consolateurs des sots (2). C'est l'amertume de leur satyre qui proclame le génie.

Blâmer avec acharnement, est la manière de louer de l'envie. C'est le premier éloge que reçoit l'auteur d'un bon ouvrage, et le seul qu'il puisse

(1) Quel motif fait acheter les feuilles satiriques? la critique qu'on y fait des grands hommes, les louanges qu'on y donne aux médiocres. On ne changera point, à cet égard, la nature humaine. Si les Athéniens, dit Plutarque, avancèrent si promptement le jeune Cimon aux premières places, c'étoit pour mortifier Thémistocle. Ils s'ennuyoient d'estimer long-tems le même homme. Pourquoi vante-t-on à l'excès les talens naissans ? souvent pour déprimer les talens reconnus. Pénètre-t-on, dit Plutarque, profondément dans le cœur humain, en connoît-on les principes moteurs ? on voit que le desir d'obliger un homme a souvent moins de part au service qu'on lui rend, que l'envie d'en humilier un autre.

(2) Racine et Pradon font chacun une Phèdre. Les Desfontaines du siècle s'élevèrent contre Racine, et leur critique eut du succès. Elle déchargea quelque tems les sots du poids insupportable de l'estime.

arracher de ses rivaux. C'est à regret qu'on admire, c'est uniquement soi qu'on veut trouver estimable. Il n'est presque point d'homme qui ne parvienne à se le persuader. A-t-on le sens commun? On le préfère au génie. A-t-on quelques petites vertus? On les met au-dessus des plus grands talens. On déprise tout ce qui n'est pas soi.

En fait d'envie, il n'est qu'un homme qui puisse s'en croire exempt. C'est celui qui ne s'est jamais examiné.

Le génie a pour protecteur (1) et panégyriste la jeunesse, et quelques hommes éclairés et vertueux. Mais leur impuissante protection (2) ne lui donne, ni crédit, ni considération. Quelle est cependant la nourriture commune du talent et de la vertu? La considération et les éloges. Privés de cette nourriture, l'un et l'autre languissent et meurent; l'activité et l'énergie de l'ame s'éteignent. C'est la flamme qui n'a plus rien à dévorer.

En presque tous les gouvernemens, les talens, comme les prisonniers des Romains, condamnés et livrés aux bêtes, en sont la proie. Le génie est-

(1) En général, les pères honnêtes et peu éclairés voient impatiemment leurs fils fréquenter les hommes de lettres, et donner à leur société la préférence sur toute autre : l'orgueil paternel en est humilié.

(2) Si, comme on le dit, les lettres et la philosophie sont, en France, sans protecteurs, on peut, sans être prophête, assurer que la génération prochaine y sera sans esprit et sans talens, et que de tous les arts, ceux de luxe y seront les seuls cultivés.

il en mépris à la cour? l'envie fait le reste (1). Elle en détruit jusqu'à la semence. Le mérite a-t-il toujours à lutter contre l'envie ; il se fatigue et quitte l'arène, s'il n'y voit point de prix pour le vainqueur. On n'aime, ni l'étude, ni la gloire pour elles-mêmes, mais pour les plaisirs, l'estime et le pouvoir qu'elles procurent. Pourquoi? C'est qu'en général on desire moins d'être estimable que d'être estimé; c'est que, jaloux de la gloire du moment (2), la plupart des écrivains, uniquement attentifs à flatter le goût de leur siècle et de leur nation (3), ne lui présentent que les idées du jour, des idées agréables à l'homme en place, par la protection duquel ils espèrent obtenir argent, considération, et même un succès éphémère.

Mais il est des hommes qui les dédaignent. Ce sont ceux qui, transportés en esprit dans l'avenir, et jouissant d'avance des éloges et de la considé-

(1) La violence et la persécution sont, en général, proportionnées au mérite du persécuté. En tout pays, les hommes illustres ont éprouvé des disgraces. En Angleterre, il n'y a guères plus de cent cinquante ans qu'on y peut être impunément grand homme.

(2) Peu d'auteurs pensent d'après eux. La plupart font des livres d'après des livres. Cependant qui n'a point une manière à lui, ne doit pas s'attendre à l'estime de la postérité.

(3) Jadis toujours à genoux devant les anciens, quiconque eût, en secret, préféré le Tasse à Virgile, ou à Homère, n'en fût jamais convenu. Quel motif néanmoins a-t-on de taire son sentiment, lorsqu'on ne le donne pas pour loi? qui mieux que a diversité des opinions peut éclairer le goût du public?

tation de la postérité, craignent de survivre à leur réputation (1). Ce seul motif leur fait sacrifier la gloire et la considération du moment à l'espoir quelquefois éloigné d'une gloire et d'une considération plus grande. Ces hommes sont rares. Ils ne desirent que l'estime des citoyens estimables.

Qu'importe à Marmontel les censures (2) de la Sorbonne? Il eût rougi de ses éloges. La couronne tressée par la sottise ne s'ajuste point sur la tête du génie. C'est le nouvel ornement d'architecture dont on avoit en Languedoc couronné la maison quarrée. Un voyageur passe devant l'édifice, et s'écrie : « je vois le chapeau d'arlequin » sur la tête de César ».

Qu'on n'imagine cependant pas que le citoyen le plus jaloux d'une estime durable, aime, et la gloire, et la vérité même. Si telle est la nature de chaque individu, qu'il soit nécessité de s'aimer de préférence à tous, l'amour du vrai est toujours en lui

(1) Le prince et le magistrat redoutent-ils le jugement de la postérité? ils méritent communément son estime : ils sont justes dans leurs édits et leurs sentences. Il en est de même d'un auteur. A-t-il, en écrivant, la postérité présente à son souvenir? sa maniere de comparer devient grande. Il découvre des vérités importantes; il s'assure de l'estime générale, parce qu'il écrit pour les hommes de tous les siècles et de tous les pays.

(2) Ce libelle théologique, intitulé : *Censure de Belisaire*, fait horreur par la barbarie et la cruauté de ses assertions : il rappelle toujours à mon esprit ce beau vers de Racine :

Eh quoi! Mathan! d'un prêtre est-ce-là le langage?

subordonné à l'amour de son bonheur : il ne peut aimer dans le vrai que le moyen d'accroître sa félicité. Aussi ne recherche-t-il, ni la gloire, ni la vérité dans les pays et les gouvernemens où l'un et l'autre sont méprisés.

Le résultat de ce chapitre et du précédent, c'est que la fureur de l'envie, le desir des richesses et des talens, l'amour de la considération, de la gloire et de la vérité, ne sont jamais dans l'homme que l'amour de la force et du pouvoir (1), déguisé sous ces noms différens.

---

(1) Les citoyens auxquels on doit le plus de respect, sont d'abord ces généraux et ces ministres habiles, dont la valeur ou la sagesse assure, ou la grandeur, ou la félicité des empires ; mais après ces chefs de guerre ou de justice, quels citoyens sont les plus utiles ? ceux qui perfectionnent les arts et les sciences, dont les découvertes utiles et agréables, ou fournissent aux besoins de l'homme, ou l'arrachent à ses ennuis. Pourquoi donc marquer plus de considération à l'homme riche, à l'homme en faveur, qu'au grand géomètre, au grand poëte et au grand philosophe ? c'est que notre premier respect est pour un pouvoir à la possession duquel nous joignons toujours l'idée de bonheur et de plaisir.

Le pouvoir est l'idole de la jeunesse et même de l'homme fait, tant qu'il peut entrelacer des myrtes à ses lauriers.

Si ce même pouvoir est quelquefois le dédain du vieillard, c'est qu'il n'en tire plus le même avantage.

CHAPITRE VII.

De la justice.

LA justice est la conservatrice de la vie, de la liberté des citoyens. Chacun veut jouir de ses diverses propriétés. Chacun aime donc la justice dans les autres, et veut qu'ils soient justes à son égard. Mais qui lui feroit desirer de l'être à l'égard des autres ! aime-t-on la justice pour la justice même, ou pour la considération qu'elle procure ? C'est l'objet de mon examen.

L'homme s'ignore si souvent lui-même : on apperçoit tant de contradiction entre sa conduite et ses discours (1), que pour le connoître, c'est dans ses actions et dans sa nature même qu'il le faut étudier.

(1) En morale comme en religion, il est peu de vertueux et beaucoup d'hypocrites. Mille gens se parent de sentimens qu'ils n'ont, ni ne peuvent avoir. Compare-t-on leur conduite avec leurs discours ? on ne voit en eux que des fripons qui veulent faire des dupes. On doit, en général, se méfier de la probité de quiconque affiche des mœurs trop austères et se donne pour Romain. Il en est qui se montrent réellement vertueux au moment que la toile se lève, et qu'ils vont jouer un grand rôle sur la scène de ce monde. Mais dans le déshabillé, combien en est-il qui conservent la même honnêteté et soient toujours justes ?

Ce qui m'assure de l'amour des premiers Romains pour la vertu, c'est la connoissance de leurs loix et de leurs mœurs. Sans cette connoissance, la vertu des Romains modernes me

CHAPITRE VIII.

De la justice considérée dans l'homme de la nature.

POUR juger l'homme, considérons-le dans son état primitif, dans celui d'un sauvage encore farouche. Est-ce l'équité que ce sauvage aime et respecte? Non : mais la force. Il n'a, ni dans son cœur d'idée de la justice, ni dans sa langue de mots pour l'exprimer. Quelle idée pourroit-il s'en former, et qu'est ce en effet qu'une injustice? La violation d'une convention ou d'une loi faite pour l'avantage du plus grand nombre. L'injustice ne précède donc pas l'établissement d'une convention, d'une loi et d'un intérêt commun. Avant la loi, il n'est donc pas d'injustice. *Si non esset lex, non esset peccatum.* Or, que suppose l'établissement des loix?

1°. La réunion des hommes en une plus ou moins grande société.

---

feroit suspecter celle des premiers, et je dirois, comme le cardinal de Bessarion au sujet des miracles, *que les nouveaux le font douter des anciens.*

L'homme juste, mais éclairé, ne prétend point aimer la justice pour la justice même. Est-on sans reproche? on avoue sans honte que dans toutes ses actions, on n'eut jamais que son bonheur en vue; mais qu'on l'a toujours confondu avec celui de ses concitoyens. Peu le placent aussi heureusement.

2°. La création d'une langue propre à se communiquer un certain nombre d'idées (1).

Or, s'il est des sauvages dont la langue ne s'étend point encore au-delà de cinq ou six sons ou cris, la formation d'une langue est donc l'œuvre de plusieurs siècles. Jusqu'à cette œuvre accomplie, les hommes sans conventions et sans loix, vivent donc en état de guerre.

Cet état, dira-t-on, est un état de malheurs, et le malheur, créateur des loix, doit forcer les hommes à les accepter. Oui : mais jusqu'à cette acceptation, si les hommes sont malheureux, ils ne sont pas du moins injustes. Comment usurper

(1) Selon Locke, « une loi est une règle prescrite aux citoyens avec la sanction de quelque peine ou récompense propre à déterminer leurs volontés. Toute loi, selon lui, suppose peine et récompense attachée à son observation ou à son infraction ».

Cette définition donnée, l'homme qui viole chez un peuple policé une convention non encore revêtue de cette sanction, n'est point punissable; cependant il est injuste. Mais pouvoit-il l'être avant l'établissement de toutes conventions et la formation d'une langue propre à l'exprimer? non; parce que dans cet état, l'homme n'a d'idées, ni de la propriété, ni par conséquent de la justice.

Que nous apprend à ce sujet l'expérience, à laquelle, en morale comme en physique, il faut soumettre les théories les plus ingénieuses, et qui seule en constate la vérité ou la fausseté? c'est que l'homme a des idées de la force avant d'en avoir de la justice; c'est qu'en général il est sans amour pour elle; c'est que même dans les pays policés où l'on parle toujours d'équité, personne ne la consulte, qu'il n'y soit forcé par la crainte d'un pouvoir égal ou supérieur au sien.

le champ, le verger du propriétaire et commettre enfin un vol, lorsqu'il n'est encore, ni propriétaire, ni partage du champ ou de verger? Avant que l'intérêt public eût déclaré la loi du premier occupant une loi sacrée, quel eût été le plaidoyer d'un sauvage habitant d'un canton giboyeux dont un sauvage plus fort eût voulu le chasser?

Quel est ton droit, diroit le premier, pour me bannir de ce canton?

A quel titre, diroit le second, prétends-tu le posséder?

Le hasard, répondroit le foible, y a porté mes pas : il m'appartient, parce que je l'habite, et que la terre appartient au premier occupant.

Quel est ce droit de premier occupant (1), répondroit le puissant? Si le hasard t'a le premier conduit en ce lieu, le même hasard m'a donné la force nécessaire pour t'en chasser. Auquel des deux droits donner la préférence? Veux-tu connoître toute la supériorité du mien? Lève les yeux au ciel; tu vois l'aigle fondre sur la colombe; abaisse-les sur la terre, tu vois le cerf déchiré par le lion. Porte tes regards sur la profondeur des mers; tu vois la dorade dévorée par le requin.

(1) C'est du moment où les hommes multipliés ont été forcés de cultiver la terre, qu'ils ont senti la nécessité d'assurer au cultivateur, et sa récolte, et la propriété du champ qu'il labouroit. Avant la culture, doit-on s'étonner que le fort crût avoir sur un terrein vague et stérile, autant de droit que le premier occupant?

Tout dans la nature t'annonce que le foible est la proie du puissant. La force est un don des Dieux. Par elle, je possède tout ce que je puis ravir. En m'armant de ces bras nerveux, le ciel t'a donc déclaré sa volonté. Fuis de ces lieux, cède à la force, ou combats (1).

Que répondre au discours de ce sauvage, et quelle injustice lui reprocher, lorsque le droit de premier occupant n'est pas encore un droit convenu ?

Justice suppose loix établies. Observation de la justice, suppose équilibre de la puissance entre les citoyens. Le maintien de cet équilibre est le chef d'œuvre de la science de la législation. C'est une crainte mutuelle et salutaire qui force les hommes d'être justes les uns envers les autres. Que cette crainte cesse d'être réciproque, alors la justice devient une vertu méritoire, et dès-lors la législation d'un peuple est vicieuse. Sa perfection suppose que l'homme est nécessité à la justice.

La justice est inconnue du sauvage isolé. Si

---

(1) La résistance au puissant est réputée sédition et crime même dans les pays policés. Quelle preuve plus claire de ce fait, que les plaintes d'un négociant anglois portées à la chambre des communes ! « Messieurs, dit-il, vous n'imagineriez jamais les » tours perfides que nous font les nègres. Leur méchanceté est » telle sur certaines côtes d'Afrique, qu'ils préfèrent la mort à » l'esclavage. Sont-ils achetés ? ils se poignardent, se jettent » dans des puits. Autant de perdu pour l'acheteur. Jugez, par » ce fait, de la perversité de cette maudite race ».

l'homme policé en a quelqu'idée, c'est qu'il reconnoît des loix. Mais aime-t-il la justice pour elle-même ? C'est à l'expérience à nous en instruire.

CHAPITRE IX.

De la justice considérée dans l'homme et les peuples policés.

Quel amour l'homme a-t-il pour la justice ? Pour le savoir, qu'on élève un citoyen au-dessus de tout espoir et de toute crainte : qu'on le place sur un trône d'Orient.

Assis sur ce trône, il peut lever d'immenses taxes sur ses peuples. Le doit-il ? Non. Toute taxe a les besoins de l'état pour objet et pour mesure. Tout impôt perçu au-delà de ses besoins, est un vol, une injustice. Point de vérité plus avouée. Cependant, malgré le prétendu amour de l'homme pour l'équité, point de despote asiatique qui ne commette cette injustice, et ne la commette sans remords. Que conclure de ce fait ? Que l'amour de l'homme pour la justice est fondé, ou sur la crainte des maux compagnons de l'iniquité, ou sur l'espoir des biens compagnons de l'estime, de la considération, et enfin du pouvoir attaché à la pratique de la justice.

La nécessité où l'on est pour former des hom-

mes vertueux, de punir, de récompenser, d'instituer des loix sages, d'établir une excellente forme de gouvernement, sont autant de preuves évidentes de cette vérité.

Qu'on applique aux peuples ce que je dis de l'homme. Deux peuples sont voisins ; ils sont, à certains égards, dans une dépendance réciproque ; ils sont en conséquence forcés de faire entr'eux des couventions et de créer un droit des gens. Le respectent ils ? Oui ; tant qu'ils se craignent réciproquement ; tant qu'une certaine balance de pouvoir subsiste entr'eux. Cette balance est-elle rompue ? La nation la plus puissante viole sans pudeur ces conventions (1). Elle devient injuste, parce qu'elle peut l'être impunément.

Le respect tant vanté des hommes pour la justice, n'est jamais en eux qu'un respect pour la force.

Cependant, point de peuple qui, dans la guerre, ne réclame la justice en sa faveur. J'en conviens.

---

(1) Dans quel moment les peuples violent-ils le droit des gens ? lorsqu'ils le peuvent impunément. Rome foible fut équitable et vertueuse. Eut-elle conquis la Macédoine ? aucune nation ne put lui résister. Rome devenue plus forte, cessa d'être juste. Ses habitans furent dès-lors sans honneur et sans foi. Le puissant est toujours injuste. La justice entre les nations est toujours fondée sur une crainte réciproque, et de-là cet axiome politique :

Si vis pacem, para bellum.

Veux-tu la paix ? sois prêt à la guerre.

Mais dans quel moment, dans quelle position? Lorsque ce peuple est entouré de nations puissantes qui peuvent prendre part à ses querelles. Quel est alors l'objet de sa réclamation? De montrer dans son ennemi un voisin injuste, ambitieux, redoutable; d'exciter contre lui la jalousie des autres peuples, de s'en faire des alliés, et de se fortifier de leurs forces. L'objet d'une nation dans tant d'appels à la justice, c'est d'accroître sa puissance et d'assurer sa supériorité sur une nation rivale. L'amour prétendu des peuples pour la justice, n'est donc en eux qu'un amour réel du pouvoir.

Pour s'assurer de cette vérité, supposons qu'uniquement occupés de leurs affaires domestiques, les voisins de deux nations rivales ne puissent prendre part à leurs querelles et leur prêter secours, qu'arrivera t-il? C'est que sans appel à la justice et sans égard à l'équité, la nation la plus puissante portera le fer et le feu chez la nation ennemie. Son droit sera la force. Malheur, dira-t-elle, au foible et au vaincu.

Lorsqu'à la tête des Gaulois, Brennus attaqua les Clusiens; « quelles offenses, lui dirent les » ambassadeurs Romains, les Clusiens vous ont ils » faites »? Brennus, à cette demande, se prit à rire. « Leur offense, répondit-il, c'est le refus » qu'ils font de partager leurs terres avec moi. » C'est la même que vous ont faite jadis, et ceux » d'Albe, et les Fidénates, et les Ardéates; que

» vous faisoient naguere les Véiens, les Carpenates,
» une partie des Falisques et des Volsques. Pour
» vous en venger, vous avez pris les armes, vous
» avez lavé cette injure dans leur sang, vous avez
» asservi leurs personnes, pillé leurs biens, ruiné
» leurs villes et leurs campagnes : et en ceci vous ne
» leur avez fait, ni tort, ni injustice ; vous avez
» obéi à la plus ancienne des loix, qui donne au
» fort le bien du foible ; loi souveraine dans la
» nature, qui commence aux Dieux, et finit aux
» animaux. Etouffez donc, ô Romains, votre pitié,
» pour les Clusiens. La compassion est encore
» inconnue aux Gaulois : ne leur en inspirez pas le
» sentiment, ou craignez qu'ils n'aient aussi pitié
» de ceux que vous opprimez ».

Peu de chefs de nations ont l'audace et la franchise de Brennus. Leurs discours sont différens ; leurs actions sont les mêmes, et dans le fait, tous ont le même mépris pour la justice (1).

L'histoire du monde n'est que le vaste recueil des preuves multipliées de cette vérité (2). Les

(1) Aristote met le brigandage au nombre des différentes espèces de chasses. Solon, entre les diverses professions, compte celle de voleur. Il observe seulement qu'il ne faut voler, ni ses concitoyens, ni les alliés de la république. Rome fut, sous le premier de ses Rois, un repaire de brigands. Les Germains, dit César, regardent la dévastation et le pillage comme le seul exercice convenable à la jeunesse, le seul qui puisse l'arracher à la paresse et former des hommes.

(2) Il est, dit-on, un droit des gens entre les Anglois, les François, les Allemands, les Italiens, etc. Je le crois. La

invasions des Huns, des Goths, des Vandales; des Suèves, des Romains, les conquêtes, et des Espagnols, et des Portugais dans l'une et l'autre Inde, enfin nos croisades, tout prouve que, dans leurs entreprises, c'est leur force et non la justice que les nations consultent. Tel est le tableau que

crainte des représailles l'établit chez des nations qu'une puissance, à peu près égale, force à respecter. Sont-elles affranchies de cette crainte? ont-elles affaire à des peuples sauvages? dès ce moment, le droit des gens est nul et chimérique à leurs yeux.

Est-ce aux nations chrétiennes à parler de droit des gens, de loi naturelle et de vertu? elles qui, sans outrage de la part des Indiens orientaux, abordent leurs côtes, dévastent leurs villes et en chassent les habitans; elles qui, dans les villages africains, portent, avec les marchandises de l'Europe, la discorde, la guerre, et en profitent pour faire des esclaves; elles enfin qui, sans prétexte et sans offense de la part des Indiens occidentaux, débarquent en Amérique, renversent les trônes de Montézume et des Incas, égorgent leurs sujets, s'approprient leurs états, et oublient qu'il est un droit de *primo occupanti*.

L'église se vante de faire restituer les larcins et les dépôts volés : mais a-t-elle fait restituer les empires du Mexique et du Pérou à leurs vrais propriétaires? de concert avec les Princes, n'a-t-elle pas au contraire pillé le nouveau monde? ne s'est-elle pas enrichie de ses dépouilles, et n'a-t-elle pas enfin, par sa conduite, jeté du mépris sur les préceptes de cette loi naturelle qu'elle dit gravée par Dieu dans tous les cœurs?

Est-il d'ailleurs une morale plus absurde et plus petite que celle de l'église? qu'un Prince prenne une maîtresse, qu'il satisfasse un goût aussi indifférent au bien public; si ce goût ou cette maîtresse est défavorable aux projets de l'église, le prêtre s'élève et crie à l'impiété. Mais que ce même Prince porte la dévastation et la guerre chez un peuple qui ne l'a pas offensé; qu'il fasse périr quatre cents mille hommes dans cette expédition, qu'il surcharge ses sujets d'impôts, le prêtre garde le silence. Belle morale que celle du clergé catholique!

nous présente l'Histoire. Or, le même principe qui meut les nations doit, et nécessairement, et pareillement mouvoir les individus qui les composent. Que la conduite des nations nous éclaire donc sur la nôtre.

CHAPITRE X.

Le particulier, comme les nations, n'estime, dans la justice, que la considération et le pouvoir qu'elle lui procure.

Un homme est-il, par rapport à ses concitoyens, à peu près dans l'état d'indépendance d'un peuple à l'égard d'un autre ? Cet homme n'aime dans la justice (1) que le pouvoir et le bonheur qu'elle lui procure. A quelle autre cause en effet, sinon à cet

(1) On aime, dit-on, la justice. Mais les magistrats en sont les organes ; et chargés par état de l'administrer, ils doivent sur-tout protéger l'innocence. La protègent-ils réellement ? une affaire criminelle est en Espagne et en Angleterre instruite de deux manières différentes. Celle où l'on donne un avocat à l'accusé, où l'on fait publiquement son procès, est, sans contredit, celle où l'innocence est le plus à l'abri de la corruption et de la partialité des juges. C'est la meilleure. Pourquoi n'est-elle pas adoptée ? pourquoi les magistrats n'en sollicitent-ils pas l'admission ? c'est qu'ils imaginent que plus leurs sentences seront arbitraires, plus ils inspireront de crainte, et plus ils acquerront de pouvoir sur le peuple. L'amour tant vanté de l'équité, n'est donc, ni naturel, ni commun aux hommes. Or, comment se dire ami de l'humanité, lorsqu'on ne l'est pas même de la justice ?

extrême amour pour le pouvoir, attribuer notre admiration pour les conquérans (1)? Le conquérant, dit le corsaire Démétrius à Alexandre, est un homme qui, à la tête de cent mille autres, vole à la fois cent mille bourses, égorge cent mille citoyens, fait, en grand, le mal que le brigand fait en petit, et qui, plus injuste que ce dernier, est plus nuisible à la société. Le voleur est l'effroi du particulier; le conquérant est, comme le despote, le fléau d'une nation. Qui détermine notre respect pour les Alexandre, les Cortès, et notre mépris pour les Cartouche, les Raffiat? La puissance des uns, et l'impuissance des autres. Dans le brigand, ce n'est pas proprement le crime, mais la foiblesse qu'on méprise (2). Le conquérant se présente comme

(1) L'idée de bonheur étroitement liée dans notre mémoire à l'idée de puissance, en peut être difficilement séparée. On respecte jusqu'à l'apparence du pouvoir. C'est à ce sentiment qu'on doit peut-être une certaine admiration, pour le suicide. On suppose une grande puissance à qui méprise assez la vie pour se donner la mort. A quelle autre cause, sinon à l'amour du pouvoir, doit-on attribuer l'excessive haine des femmes sages pour les hommes d'un certain goût? les Alexandre, les Socrate, les Solon, les Catinat, étoient des héros, des amis fidèles, des citoyens honnêtes. On peut donc, avec ce certain goût, servir utilement, et sa famille, et sa patrie. D'où vient l'horreur des femmes pour les hommes qui en sont soupçonnés? c'est qu'elles ont sur eux peu de puissance. Or, ce défaut de pouvoir leur est insupportable. Ce sont autant d'esclaves de moins dans leur empire. Ils sont donc coupables d'un crime que la mort seule peut expier.

(2) C'est la force qui rend un monarque respectable à un

fort. On veut être fort, on ne peut mépriser ce qu'on voudroit être.

L'amour de l'homme pour le pouvoir est tel, qu'en tous les cas l'exercice lui est très-agréable, parce qu'il lui en rappelle l'existence. Tout homme desire une grande puissance, et tout homme sait qu'il est presque impossible d'être à la fois toujours juste et puissant. On fait sans doute de son pouvoir un usage meilleur ou moins bon, selon l'éducation différente qu'on a reçue : mais enfin, quelque heureuse qu'elle ait été, il n'est point de grand qui ne commette encore des injustices. L'abus du pouvoir est lié au pouvoir, comme l'effet l'est à la cause. Corneille l'a dit :

Qui peut tout ce qu'il veut, veut plus que ce qu'il doit (1).

Ce vers est un axiome moral, confirmé par

---

monarque. Philippe second travaille à son bureau; il se sent un besoin; il appelle, personne ne vient. Son bouffon se met à rire. De quoi ris-tu? dit le Roi. Du respect, de l'estime et de la crainte que vous inspirez à l'Europe, et du mépris qu'elle auroit pour vous, si vous cessiez d'être fort, et que vos autres sujets ne vous servissent pas mieux que vos domestiques.

(1) L'enthousiasme de l'équité se fait rarement sentir aux Princes. Peu d'entr'eux sont animés du noble amour de l'humanité. Dans l'antiquité, le seul Gélon en fournit un exemple. Il a horreur des sacrifices humains; il porte la guerre en Afrique, et contraint les Carthaginois vaincus d'abolir ces détestables sacrifices. Catherine arme pareillement pour forcer les Polonois à la tolérance. De toutes les guerres, ces deux sont peut-être les seules réellement entreprises pour le bonheur des nations. Gélon et Catherine II partageront donc, à cet égard, l'estime

l'expérience : et cependant personne ne refuse une grande place, dans la crainte de s'exposer à la tentation prochaine d'une injustice. L'amour de l'équité est donc toujours en nous subordonné à l'amour du pouvoir. L'homme, uniquement occupé de lui-même, ne cherche que son bonheur. S'il respecte l'équité, c'est le besoin qui l'y nécessite (1).

---

de la postérité. Veut-on apprécier le mérite des souverains ? qu'on ne les juge point sur de petits maux produits par quelques tracasseries domestiques, mais sur les grands biens qu'ils ont, ou fajts, ou voulu faire à l'humanité. Le desir du bien est rare en eux. Le seul moment où communément le bien public s'opère, est celui où l'intérêt du puissant se trouve conforme à l'intérêt général. Quel instant les rois de France prirent-ils pour rendre la liberté aux sujets et pour affoiblir le pouvoir féodal ? celui où les orgueilleux vassaux de la couronne marchoient égaux aux Souverains. Alors l'ambition des monarques ordonna l'affranchissement des peuples.

Que les princes d'Orient ne vantent point leur amour pour l'équité. Qui veut abrutir des sujets ne les aime point. C'est folie de croire que les peuples en seront plus dociles et plus faciles à gouverner. Plus une nation est éclairée, plus elle se prête aux justes demandes d'un gouvernement équitable. Qui veut aveugler les citoyens, veut être impunément injuste. Tels sont en général, les hommes ; et cependant la plupart d'entr'eux osent se dire amis de la justice. O ignorance de soi-même ! ô hypocrisie !

(1) Est-il, comme on le dit, des hommes qui sacrifient leur intérêt le plus cher à celui de la justice ? non : mais il en est qui n'ont rien de plus cher que la justice. Ce sentiment généreux est en eux l'effet d'une excellente éducation. Quel moyen de le graver dans toutes les ames ? en leur présentant, d'une part, l'homme injuste comme avili, méprisé, et par conséquent comme foible ; et de l'autre, l'homme juste, comme estimé, honoré, et par conséquent comme fort.

Les idées de justice se sont-elles, par ce moyen, liées dans

S'élève-t-il

S'élève-t-il un différend entre deux hommes à peu près égaux en force et en puissance, tous deux, contenus par une crainte réciproque, ont recours à la justice: chacun en réclame la décision. Pourquoi? Pour intéresser le public en sa faveur, et, par ce moyen, acquérir une certaine supériorité sur son adversaire.

Mais que l'un de ces deux hommes, manifestement plus puissant que l'autre, puisse impunément l'outrager, alors, sourd au cri de la justice, il ne discute plus, il commande. Ce n'est ni l'équité, ni même l'apparence de l'équité qui juge entre le foible et le puissant, mais la force, le crime, et la tyrannie. C'est à ce titre que le divan donne le nom

la mémoire aux idées de pouvoir et de bonheur? elles se confondent et n'en forment plus qu'une. Prend-on l'habitude de se les rappeler ensemble? bientôt il n'est plus possible de les séparer. Cette habitude une fois contractée, on met de l'orgueil à se montrer toujours juste et vertueux; et rien alors qu'on ne sacrifie à ce noble orgueil.

Voilà comme l'amour du pouvoir et de la considération engendre l'amour de la justice. Ce dernier amour, il est vrai, est étranger à l'homme: celui du pouvoir au contraire lui est naturel: il est commun à tout, au vertueux comme au fripon, au sauvage comme à l'homme policé. L'amour du pouvoir est l'effet immédiat de la sensibilité physique; et le desir de la justice l'effet de l'instruction. En conséquence, c'est de la sagesse des loix que dépend la vertu des peuples. Que d'hommes vertueux chez un peuple où l'on respecte la justice, seroient injustes chez une nation feroce où l'équité seroit traitée de foiblesse et de lâcheté! on n'aime donc point l'équité pour l'équité même. C'est une question de tout tems décidée par la conduite et les mœurs de tous les peuples et de tous les despotes.

de séditieuses aux remontrances du foible qu'il opprime.

Pour faire encore plus fortement sentir tout l'amour des hommes pour le pouvoir, je n'ajoute qu'une preuve aux précédentes : c'est la plus forte.

CHAPITRE XI.

L'amour du pouvoir, dans toute espèce de gouvernement, est le seul moteur des hommes.

DANS chaque forme de gouvernement, dit Montesquieu, il est un différent principe d'action. « La crainte, dans les états despotiques, l'honneur » dans les monarchiques, la vertu dans les républi- » cains, sont ces divers principes moteurs ».

Mais sur quelle preuve Montesquieu (1) fonde-

(1) La crainte, dit Montesquieu, est le principe moteur des empires despotiques. Il se trompe. La crainte n'augmente point, elle affoiblit au contraire le ressort des ames. Je n'admets pour principe d'activité d'une nation que les objets constans du desir de presque tous les citoyens. Or, dans les états despotiques, il n'en est que deux, l'un, le desir de l'argent, l'autre, la faveur du Prince.

Dans les deux autres formes de gouvernement, il est, selon le même écrivain, deux autres principes de mouvement d'une nature, dit-il, très-différente : l'un est l'honneur; il s'applique aux états monarchiques : l'autre est la vertu; il n'est applicable qu'aux républiques.

Les mots *honneur* et *vertu* ne sont pas, il est vrai, parfaitement synonymes. Cependant si celui d'*honneur* rappelle tou-

il cette assertion? Est il bien vrai que la crainte, l'honneur, et l'amour de la vertu soient réellement les forces motrices et différentes des divers gouvernemens? Ne pourroit-on pas au contraire assurer qu'une cause unique, mais variée dans ses applications, est également le principe d'activité de tous les empires, et que si Montesquieu, moins frappé du brillant de sa division, eût plus scrupuleusement discuté cette question, il fût parvenu à des idées plus profondes, plus claires, et plus générales? Il eût apperçu, dans l'amour du pouvoir, le principe moteur de tous les citoyens; il eût reconnu, dans les divers moyens d'acquérir le pouvoir, le principe auquel on doit, en tous les siècles et dans tous les pays, rapporter la conduite

jours à l'esprit l'idée de quelque vertu, ces mots ne diffèrent donc entr'eux que dans l'étendue de leur signification. L'honneur et la vertu sont donc des principes de même nature.

Si Montesquieu ne se fût pas proposé de donner à chaque forme de gouvernement un principe différent d'action, il eût reconnu le même dans tous. Ce principe est l'amour du pouvoir, par conséquent l'intérêt personnel diversement modifié, selon les différentes constitutions des états, et leurs diverses législations. Si la vertu, comme il le dit, est le principe d'activité des états républicains, ce n'est, du moins, que dans des républiques pauvres et guerrières. L'amour de l'or et du gain est celui des républiques commerçantes.

Il paroît donc qu'en tous les gouvernemens l'homme obéit à son intérêt; mais que son intérêt n'est pas le même dans tous. Plus on examine, à cet égard, les mœurs des peuples, plus on s'assure que c'est à leur législation qu'ils doivent leurs vices et leurs vertus. Les principes de Montesquieu sur cette question me paroissent plus brillans que solides.

différente des hommes. En effet, dans toute nation, le pouvoir est, ou comme à Maroc et en Turquie, concentré dans un seul homme; ou, comme à Venise et en Pologne, réparti entre plusieurs; ou, comme à Sparte, à Rome, et en Angleterre, partagé dans le corps entiers de la nation. Conséquemment, à ces diverses répartitions de l'autorité, on sent que tous les citoyens peuvent contracter des habitudes et des mœurs différentes, et cependant se proposer tous le même objet, c'est-à-dire, celui de plaire à la puissance suprême, de se la rendre favorable, et d'obtenir, par ce moyen, quelque portion ou émanation de son autorité.

Du gouvernement d'un seul.

Le gouvernement est-il purement arbitraire? la suprême puissance réside dans les seules mains du Sultan. Ce Sultan, communément mal élevé, accorde-t-il sa protection à certains vices? est-il sans humanité, sans amour de la gloire? sacrifie-t-il à ses caprices le bonheur de ses sujets? Les courtisans, uniquement jaloux de sa faveur, modèlent leur conduite sur la sienne; ils affectent d'autant plus de mépris pour les vertus patriotiques, que le despote marque pour elles plus d'indifférence. Dans ce pays, on ne voit ni Timoléon, ni Léonidas, ni Régulus, &c. De tels citoyens ne peuvent éclore qu'au degré de considération et de respect qu'on avoit pour eux à Rome et dans la

Grèce, où l'homme vertueux, assuré de l'estime nationale, ne voyoit rien au-dessus de lui.

Dans un état despotique, quel respect auroit-on pour un homme honnête ? Le Sultan, unique dispensateur des récompenses et des punitions, concentre en lui toute la considération. L'on n'y brille que de son éclat réfléchi, et le plus vil favori y marche égal au héros. Dans tout gouvernement de cette espèce, il faut que l'émulation s'éteigne. L'intérêt du despote, souvent contraire à l'intérêt public, y doit obscurcir toute idée de vertu : et l'amour du pouvoir, ce principe moteur du citoyen, n'y peut former des hommes justes et vertueux.

Du gouvernement de plusieurs.

Dans ces gouvernemens, la suprême puissance est entre les mains d'un certain nombre de grands. Le corps des nobles est le despote (1). L'objet de ces nobles est de retenir le peuple dans une pauvreté et un asservissement honteux et inhumain. Or, pour leur plaire, pour en être protégé et mé-

(1) Dans le gouvernement féodal, quels sont les tyrans du peuple ? les seigneurs. Les tyrans, dira-t-on, y sont donc plus multipliés que dans les gouvernemens despotiques ? j'en doute. Le sultan a, sous lui des vizirs, des pachas, des beys, des receveurs d'impôts, des directeurs de douanes ou de domaines, enfin une infinité de commis ou de sous-despotes, encore plus indifférens que les propriétaires au bonheur des vassaux.

riter leur faveur, que faire? Entrer dans leurs vues, favoriser leur tyrannie, sacrifier perpétuellement le bonheur du plus grand nombre à l'orgueil du plus petit. Dans une pareille nation, il est encore impossible que l'amour du pouvoir produise des hommes justes et de bons citoyens.

Du gouvernement de tous.

Le pouvoir suprême est-il dans un état également réparti entre tous les ordres de citoyens? La nation est le despote. Que desire-t-elle? Le bien du plus grand nombre. Par quels moyens obtient-on sa faveur? Par les services qu'on lui rend. Alors toute action conforme à l'intérêt du grand nombre, est juste et vertueuse: alors l'amour du pouvoir, principe moteur des citoyens, doit les nécessiter à l'amour de la justice et des talens.

Quel est le produit de cet amour? La félicité publique.

La puissance suprême, partagée dans toutes les classes des citoyens, est l'ame, qui, répandue également dans tous les membres d'un état, le vivifie, le rend sain et robuste.

Qu'on ne s'étonne donc point si cette forme de gouvernement a toujours été citée comme la meilleure. Les citoyens, libres et heureux, n'y obéissent qu'à la législation qu'eux-mêmes se sont donnée: ils ne voient au-dessus d'eux que la justice

et la loi; ils vivent en paix, parce qu'au moral, comme au physique, c'est l'équilibre des forces qui produit le repos. L'ambition d'un homme l'a-t-elle corrompu? n'existe-t-il plus de dépendance entre les diverses classes de citoyens? est il, ou comme en Perse, un homme, ou, comme en Pologne, un corps de grands, dont l'intérêt s'isole de celui de leur nation? L'on n'y rencontre que des oppresseurs et des opprimés, et les citoyens se partagent en deux classes, l'une d'esclaves, et l'autre de tyrans.

Si Montesquieu eût médité profondément ces faits, il eût senti qu'en tous les pays les hommes sont unis par l'amour du pouvoir; mais que ce pouvoir s'obtient par des moyens divers, selon que la puissance suprême, ou se réunit, comme en Orient, dans les mains d'un seul, ou se divise, comme en Pologne, dans le corps des grands, ou se partage, comme à Rome et à Sparte, dans les divers ordres de l'état; que c'est à la manière différente dont le pouvoir s'acquiert que les hommes doivent leurs vices ou leurs vertus, et qu'ils n'aiment point la justice pour la justice même.

Une des plus fortes preuves de cette vérité est la bassesse avec laquelle les rois eux-mêmes honorèrent l'injustice dans la personne de Cromwel. Ce Cromwel, instrument aveugle et criminel de la liberté future de son pays, n'étoit qu'un brigand injuste et redoutable. Cependant à peine est-il

nommé protecteur, que tous les princes chrétiens courtisent son amitié ; tous s'efforcent, par leurs députations et leurs ambassadeurs, de légitimer, autant qu'il est en eux, les crimes de l'usurpateur. Personne alors ne s'indigna de la bassesse avec laquelle on recherchoit cette alliance. L'injustice n'est donc jamais méprisée que dans le foible. Or, si le principe, moteur des monarques et des nations entières, l'est des individus qui le composent, on peut donc assurer, qu'uniquement occupé d'accroître sa considération, l'homme n'aime dans la justice que la puissance et la félicité qu'elle lui procure.

C'est à ce même motif qu'il doit son amour pour la vertu.

CHAPITRE XII.

De la Vertu.

Le mot *vertu*, également applicable à la *prudence*, au *courage* (1), à la *charité*, n'a donc qu'une signification incertaine et vague. Cependant il rappelle toujours à l'esprit l'idée confuse de quelque qualité utile à la société.

(1) *Virtus*, dit Cicéron, est un dérivé du mot *vis*. Sa signification naturelle est *fortitudo*. Aussi a-t-il en grec la même racine. Force et courage sont les premières idées que les hommes purent se former de la vertu.

Lorsque les qualités de cette espèce sont communes au plus grand nombre des citoyens, une nation est heureuse au-dedans, redoutable au-dehors, et recommandable à la postérité. La vertu, toujours utile aux hommes, par conséquent toujours respectée, doit au moins, en certains pays, réfléchir pouvoir et considération sur le vertueux. Or, c'est cet amour de la considération qu'il prend en lui pour l'amour de la vertu. Chacun prétend l'aimer pour elle-même. Cette phrase est dans la bouche de tous, et dans le cœur d'aucun. Quel motif détermine l'austère anachorète à jeûner, prendre le cilice et la discipline? L'espoir du bonheur éternel: il craint l'enfer, et desire le paradis.

Plaisir et douleur, ces principes productifs des vertus monacales, sont aussi les principes des vertus patriotiques. L'espoir des récompenses les fait éclore. Quelqu'amour désintéressé qu'on affecte pour elles, *sans intérêt d'aimer la vertu, point de vertu.* Pour connoître l'homme à cet égard, il faut l'étudier, non dans ses discours, mais dans ses actions. Quand je parle, je mets un masque; quand j'agis, je suis forcé de l'ôter. Ce n'est plus alors sur ce que je dis, c'est sur ce que je fais que l'on me juge: et l'on me juge bien.

Qui plus que le clergé prêcha l'amour de l'humilité et de la pauvreté? Et qui mieux que l'histoire même du clergé prouve la fausseté de cet amour?

En Bavière, l'électeur, dit-on, a pour l'entretien de ses troupes, de ses justices, et de sa cour, moins de revenu que le clergé pour l'entretien de ses prêtres. Cependant, en Bavière, comme par-tout ailleurs, le clergé prêche la vertu de pauvreté. C'est donc la pauvreté d'autrui qu'il prêche.

Pour savoir le cas réel qu'on fait de la vertu, supposons-la reléguée près d'un prince dont elle ne puisse attendre ni grace ni faveur. Quel respect à sa cour auroit-on pour la vertu? Aucun. On n'y peut estimer que la bassesse, l'intrigue, et la cruauté déguisées sous les noms de décence, de sagesse, et de fermeté. Un visir y donne-t-il audience? les grands, prosternés à ses pieds, daigneront à peine jeter un regard sur le mérite. Mais, dira-t-on, l'hommage de ces courtisans est forcé; c'est un effet de leur crainte: soit. L'on rend donc plus à la crainte qu'à la vertu. Ces courtisans, ajoutera-t-on, méprisent l'idole qu'ils encensent. Il n'en est rien. On hait le puissant, on ne le méprise point. Ce n'est pas la colère du géant, c'est celle du pygmée qu'on dédaigne: son impuissance le rend ridicule. Quelque chose qu'on dise, l'on ne méprise point réellement ce qu'on n'ose mépriser en face. Le mépris secret prouve foiblesse, et celui dont on se targue en pareil cas, n'est que la vanterie d'une haîne impuissante (1). L'homme

(1) En Angleterre, si la mal-honnêteté est dans un grand,

en place est le géant moral; il est toujours honoré. L'hommage rendu à la vertu est passager; celui qu'on rend à la force est éternel. Dans les forêts, c'est le lion, et non le cerf qu'on respecte. La force est tout sur la terre. La vertu sans crédit s'y éteint. Si, dans les siècles d'oppression, elle a quelquefois jeté le plus grand éclat; si, lorsque Thèbes et Rome gémissoient sous la tyrannie, l'intrépide Pélopidas, le vertueux Brutus naissent et s'arment, c'est que le sceptre étoit encore incertain dans les mains du tyran; c'est que la vertu pouvoit encore ouvrir un chemin à la grandeur et à la puissance. N'y fraie-t-elle plus de route? Le tyran s'est-il, à la faveur du luxe et de la mollesse, affermi sur le trône? a-t-il plié le peuple à la servitude? il ne naît plus alors de ces vertus sublimes, qui, par le bienfait de l'exemple, pourroient être encore si utiles à l'univers. Le germe de l'héroïsme est étouffé.

En Orient, une vertu mâle seroit folie aux yeux même de ceux qui s'y piquent encore d'honnêteté. Quiconque y plaideroit la cause du peuple, y passeroit pour séditieux.

Thamas-Kouli-Kan entre dans l'Inde avec son

méprisée des petits, c'est que ces petits, protégés par la loi, n'ont rien à en redouter. Dans tout autre pays, si le vice du grand est, au contraire, respecté, c'est qu'en lui le vice est armé de puissance, et qu'on peut abhorrer, et non mépriser la puissance.

armée ; le ravage l'accompagne, et la désolation le suit. Un Indien courageux l'arrête. « O Thamas, lui dit-il, » es-tu Dieu ? agis donc en Dieu : est tu » Prophète ? conduis nous dans la voie du salut. » Es-tu Roi ? cesse d'être barbare ; que par toi le » peuple soit protégé, et non détruit. Je ne suis » point, lui répond Thamas, un Dieu, pour agir » en Dieu ; un Prophête, pour montrer la voie du » salut ; un Roi, pour rendre les peuples heureux. » Je suis un homme envoyé, dans la colère du ciel, » pour visiter les narions (1) ». Le discours de l'Indien fut traité de séditieux (2), et la réponse de Thamas applaudie de l'armée.

S'il est au Théâtre un caractère généralement admiré, c'est celui de Léontine. Cependant quelle estime, à la cour d'un Phocas, auroit-on pour un pareil caractère ? Sa magnanimité effrayeroit les favoris, et le peuple, à la longue, toujours l'écho des grands, en condamneroit la noble audace.

Vingt-quatre heures de séjour dans une cour d'Orient, prouve ce que j'avance. La fortune et le crédit y sont seuls respectés. Comment y aimer la vertu ? Comment la connoître ? Pour s'en former des idées nettes (3), il faut habiter un pays où

(1) Attila, comme Thamas, se glorifioit d'être le fléau de l'Eternel.

(2) Séditieux et rebelle sont les noms injurieux que l'oppresseur puissant donne au foible opprimé.

(3) Dans tout empire où les volontés momentanées du Prince

l'utilité publique soit l'unique mesure du mérite des actions humaines. Ce pays est encore inconnu des géographes. Mais les Européens, dira-t-on, sont du moins, à cet égard, très différens des Asiatiques. S'ils ne sont pas libres, du moins ne sont-ils pas encore entièrement dégradés par l'esclavage. Ils peuvent donc encore aimer et connoître la vertu.

CHAPITRE XIII.

De la manière dont la plupart des Européens considèrent la Vertu.

LA plupart des peuples de l'Europe honorent la vertu dans la spéculation; c'est un effet de leur éducation. Ils la méprisent dans la pratique : c'est un effet de la forme de leurs gouvernemens.

Si l'Européen admire dans l'Histoire, applaudit au Théâtre des actions généreuses, auxquelles l'Asiatique seroit souvent insensible, c'est, comme je viens de le dire, l'effet de son instruction.

L'étude de l'Histoire Grecque et Romaine en fait partie. A cette lecture, quelle ame, encore sans intérêt et sans préjugés, ne se sent pas affec-

font loix, toutes les loix sont contradictoires; et l'on n'apperçoit des principes moraux, ni dans ceux qui gouvernent, ni dans ceux qui sont gouvernés.

tée des mêmes sentimens patriotiques, qui, jadis, animoient les anciens héros! L'adolescence ne refuse point son estime à des vertus qui, consacrées par le respect universel, ont été célébrées dans tous les siècles par les écrivains les plus illustres.

Faute de la même instruction, l'Asiatique n'éprouve pas les mêmes sentimens, et ne conçoit pas la même vénération pour les vertus mâles des grands hommes. Si l'Européen les admire sans les imiter, c'est qu'en presqu'aucun gouvernement ces vertus ne conduisent point aux grandes places, et qu'on n'estime réellement que le pouvoir.

Qu'on me présente, dans l'Histoire ou sur le Théâtre, un grand homme Grec, Romain, Breton ou Scandinave, je l'admirerai. Les principes de vertu, reçus dans mon enfance, m'y forceront: je me livrerai d'autant plus volontiers à ce sentiment, que je ne me comparerai point à ce héros. Que sa vertu soit forte et la mienne foible, je m'en déguiserai la foiblesse; je rejeterai sur la différence des lieux, des tems, et des circonstances celle que je remarque entre lui et moi. Mais si ce grand homme est mon concitoyen, pourquoi ne l'imiterai-je point dans sa conduite? Sa présence doit humilier mon orgueil. Puis-je m'en venger? Je me venge; je blâme en lui ce que je respecte dans les anciens. J'insulte à ses actions généreuses: je le punis de son mérite, et je méprise du moins hautement en lui son impuissance.

Ma raison, qui juge la vertu des morts, me contraint d'estimer, dans la spéculation, les héros qui se sont rendus utiles à leur patrie. Le tableau de l'héroïsme ancien produit un respect involontaire dans toute ame qui n'est point encore entièrement dégradée. Mais, dans mon concitoyen, cet héroïsme m'est odieux. J'éprouve en sa présence deux sentimens contradictoires : l'un d'estime, l'autre d'envie. Soumis à ces deux impulsions différentes, je hais le héros vivant ; je dresse un trophée sur sa tombe, et satisfais ainsi mon orgueil et ma raison. Lorsque la vertu est sans crédit, son impuissance me met en droit de la mépriser, et j'en profite. La foiblesse attire l'insulte (1) et le dédain.

Pour être honoré de son vivant, il faut être fort (1). Aussi le pouvoir est-il l'unique objet du desir des hommes. Qu'ils aient à choisir entre

(1) Le mépris est le partage de la foiblesse. Cette vérité est peut-être la seule qui ne soit ignorée d'aucun Prince. Un Souverain perd-il une province, une ville ? il est méprisable à ses propres yeux. Enlève-t-il injustement cette ville ou cette province à son voisin ? il s'en croit plus estimable : il a toujours vu l'injustice honorée dans le puissant, et l'univers se taire devant la force.

(2) Le fort et le méchant, dit un poëte anglois, ne redoute qu'un plus fort et plus méchant que lui. Mais le juste et le vertueux doit redouter tous les hommes : il a tous ses concitoyens pour persécuteurs : jusqu'à ses amis, tout l'attaque. Sa vertu les affranchit de la crainte de sa vengeance. Son humanité équivaut en lui à foiblesse : et dans un gouvernement vicieux, le bon et le foible sont nés victimes du méchant et du fort.

les forces d'Encelade et les vertus d'Aristide, c'est au don de la force qu'ils donneront la préférence. De l'aveu de tous les critiques, le caractère d'Enée est plus juste et plus vertueux que celui d'Achille. Pourquoi donc celui du dernier excite-t-il plus d'admiration ? C'est qu'Achille est fort; c'est qu'on desire encore plus d'être puissant que juste, et qu'on admire toujours ce qu'on voudroit être.

Sous le nom de vertu, c'est toujours le pouvoir et la considération que l'on recherche. Pourquoi exiger au Théâtre que la vertu y triomphe toujours du vice ? Qui fut l'inventeur de cette règle ? Le sentiment intérieur et confus qu'on n'aime dans la vertu que la considération qu'elle procure. Les hommes ne sont vraiment jaloux que de commander, et c'est cet amour de la puissance qui fournit au législateur le moyen de les rendre, et plus fortunés, et plus vertueux.

CHAPITRE XIV.

L'amour du pouvoir est, dans l'homme, la disposition la plus favorable à la vertu.

Si la vertu étoit en nous l'effet ou d'une organisation particulière, ou d'une grace de la Divinité, il n'y auroit d'honnêtes que les hommes organisés par la nature, ou prédestinés par le ciel pour être vertueux. Les loix, bonnes ou mauvaises, la forme plus

plus ou moins parfaite des gouvernemens, n'auroient que peu d'influence sur les vertus des peuples. Les souverains seroient dans l'impuissance de former de bons citoyens : et l'emploi sublime de législateur seroit, pour ainsi dire, sans fonctions. Qu'on regarde au contraire la vertu comme l'effet d'un desir commun à tous (tel est le désir de commander), le législateur pouvant toujours attacher estime, richesse, enfin puissance, sous quelque dénomination que ce soit, à la pratique des vertus, il peut toujours y nécessiter les hommes. Dans une excellente législation, les seuls vicieux seroient les fous. C'est donc toujours à l'absurdité plus ou moins grande des lois qu'il faut, en tout pays, attribuer la plus ou moins grande stupidité ou méchanceté des citoyens.

Le ciel, en inspirant à tous l'amour du pouvoir, leur a fait le don le plus précieux. Qu'importe que tous les hommes naissent vertueux, si tous naissent susceptibles d'une passion qui peut les rendre tels ?

Cette vérité clairement exposée, c'est au législateur, c'est aux magistrats à découvrir ensuite, dans l'amour universel des hommes pour la puissance, les moyens d'assurer la vertu des citoyens et le bonheur des peuples.

Quant à moi, j'ai rempli ma tâche, si j'ai prouvé que l'homme rapporte et rapportera toujours ses desirs, ses idées et ses actions, à sa félicité ; que

l'amour de la vertu est en lui toujours fondé sur le desir du bonheur; qu'il n'aime dans la vertu que la richesse et la considération qu'elle lui procure, et qu'enfin, jusqu'au desir de la gloire, tout n'est, dans l'homme, qu'un amour déguisé du pouvoir. C'est dans ce dernier amour que se cache encore le principe de l'intolérance. Il en est de deux espèces: l'une civile, l'autre religieuse.

CHAPITRE XV.

De l'intolérance civile.

L'HOMME naît entouré de peines et de plaisirs. S'il desire l'épée du pouvoir, c'est pour écarter les unes et conquérir les autres. Altéré de puissance, sa soif, à cet égard, est insatiable. Non content de commander à sa nation, il veut encore commander à ses opinions. Il n'est pas moins jaloux de s'emparer de la raison de ses concitoyens, que le conquérant d'envahir les trésors et les provinces de ses voisins.

Il ne se croit vraiment maître que de ceux dont il s'asservit les esprits. Il emploie à cet effet la force: elle soumet, à la longue, la raison. Les hommes finissent par croire les opinions qu'on les force de publier. Ce que ne peut le raisonnement, la violence l'exécute.

L'intolérance dans les monarques est toujours

l'effet de leur amour pour le pouvoir. Ne pas penser comme eux, c'est mettre une borne à leur autorité: c'est annoncer un pouvoir égal au leur. Ils s'en irritent.

Quel est, en certains pays, le crime le plus sévèrement puni? La contradiction. Quel forfait fit, en France, inventer le supplice oriental de la cage de fer? Quel infortuné y renferma-t-on? Fût-ce le militaire lâche et sans génie qui dirigea mal un siège, défendit mal une place, et qui, par ineptie, jalousie ou trahison, laissa ravager les provinces qu'il pouvoit couvrir? Fût-ce le ministre qui surchargea le peuple d'impôts (1), et dont les édits furent destructifs du bonheur public? Non: le malheureux, condamné à ce supplice, fut un gazetier de Hollande, qui critiquant peut-être trop amèrement les projets de quelques ministres françois (2), fit rire l'Europe à leurs dépens (3).

(1) Un milord débarque en Italie, parcourt les campagnes de Rome, et s'embarque brusquement pour l'Angleterre. Pourquoi, lui dit-on, quittez-vous ce beau pays? « Je n'y puis, répond-il, » soutenir plus long-tems le spectacle du malheur des paysans » romains; leur misère me déchire: ils n'ont plus face humaine ». Ce seigneur exagéroit peut-être; mais il ne mentoit pas.

(2) Le meurtre de Clitus fut la honte d'Alexandre, et le supplice du gazetier hollandois, celle du ministère françois. Le crime de ces deux infortunés fut le même: tous deux eurent l'imprudence d'être vrais. L'on s'indigna, dans le siècle dernier, du traitement fait au gazetier. Il est des siècles encore plus vils, où le supplice de l'homme vrai trouveroit des approbateurs.

(3) S'attendrit-on sur le sort de ce gazetier? compare-t-on le crime au châtiment? l'on se croit transporté chez ce Sultan des

Quel homme, en Espagne, en Italie, fait-on pourrir dans les cachots ? Est-ce le juge qui vend la justice, le gouverneur qui mésuse de son pouvoir ? Non : mais le colporteur qui vend, pour vivre, quelques livres où l'on doute de l'humilité et de la pauvreté ecclésiastique. A qui, dans certaines contrées, donne-t-on le nom de mauvais citoyens ? est-ce au fripon qui vole et dissipe la caisse nationale ? De tels forfaits, presque toujours impunis, trouvent par-tout des protecteurs. Celui-là seul est mauvais citoyen, qui, dans une chanson ou une épigramme, a ri de la friponnerie ou de la frivolité (1) d'un homme en place.

J'ai vu des pays où le disgracié n'est pas celui qui fait le mal, mais celui qui révèle son auteur. Met-on le feu à la maison ? c'est l'accusateur qu'on châtie, et l'incendiaire qu'on caresse. Dans de tels gouvernemens, souvent le plus grand des crimes est

des Indes qui fait pendre son visir pour avoir mis trois grains de poivre dans une tarte à la crême. Peu s'en est fallu que l'illustre et malheureux de la Chalotais n'ait subi le même sort, pour avoir pareillement mis trois grains de sel dans une lettre écrite, dit-on, à un contrôleur-général.

(1) En France, pourquoi n'oseroit-on mettre la frivolité des grands sur la scène ? c'est que des comédies de cette espèce opéreroient, dira-t-on, peu de conversions ; j'en conviens. Un poëte qui, par un tableau ridicule et saillant de la frivolité, se flatteroit de corriger, à cet égard, les mœurs françoises, se tromperoit. On ne remplit point le tonneau des Danaïdes. Il ne se forme point d'esprit sensé dans un gouvernement sur lequel les femmes et les prêtres ont une certaine influence. L'esprit léger et frivole est le seul qu'on y doive cultiver ; c'est le seul qui conduise à la fortune.

l'amour de la patrie et la résistance aux ordres injustes du puissant.

Pourquoi le mérite est-il toujours suspect au ministre inepte? D'où naît sa haîne pour les gens de lettres (1)? De ce qu'il les regarde comme autant de fanaux propres à éclairer ses méprises (2).

Sous le nom de fous, l'on attachoit jadis des sages à la personne des princes : et, sous ce nom, il leur étoit quelquefois permis de dire la vérité (3). Ces fous déplurent : leur charge a partout été supprimée; et c'est peut-être la seule réforme générale que les souverains aient faite dans leur maison. Ces fous sont les derniers sages qu'on ait soufferts auprès des grands. Veut-on s'en approcher, veut-on leur être agréable, que faire? Parler comme eux, et les fortifier dans leurs er-

(1) Ce n'est point à son génie, c'est toujours à quelqu'événement particulier que l'homme de talens doit la protection de l'ignorant. Si la laideur cherche la compagnie des aveugles, l'ignorance fuit celle des clair-voyans.

(2) Le visir inepte voit toujours de mauvais œil l'homme qui voyage chez des peuples et des princes éclairés. Ce visir craint qu'au retour le voyageur ne le méprise. Ennemi né des gens instruits, il se vante de son mépris pour eux; et c'est sur ce mépris que l'étranger le juge. Les grands ministres et les grands princes ont toujours été protecteurs des lettres. Le prince de Brunswick, Catherine II, le prince Henri de Prusse, ect. en sont la preuve.

(3) C'étoit jadis le privilege des fous de dire quelquefois la vérité aux princes : mais encore avec quelle précaution et dans quel moment! imitons, disoit l'un d'eux, la prudence des chats : ils ne se croient point en sûreté dans un appartement, qu'ils n'en aient auparavant flairé tous les coins.

reurs. Ce rôle n'est pas celui d'un homme éclairé, franc, et loyal. Il parle et pense d'après lui : les grands le savent et l'en haïssent. Ils sentent, à cet égard, la borne de leur autorité. C'est aux hommes de cette espèce qu'il est sur-tout défendu de penser et d'écrire sur les matières d'administration. Qu'en arrive-t-il? C'est que, privés du conseil des gens instruits, les rois sacrifient à la crainte momentanée de la contradiction leur puissance réelle et durable. En effet, si le prince n'est fort que de la force de sa nation; si la nation n'est forte que de la sagesse de son administration; et si les hommes chargés de cette administration sont nécessairement tirés du corps de la nation, il est impossible, dans un gouvernement où l'on persécute l'homme qui pense, où l'on aveugle tous les citoyens, que la nation produise de grands ministres. Le danger de s'instruire y détruit l'instruction, et le peuple gémit sous le sceptre de cette orgueilleuse ignorance, qui bientôt précipite dans une ruine commune, et le despote, et sa nation (1).

L'intolérance de cette espèce est un écueil où se brisent, tôt ou tard, les plus grands empires.

(1) C'est à la liberté dont jouissent encore les Anglois et les Hollandois, que l'Europe doit le peu qui lui en reste. Sans eux, presqu'aucune nation qui ne gémît sous le joug de l'ignorance et du despotisme. Tout homme vertueux, tout bon citoyen doit donc s'intéresser à la liberté de ces deux peuples.

Fin du Tome troisième.

TABLE SOMMAIRE.

De l'Homme, de ses facultés intellectuelles, et de son Éducation.

SECTION PREMIÈRE.

Que l'éducation nécessairement différente des différens hommes, est peut-être la cause de cette inégalité des esprits jusqu'à présent attribuée à l'inégale perfection des organes.

SECTION II.

Que tous les hommes communément bien organisés, ont une égale aptitude à l'esprit.

SECTION III.

Des causes générales de l'inégalité des esprits.

SECTION IV.

Que les hommes communément bien organisés, sont tous susceptibles du même degré de passion : que leur force inégale est toujours en eux l'effet de la différence des positions où le hasard les place : que le caractère original de chaque homme (comme l'observe Pascal) n'est que le produit de ses premières habitudes.

Fin de la table sommaire du tome troisième.



